


U d'of OTTAWA



39003002064250



Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

A Monsieur Marcel Cressat
cordial hommage

Paul Reboulay

Vient de paraître ,,

DU MÊME AUTEUR

POÉSIES

LES MATINALES.	I V
LES IRIS NOIRS.	I V
MISSEL D'AMITIÉ	I V

ROMANS

JOSETTE.	I V
LA MAISON DE DANSES	I V

EN PRÉPARATION

LE PHARE DE ROC'H AN DIAOÛL (Roman).	
LE BONHEUR D'ÉTIENNE (Roman).	
MARIONNETTES (Contes).	

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays compris la Suède, la Norvège, la Hollande et le Danemark.

S'adresser, pour traiter, à la librairie PAUL OLLENDORFF, 50, Chaussée d'Antin, Paris.

PAUL REBOUX

Vient de paraître,

NOTES DE CRITIQUE LITTÉRAIRE



PARIS

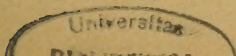
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

Librairie Paul Ollendorff

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

—
1906

Tous droits réservés.



A

MONSIEUR EDOUARD LEPELLETIER,

en témoignage de mon affectueuse reconnaissance

P. R.

I

L'IMPRESSIONNISME

Les infortunées lettres françaises, depuis quelque temps, subissent bien des maux. Je veux parler de l'accès de délire où les induisit Stéphane Mallarmé — ce fut crise passagère — et de cette allure ataxique que leur communiquèrent les Goncourt. Depuis, une sorte de tare demeure en elles. Leur convalescence dure. Elles ont contracté des tics, des manies, des vertiges, une horreur de la clarté, une passion morbide pour toutes les choses vagues, flottantes, anormales, pour les sensations étranges, pour les comparaisons cherchées.

Il est temps de prendre garde. Une école d'écrivains se forme, l'école *impressionniste*.

S'ils avaient lancé des proclamations, nous pourrions être bien tranquilles. Leur ingéniosité se serait dépensée en théories. Mais voici le sérieux : ils

produisent. Et leurs ouvrages sont lus, répandus, vantés.

Certains de ces ouvrages ont, grâce à d'étonnantes ressources, fait le tour de ce monde minime qui s'appelle « le monde », et provoqué des suffrages éperdus. On a épuisé, pour chanter leur gloire, les mots les plus retentissants, les épithètes les plus radieuses. On les a déclarés chefs-d'œuvre de l'esprit, terme de la parole humaine, et l'on a proclamé qu'on « ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un qu'à proportion qu'il en aura pour ces sublimités. » Quelques familiers d'un salon délirèrent, toute l'assistance les imita, et cette folie a gagné le public, car rien ne se propage plus promptement que les affections nerveuses. D'autres romans, enluminés d'une couleur locale papillotante, ont séduit quelques esprits subtils; d'autres, empreints de tendresse généreuse, ont paru touchants. De ces œuvres, les plus connues, je dirai même les plus célèbres, sont celles de madame la comtesse de Noailles, MM. Marius Ary Leblond et M. Charles-Louis Philippe.

Quel est le procédé impressionniste? C'est, a-t-on dit, un mode d'écrire où l'auteur cherche à fixer des sensations plutôt qu'à exprimer des idées. Arthur Rimbaud, jadis, attribuait des couleurs aux voyelles. Les impressionnistes écrivent par humeur. Ils attribuent aux mots un sens différent du sens coutumier. Et, sans que rien indique la raison

d'être de cette modification, sans que le contexte même puisse être de quelque ressource, ils emploient tranquillement le terme dans l'acception qui leur convient. Tentez-vous une objection ? Ils répondent ce que répondit madame de Noailles à un journaliste qui l'interviewait : « En écrivant un roman, je ne poursuis que l'exactitude de l'émotion... Comprenez-vous ? Tenez, il y a une foule de termes qui ne me semblent plus exacts. Alors, j'en prends d'autres, et je les dévie de leur premier sens. Par exemple, on s'est beaucoup moqué de moi parce que j'ai écrit « des yeux sifflants » ; on a eu tort. Les yeux que je voulais décrire, je les voyais sifflant. Un autre aurait écrit « perçants », ce n'est pas la même chose. Je ne suis pas un écrivain, j'écris comme je sens, tout bonnement. »

Il ressort de cette déclaration que les impressionnistes ont le souci de renouveler le style et la langue.

C'est là leur première erreur.

Certes, la langue se modifie. Elle est, comme un être vivant, soumise aux lois de la sélection naturelle et de la concurrence vitale. On sait que certains mots ont absorbé d'autres mots et les ont remplacés. On a vu de vains synonymes tomber en désuétude et se flétrir ainsi que des organes inutiles.

Mais il n'appartient pas aux lettrés de régenter ces opérations. Ils ne sont que les polisseurs et les ciseleurs du métal brut qui leur est fourni par le

peuple. Du peuple seul, la langue tient son charme, sa couleur, et jusqu'aux inconséquences, aux erreurs, aux caprices constitutifs de sa personnalité, on pourrait dire : de sa vie. Un style modelé par les seuls écrivains, et les écrivains les meilleurs, aurait quelque chose de rigide et de froid, et serait au style vraiment accompli ce que la statue, même parfaite, est au modèle.

Pourquoi se refuser à la conception d'un travail harmonieusement divisé ? Pourquoi ne pas préciser les rôles ?

Voici d'abord le peuple. Il apporte instinctivement à la langue l'appoint des locutions, des vocables professionnels, des images urbaines, faubouriennes ou rustiques ; il n'a pas de science ni de logique ; il exprime les réactions d'une sensibilité moyenne et collective. Il forme irrégulièrement certains termes, mais une foule les emploie de la sorte, et ces termes reçoivent de l'adhésion universelle un brevet de nécessité, par conséquent un droit à la consécration.

Voici maintenant le grammairien. Il est, dans l'affaire, l'avocat-général. Il cite des autorités, il agite les plis classiques de ses manches, il s'appuie sur une pile de codes, ou, levant un doigt magistral, requiert au nom des principes et des lois.

L'écrivain juge. A lui de discerner le juste et l'injuste, de déclarer recevable ou non l'inspiration plébéienne, et de conserver les éclairs de l'ignorant génie ; à lui d'apprécier les arguments que

peuvent lancer des gens d'ordre et de coutume contre la liberté féconde.

S'il veut se façonner un idiome spécial en altérant le sens et les rapports des mots, il ne sera plus digne de sa mission, et, pour son châtement, ne tardera pas à tracer des signes insensés.

En effet, les impressionnistes écrivent, non comme il convient d'écrire pour être entendu, mais « comme ils sentent. » Eh bien, et nous ? Quelle preuve ont-ils que les termes correspondant obscurément dans leur esprit à telles sensations éveilleront ces mêmes sensations dans le nôtre ? Lorsque M. Charles-Louis Philippe écrit : « Dans le plein silence, trois coups dont fut heurtée la porte rompirent les plus résistantes pensées et prirent dans la chambre une place comme si le lit, l'armoire et les désirs n'eussent plus été que des enfants sans courage », en langage humain, cela ne veut rien dire. L'auteur est-il bien certain que ces coups qui rompent une pensée et prennent une place, que cette armoire qui est un enfant et que ce lit qui est sans courage, ne danseront pas dans notre cervelle la plus imprévue des sarabandes ? Et lorsqu'il écrit, suivant sa coutume : « Il portait sa tête », quelle garantie a-t-il que la formule « porter haut la tête » nous reviendra tout de suite à l'esprit pour éclaircir l'intention de cette ellipse, et que nous n'évoquerons pas, au contraire, quelque singulier émule de Saint-Denis présentant, devant sa redingote, un crâne coiffé d'un chapeau haut de forme ?

M. Anatole France a raillé spirituellement ce procédé de la suggestion littéraire, et je vous demande la permission de fortifier par une telle autorité la thèse que je voudrais soutenir en faveur du pur langage. « Désormais, pour la jeune école, dit-il, les mots n'ont plus aucune signification propre, aucune relation nécessaire entre eux. Ils subsistent à l'état de phénomènes sonores et graphiques; leur fonction nouvelle est de suggérer des images au hasard de la forme des lettres et du son des syllabes. Leur rôle est exactement celui des petites bouteilles que le docteur Luys glisse dans le cou de la jeune Esther, et qui provoquent chez le sujet l'extase, le rire ou les larmes, mais qui semblent — ce qu'elles sont en effet — des fioles vides à tous les spectateurs insoumis à l'hypnose : c'est l'art nouveau. Le malheur est que tout le monde ne peut pas lire endormi. »

Aussi qu'arrive-t-il? Ces écrivains, plus préoccupés de suivre une musique intérieure que de nous initier à leur pensée, s'abîment dans l'inintelligible.

On pourrait, je le sais bien, trouver d'excellentes raisons pour défendre les œuvres qui ne se laissent pas pénétrer.

L'incompréhensible a quelque chose de berceur et de fluide; il séduit en fuyant, comme les nymphes, et tient le désir éveillé. Il est noble et il est grand, car il participe de l'ésotérisme, qui est à l'origine de toute religion, et de l'allégorie, qui est le fondement de toute poésie. Il est flatteur pour

nous, car il nous suppose des facultés exquisés et subtiles, un esprit appliqué, une pensée attentive. Il nous est utile, car il nous oblige à la méditation. Et il est enfin d'une indépendance supérieure. L'obscur, après s'être défendu, livre son secret. Jamais l'incompréhensible ne livre le sien; il s'enrichit de tous les sens qu'on lui attribue, et, sans limiter à une seule interprétation les efforts de l'esprit humain, accueille largement, et justifie au besoin les leçons les plus contradictoires.

Malheureusement le public ne comprend pas toujours le rôle éducatif de l'incompréhensible. Il se dit — dans sa grossièreté — qu'un auteur ne fait pas imprimer pour lui seul deux ou trois mille exemplaires de son roman, et qu'il doit espérer, ce faisant, deux ou trois mille lecteurs. Il déduit, avec son épais bon sens, qu'on ne s'adresse pas à deux ou trois mille personnes pour n'être compris d'aucune, et qu'il y a là comme une mystification qui confine à l'impolitesse.

Semblables aux symbolistes de naguère, les impressionnistes s'imaginent que la nouveauté de la formule choisie confère quelque nouveauté à leurs prétentions. Le malheur est qu'ils n'ont rien inventé. Ils sont, dans la littérature, comme la rechute d'un mal contracté du temps des Précieuses. Et même, quand on songe aux Précieuses, on se demande si les Magdelon et les Armande de jadis n'avaient pas l'imagination plus gracieuse et l'instinct plus raffiné que celles d'aujourd'hui.

Est-il moins ridicule d'écrire : « Mon visage est un miroir encadré d'argent », que d'appeler une table « l'universelle commodité », ou d'appeler les verres « les fils du vent et de l'argile »? N'est-il même pas plus poétique de dire : « L'encens est le conducteur des vœux », ou de définir une chandelle « le supplément de l'ardent » que de dire, comme dans *Marie Donadieu* : « On a graissé mon cœur », ou : « Il y a une cuisine dans mon cœur ; je l'entends bouillir », ou : « un cou dont la blancheur était profonde comme une crème », ou : « quand je te regarde, je sais ce qui se passe dans ton estomac »? Et en toute sincérité, voir assimiler les yeux à « un miroir de l'âme » n'a-t-il pas quelque chose de plus satisfaisant que de les voir assimiler à la « langue du tigre »?

Les Précieuses en s'évertuant, font parfois quelque heureuse rencontre. Les impressionnistes cherchent nonchalamment, s'exposent aux circonstances, s'écoutent, semble-t-il, avec déférence, et nous présentent pompeusement le premier caprice venu dans leur imagination.

Or ce n'est point ainsi qu'on écrit en français. Quand l'expression d'une idée ne vient pas sur-le-champ, il est déloyal de se tirer d'affaire par une pirouette, et il est un peu sot de proposer avec emphase de petites impropriétés à notre admiration. En disant, comme M. Charles-Louis Philippe : « Ne craignez rien : le ciel est épais là-bas ; le cœur est simple et direct ; on perd l'Europe et la délica-

tesse... », l'auteur a l'air content de lui : « Hein ? c'est venu, c'est naturel, il y a de la vie là-dessous ! » Mais dans les phrases de Flaubert aussi, il y a de la vie ! Et il n'y en a pas moins parce qu'elles sont harmonieuses et brillantes. Elles se déroulent, elles chatoient, souples comme de belles chevelures. Du moins chacun peut les voir dans leur onduleuse beauté. L'impressionnisme, au contraire, garde secrets ses avantages. Mélange de négligence et de prétention au naturel, c'est de la littérature en bigoudis.

Ce qu'il y a de plus regrettable en tout ceci, c'est que, par souci de singularité, MM. Marius-Ary Leblond gâchent des dons remarquables de descripteurs, c'est que madame de Noailles rend plaisante sa charmante sensibilité féminine, c'est que M. Charles-Louis Philippe diminue un talent personnel et considérable. Je me souviens du plaisir que nous avait causé à tous *Bubu de Montparnasse*. Je me souviens de l'émotion poignante qui se dégageait du *Père Perdrix*, et, dans cette *Marie Donadieu*, sous l'affecté, le raffinement maniaque, le style plein de saccades, de heurts, de convulsions, je retrouve cette gentillesse dolente, cette grâce humble et délicate dont l'auteur sait parer ses héroïnes. M. Charles-Louis Philippe nous avait donné de trop belles espérances pour que nous n'ayons pas droit aux reproches vis-à-vis de l'artiste qu'il est encore. Pourquoi donc faut-il qu'il ait exagéré

jusqu'à la morbidesse tout ce dont nous disions : « Défaut de jeune homme... ça passera »? Est-ce par souci de se personnaliser? On se personnalise aussi bien en tendant vers la perfection de l'œuvre impersonnelle dont *Madame Bovary* et *l'Education sentimentale* demeurent les éternels exemples, qu'en présentant sans apprêt des notes de calepin. Vraiment, on n'a pas le droit, non, pas le droit d'écrire : « Elle répondait « mais non » d'une voix triste comme deux gouttes d'eau et qu'on avait envie de réchauffer dans sa main », quand on possède le talent, la finesse, l'émotion, le bonheur d'expressions et d'images qui se manifestent en ces lignes : « Marie (en revenant de son tendre rendez-vous) découvrait aux choses un sens intime et un langage. Il y avait des pigeons dans la maison. Lorsqu'elle était enfant, elle se plaisait à les effrayer. Elle les vit, les comprit d'un seul coup, s'éclaira de leur passage et les nomma. Jamais elle ne s'était imaginé que les pigeons étaient des colombes. Elle écouta leur plainte et s'en répéta le nom : roucoulement, dans un murmure qui lui gonflait la gorge aussi, et la faisait participer aux grands roucoulements de l'amour ».

Que l'auteur de *Marie Donadieu* ne prenne pas pour des ennemis ceux qui, comme moi, le critiquent ; et surtout, qu'il ne prenne pas pour des amis ceux qui le louent. Qu'il se défie des compliments faits à la légère et de ces flatteries habiles par lesquelles on accule un confrère dans une spé-

cialité d'où il ne sortira plus pour gêner les autres. Qu'il n'accorde pas une aveugle confiance aux approbations de ceux qui croient l'avoir « découvert », et qui l'excitent, ainsi qu'un Barnum fait valoir son phénomène. Qu'il revienne au grand foyer de la Beauté sans en redouter les brûlures purificatrices. Alors seulement il pourra donner l'œuvre de forme nette et d'inspiration tendrement humaine que les lettres françaises peuvent, il en est temps encore, espérer de lui.

MM. Marius-Ary Leblond rédigèrent jadis un volume étrange et distingué. L'énigme débute au titre, le *Secret des Robes*, et se poursuit jusqu'à la fin. Le sens de ce roman m'a échappé, je le confesse, mais j'en ai goûté curieusement le charme très personnel, l'élégance soutenue, l'art subtil.

Tenez-vous à ce qu'un roman ait l'air d'un roman ? Etes-vous capables de supporter trois cents pages consécutives de recherches, de finesses, de complications et de raretés ? Avez-vous l'esprit souple, patient et curieux ? Alors, lisez le *Secret des Robes*.

Dans la *Sarabande*, MM. Marius-Ary Leblond nous transportent, par delà les mers chaudes, en des pays de soleil et d'azur. Ils y sont chez eux. Ils excellent à évoquer, à camper parmi le décor des végétations exotiques, ce mélange disparate de races blanches, noires et jaunes, ces créoles, ces métis, ces malabares aux mœurs à la fois primi-

tives et raffinées, naturalistes et précieuses, enfantines et ordurières, qui composent la population coloniale de l'île de la Réunion.

Pour la minutie et l'accumulation des détails, pour la vérité des couleurs, pour la vision trépidante à force de vie que suggère ce roman, ils ont droit à de grands éloges.

Le fond même de l'ouvrage mérite une réelle estime. Les auteurs entreprennent de retracer une campagne électorale, de nous en faire suivre les phases, de nous y intéresser. La tâche était ingrate et malaisée. Agir en sorte que le lecteur reconnaisse à travers l'enchevêtrement des péripéties, le tumulte des passions, le grouillement des appétits, à travers le vacarme et les bousculades de cette *Sarabande*, une unité d'action et d'intérêt, cela n'allait point sans de nombreuses difficultés. MM. Marius-Ary Leblond y ont triomphé.

Mais pourquoi faut-il que notre satisfaction, durant la lecture de ce livre, soit perpétuellement contrainte, altérée, interrompue ? Pourquoi faut-il que jamais nous ne puissions nous abandonner à l'illusion de faire un beau voyage de songe, sans qu'aussitôt une indiscrete secousse vienne rompre le charme ? Pourquoi, dans cette berceuse tropicale qui nous alanguirait si délicieusement, MM. Marius-Ary Leblond se sont-ils plu à faire donner les cuivres, à multiplier les dissonances ? Et ne trouvez-vous pas qu'après certaines lignes — comme j'en pourrais citer beaucoup — qui sont pleines

de grâce et de saveur on reprend douloureusement conscience de soi-même, en présence de monstrueux accouplements verbaux tels que ceux-ci : « Une atmosphère écrue... des éclaboussements ivres... un rire écri et ajouré... le gris de sa voix flamba comme une braise dans le soir... la nuit commençait à sourcer du pied de la montagne... il avait des ergots dans la voix... il était léger de sa décrépitude aimable... » etc.

Venons enfin à madame la Comtesse de Noailles.

On rapporte que l'abbé Delille établit un jour le recensement de ce qu'il avait chanté. Il compta quinze poésies sur le café, douze sur le thé, quarante-cinq couchers de soleil, et de multiples aurores ; plus onze chiens, quatre jeux d'échecs et trois chameaux. Madame de Noailles pourrait-elle nombrer les framboises, les groseilles, les pommes, les prunes, les choux et les poires dont, en ses livres de vers, elle exalte inlassablement le velouté ou le luisant, et principalement la rondeur ?

Je ne conteste point la valeur de ces poèmes, d'abord parce qu'Allah est Allah, et ensuite parce que leurs mérites sont éclatants. Je n'essaierai pas davantage de les louer. On se souvient que M. Nisard fut à jamais disqualifié pour n'avoir approuvé que mesurément les premiers essais de Victor Hugo. Et chacun répète volontiers que madame de Noailles met aisément Victor Hugo dans la poche de son tablier de jardinière. Je me hasarderai donc,

pour apporter ma modeste contribution au piédestal de notre poétesse, à dire qu'on trouve en elle la curieuse sensiblerie agreste de Francis Jammes, la moyenne philosophie de Ronsard, et une dévotion pour l'antique renouvelée de Fabre d'Eglantine. C'est déjà beaucoup.

Et maintenant, examinons ses romans.

Le premier a pour titre la *Nouvelle Espérance*.

Cette œuvre fit naître en moi deux sentiments contradictoires.

Le premier — le plus vif — est l'admiration. Je trouve tout à fait digne d'étonnement et de louange une si profonde analyse psychologique. Le portrait de l'héroïne est parfait. Pas une ombre ne manque, pas un modelé ne demeure indécis. Sabine de Fontenay apparaît, vivante.

Mon second sentiment fut une vive hostilité à l'égard de cette Sabine. Si j'ai tort, du moins suis-je sincère en vous disant l'aversion que j'éprouve pour ces femmes dolentes, molles, raffinées et tristes, qui fleurissent de notre civilisation comme de vaines orchidées.

L'écriture de ce roman est un peu tourmentée, un peu trop continuellement chatoyante, mais très personnelle et très soignée, je vous l'accorde. Pourtant c'est là que se trouvent ces fameux « yeux sifflants ».

Mais voyons la trame de la *Nouvelle Espérance*.

Sabine de Fontenay est mariée, et elle n'est pas heureuse, car elle n'a pas d'amant : j'entends

qu'elle possède un cœur sensible et débordant avec lequel s'harmonise mal le flegme de son mari.

Elle a un cousin, Jérôme, jeune musicien, qui ne lui marque aucun égard spécial; aussi en devient-elle amoureuse. Elle s'occupe de lui, s'attache à lui. Ce qu'elle cherche en cet enfant, c'est « le goût de son âme faible et fuyante ». Soudain, quelle déception! Jérôme veut se marier. Sabine en ressent une mélancolie poignante. Ce qu'elle attendait, ce qu'elle appelait du fond de sa tristesse, recule devant elle.

L'amour avait trompé son désir; c'est en l'amour pourtant, qu'elle met sa nouvelle espérance. Elle s'aperçoit que Pierre Valence, un ami de son mari, s'est épris d'elle. Ils se voient fréquemment; leurs entretiens deviennent intimes, confidentiels, presque tendres. Mais Valence n'est point celui qu'instinctivement elle recherche. Et un désaccord est bon prétexte pour que, de l'affection chaleureuse, tous deux retournent à la simple amitié.

Un hasard met madame de Fontenay en présence d'un savant, Philippe Forbier. Il devient, lui, son amant. Cette fois, l'expérience semble concluante. L'inassouvissement, l'exigence sentimentale de Sabine trouvent une minute de satisfaction. Toutefois, elle demande trop: « Il me faut, dit-elle, outre votre amour, la possibilité de l'amour de tous les autres ». Philippe est très occupé, il est marié, il est père de famille. (Un chapitre de sept pages, qui est un chef-d'œuvre, nous l'a montré

dans son intérieur en présence de sa femme). Il renonce à dissiper la nostalgie passionnée de sa maîtresse. Il la quitte. Et Sabine se tue.

Le coupable, en ceci, est Philippe Forbier. Au lieu d'encourager Sabine à suivre la voie qui la conduisit à cette regrettable issue, il aurait dû la prendre par la main, la faire asseoir auprès de lui, sur le divan de leurs causeries, et lui dire :

« Ma pauvre petite amie, je vois avec beaucoup de regret l'état où vous êtes. Permettez-moi de vous exposer toute ma pensée ; je vous sais assez intelligente pour que je n'aie pas besoin de la diluer par des ménagements.

» Vous êtes malade. Vous êtes très malade. Les tentatives que vous faites pour vous délivrer de votre mal sont des formes trompeuses qu'il prend afin de vous tourmenter encore.

» Mais ce mal, vous ne le détestez pas. Il vous plaît. Vous l'éduquez, vous le cultivez. Vous exercez la vision morbide que vous avez des choses. De ce que le plaisir même vous fasse de la peine, vous ressentez une sorte de mauvais orgueil. Vous voudriez, dites-vous, fuir la souffrance ? Croyez-moi. Votre sensibilité n'est douloureuse que parce que vous vous appliquez à la rendre suraiguë.

» L'occasion vous manque de pleurer pour un « oui », puisque vous êtes sans désir formulé, ou pour un « non, » puisque rien ne vous résiste. Si bien que vous pleurez à propos de rien. Vous pleurez parce que vous entendez de la musique ;

vous pleurez parce qu'un domestique balaie; vous pleurez parce qu'il pleut; vous pleurez parce qu'il fait beau; vous pleurez d'être en compagnie, et vous pleurez de la solitude; lorsque vous partez en voyage, vous pleurez de délaisser votre intérieur familial; vous pleurez ensuite d'arriver dans un lieu inconnu; plus tard, vous pleurez de quitter les choses auxquelles vous vous attachiez déjà, et pleurez enfin de rentrer dans une maison désahabitée. Si la vie ne vous offre que facilités et joies, si, sincèrement, il vous est impossible de trouver des sujets de larmes, vous en créez. Vous vous repliez sur vous-même. Vous pleurez de vous. Vous grossissez un infiniment petit de votre cœur, et, le considérant, — c'est là votre manière de voir grand — vous pleurez encore. Vous avez des larmes dans toutes les veines.

» Ne croyez pas qu'il y ait une noblesse dans cet art de faire du malheur avec de la félicité. Je parle de votre félicité possible, parce que, riche et jolie, vous possédez ce que souhaitent les femmes laides et les femmes pauvres; votre mari a pour vous tout l'attachement convenable, sans indiscrete jalousie. Vos conditions d'existence sont les meilleures qui se puissent imaginer.

» Vous me regardez avec une stupeur hostile. Mais il est nécessaire que j'aïlle jusqu'au bout de ma pensée. Je continue.

» Je ne chercherai pas de grands mots pour définir l'état de votre âme. Un vocable médical suf-

fira. Vous êtes tout simplement neurasthénique.

» Oui, j'entends bien, cela vous agace de voir réduire à une affection nerveuse ce que vous vous complaisez à nommer : vos aspirations, votre soif de bonheur, votre tristesse mortelle... Mais, ma pauvre amie, vous n'avez même pas une maladie d'élite. C'est très banal, tout ce que vous éprouvez, les dégoûts, les ennuis, les désirs de mort... C'est très banal ! Cela se rencontre en toutes les classes de la société où la femme vit oisive. Vous ne différez point d'une petite bourgeoise provinciale, quelque humiliant que ce rapprochement puisse vous paraître. Sous votre phraséologie transcendante, vous êtes « romance », ma chère, langoureuse et troubadour. Vous rêvez de voyages en pays d'Orient, d'amours introuvables, et vous vous considérez comme une pauvre victime de la vie. Plaignez-vous, soit ! Vous êtes pitoyable, car vous portez le châtement des paresseux, des égoïstes, des inutiles, et ce châtement est terrible.

» L'oisiveté, voilà l'origine de votre mal. Ce mal fut jusqu'ici sans relâche, parce que vous avez cherché des distractions au lieu de chercher des occupations.

» Vous n'avez pas les charges de la maternité. C'est un grand malheur. Jadis, en pareil cas, le mysticisme vous aurait offert asile. Pénitente enamourée jusqu'à l'heure de devenir vieille dévote, vous eussiez dérivé vos passions vers un Christ au beau visage ; les voûtes sacrées eussent versé sur

vosre front leur fraîcheur calmante ; le réseau des pratiques rituelles eût limité quotidiennement l'expansion de vos énergies. Mais que voulez-vous, ma pauvre amie, vous lisez Nietzsche, Michelet, vous êtes une intellectuelle, une rationaliste, une « scientifique »... Alors, il faut chercher autre chose...

» Détestez-moi, mais, je vous en prie, écoutez. Voyons, de bonne foi, croyez-vous que ce soit si intéressant, les simagrées auxquelles se complait votre esprit, les quintessences que vous abstrayez des moindres choses, les étrangetés auxquelles aboutit votre volonté de renouvellement, les excès de votre délicatesse, les démenées de votre sensibilité ? Tout cela, c'est du rêve — et le rêve ne vous donnera jamais le réconfort, la santé morale. C'est à l'action qu'il faut les demander.

» Mon amie, faites quelque chose. Quoi ? Ce que vous voudrez. Efforcez-vous de mériter votre fortune, puisque vous n'avez pas à la gagner. Travaillez... Oh ! ce sourire ironique... Oui, travaillez. Je connais une femme qui, riche et intelligente comme vous, justifie admirablement son bien-être en faisant prospérer, par des commandes, à l'exécution desquelles elle préside avec beaucoup de zèle, un petit groupe d'ouvriers et d'ouvrières. Cette femme-là, au moins, n'est pas inutile. Son rôle est rempli. Elle suit la règle vitale... Elle favorise le développement de l'énergie humaine ; elle est un rouage nécessaire de la société. Il y a d'autres moyens encore. Dévouez-vous à une œu-

vre, ou à une idée. La science vous intéresse; aidez, dans la mesure de votre intelligence, à son progrès. Vous êtes accessible aux beautés artistiques; facilitez la production des œuvres d'art, intéressez-vous à un jeune artiste sans ressources ou sans relations. Vous connaissez les misères de certaines femmes du peuple; soulagez-les fraternellement. Votre mari s'occupe de politique; essayez de contribuer à ses succès. Peut-être vous raillera-t-il d'abord. Mais il y a dans l'effort qui dure et qui triomphe une volupté non pareille. D'autres soins, moins relevés en apparence, sont tout à fait respectables. Veillez sur votre maison; pratiquez les vertus domestiques. L'important n'est point d'entreprendre de grandes choses, mais de bien faire ce qu'on a entrepris.

» Contemplatrice inerte, accoudée sur des coussins, croyez-vous posséder un droit à ce bonheur auquel vous aspirez?

» Voulez-vous la formule du bonheur pour une femme de votre rang, mon amie, comme pour tout être intelligent? Voici : le bonheur, c'est d'être à sa place et à sa fonction; c'est de sentir, avec un double plaisir organique et moral, le jeu de ses forces et de ses facultés; c'est de créer quelque chose ou de collaborer à une création. Ah! ma pauvre petite, si vous pouviez être persuadée de ces vérités-là, vous n'imaginez pas quel foyer intérieur de puissance et de volonté s'embraserait en vous, quelle paix profonde s'étendrait sur votre

âme, quel tressaillement de vie ferait palpiter tout votre être, et quel flux rouge et fécondant succéderait dans vos veines aux larmes stériles...

» Excusez moi, mon amie, je comprends à votre regard qu'à présent vous me détestez tout à fait. Votre pied frappe nerveusement le tapis. Je vais vous rendre la liberté. Mais un peu de patience encore. Parlons de l'amour. Pourquoi en faites-vous une sorte de bête apocalyptique, exténuante, avide de sanglots, ambitieuse d'infini, farouche et hagarde?... L'amour, ma chère, est un jeune Dieu couronné de fleurs. Il se réjouit de la vie. En vous voyant cette prédilection malsaine pour la mort, comment distinguerais-je en vous l'amoureuse que vous prétendez être?

» Je n'abuserai point. Adieu. Je sacrifie d'un cœur volontaire ma part des joies qu'il nous serait encore possible de savourer ensemble. D'ailleurs, l'amour n'a point, dans la vie, toute l'importance.

» Adieu, mon amie. Oubliez-moi de toutes vos forces. Vous le voyez, j'ai la modestie de ne point prétendre à votre haine. Pardonnez la franchise de mes paroles. Elles ne vous seront profitables que lorsque votre fierté se sera cicatrisée. Mais je suis en paix avec moi-même. Ces paroles, il était nécessaire qu'un homme de bonne foi eût le courage de vous les dire. »

De la *Nouvelle Espérance* au *Visage Emerveillé* l'écart est grand. Autant le premier de ces ouvra-

ges donne une impression de plénitude et de pénétration, autant il a — comme a toujours le premier ouvrage d'une femme — une saveur de vie et de sincérité, autant le second semble artificiel, conçu légèrement, écrit avec cette apparence de recherche qui provient le plus souvent de ce qu'on n'a pas assez cherché, ni tendu assez consciencieusement vers le simple et le vrai.

Le sujet du *Visage Émerveillé* est un beau sujet de sonnet. Ce sonnet, d'ailleurs, a été fait, par M. François Coppée, je crois. Et l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, de ce que l'auteur ait pu développer en tout un livre un thème convenable à quatorze vers, ou de ce qu'il ait pu maîtriser au bout de deux cents pages l'élan d'une imagination si féconde.

Ce livre a beaucoup de charme. Il repose des récits trop mathématiquement combinés, des trop vivantes analyses psychologiques, et de ce qu'il y a quelquefois de lourd et de massif même dans les chefs-d'œuvre. Il est flottant, il est indécis, il est plein de vague. On dirait qu'une fumée d'encens se glisse à travers les mots, altérant leur sens exact, rendant les phrases tremblantes et floues, et traçant, par dessus la logique, toutes sortes d'arabesques élégantes. L'héroïne elle-même — la jeune religieuse dont le visage est émerveillé — ne forme point par contraste un personnage réel. Elle s'exprime, dans son journal, en paraboles, en phrases qui peuvent s'entendre de deux façons, et quel-

quefois de plus de deux façons, et quelquefois qui ne peuvent pas s'entendre du tout, tant elles sont baignées d'imprécision poétique. Non, cette petite sœur n'est pas un personnage réel. C'est une figure de vitrail, fragile, plate et transparente, à travers laquelle on voit les arbres et l'azur.

Elle est depuis deux ans au couvent. Elle y mène une vie « douce et royale » ; elle aime son couvent, qui est « frais, doux, parfumé comme l'intérieur d'un melon blanc » ; il est, ajoute-t-elle, « comme en porcelaine, et la chapelle seule est toute lourde à cause de l'autel, des vases, des chandeliers, à cause du tapis, de l'encens, des chants, des prières ». Elle y savoure le « bruit du silence, un bruit fin, qui semble se dérouler à l'envers », et le soir, elle s'endort « avec un contentement qui emplit ses mains. »

Ne vous étonnez pas des propos que tient cette petite sœur ; ne vous étonnez pas lorsque, plus tard, innocemment, elle dira : « Je suis une vallée étroite où un immense soupir est entré. » D'une part elle a beaucoup de candeur et n' imagine point les malicieuses interprétations qu'on peut donner à ses paroles. D'autre part, elle ne doit lire que des livres pieux, et point de ces livres qui enseignent la mesure. Enfin, elle a un esprit mystique, troublé par la béatitude, par les élans de l'adoration, par les formules passionnelles des prières. Il est donc naturel qu'elle use d'un parler spécial, et il convient de louer la souplesse et, par instants, la sorte d'ab-

négalion, avec lesquelles madame de Noailles prête son grand talent à de bizarres rêveries, et risque de se voir attribuer les images singulières et les tropes inattendus dont l'ignorante sœur Sainte Sophie est seule responsable.

Or, à la chapelle, la novice aperçoit un beau jeune homme, dont la barbe est blonde, comme celle de Félicien dans *Le Rêve*, de Zola, et, comme Angélique, elle s'éprend de cet inconnu. Par l'intermédiaire du jardinier, il lui adresse des lettres, qu'il signe de son nom, Julien Viollette, et lui fait remettre en présent des aquarelles, car il est peintre. Elle lit ces lettres avec émoi, elle contemple ces paysages d'Italie en songeant : « Villes bleues, jardins suspendus, terrasses qui avancent dans mon cœur... anges mièvres et longs qui ont un sourire effilé comme le silence de l'été, et qui écoutent la douceur de l'air avec un doigt levé. » Et, peu à peu, familiarisée, enhardie, elle finit par accepter que, la nuit, Julien pénètre dans sa cellule. Puis elle pleure, elle frissonne,

Des larmes au baiser il n'y a qu'un frisson.

Voici le baiser, voici les caresses, voici le désir, « poésie aimable et sauvage, plus âcre que le buisson et le renard, et pourtant affinée comme l'extrême parfum de la gomme d'Arabie » ; et voici le plaisir, « douleur éclatante et susceptible ». Julien s'enflamme, Julien s'exalte. « Il y a des moments,

confesse la religieuse, où Julien ne sait plus ce qu'il dit » et, pour l'attester, elle rapporte quelques-unes de ses phrases : « Venez!... vous êtes orgueilleuse et ivre... Plus tard, quand la grâce et le plaisir ne seront plus ce regard qui fond comme une tiède neige étoilée, ne verrez-vous pas des jeunes hommes se traîner vers votre cœur, se pencher sur vos yeux, où le regard est attirant et sourd comme une salle basse au fond d'un éclatant palais... A votre insu, vous nous tourmenterez parce que vous mentez ; c'est ce qui fait votre infini ». Ce discours inquiète la petite nonne. Elle ne veut pas quitter son cloître, au-dessus duquel le ciel de l'été est « la chair délicieuse d'un fruit inimaginable, blanc et bleu. » Elle ne veut pas quitter ses compagnes, sœur Marthe, sœur Catherine, et Bénédicte, jeune fille haïtienne, hospitalisée au couvent, remarquable par sa peau noire sous laquelle on sent « frémir les grains du poivrier », par ses joues, qui sont « des terres qui reluisent », et par ses yeux « pareils à la langue du tigre ».

Alors, avouant tout à la mère abbesse, elle « met son âme sur elle ». La supérieure lui défend de revoir Julien, même une fois. Cette interdiction la désole, l'accable. Mais, soumise, elle ne revoit pas Julien ; elle ne le reverra plus jamais.

Hélas ! l'émotion fut trop courte. La raison de sœur Sainte-Sophie vacille comme la flamme d'un cierge enveloppée d'un souffle brutal, et s'éteint. Désormais, la recluse vivra loin du monde et dans

l'ignorance des choses humaines. Elle ne comptera plus les jours, et confondra les saisons. Elle parlera du mois de *mai* « où le cœur de toutes les jeunes femmes se brise, quand, au bord des fenêtres d'*été* l'odeur du jasmin est plus forte que tout leur courage », et elle aura de tendres et poétiques hallucinations, sentira une présence dans sa chambre claire : « c'était le crépuscule de mars qui était là, qui s'était installé, qui semblait assis sur la chaise. »

Je ne sais pas si je vous ai bien fait sentir la grâce particulière qui se dégage du *Visage émerveillé*. Je m'y suis efforcé, en découpant dans cet ouvrage les phrases les plus personnelles et les comparaisons les plus neuves. Mais ne croyez pas qu'il faille une longue initiation pour en savourer tout l'attrait. Ne soyez pas rebelles, laissez-vous prendre, laissez-vous environner par l'atmosphère dévote et calme. Pénétrez dans l'intérieur de ce « melon blanc », de ce couvent « enduit de chaux et de soleil », où l'air est « tapissé de petites odeurs ». Et admirez. Je vous y engage. Admirez comme moi, quelles que soient les objections que votre intelligence vous suggère. Faute d'admirer vous passeriez pour un barbare. Admirez avec obéissance, admirez les yeux fermés, ne cherchez pas à comprendre, ne soulevez pas le voile de Tanit, admirez comme moi, religieusement, *quia absurdum...* Et si vous n'admirez point, si vous tenez à vous mettre en contradiction avec l'engouement du jour,

si vous n'estimez pas, ainsi que tous, que les ouvrages de madame de Noailles sont des monuments de notre littérature nationale, vous pouvez toujours relire en manière de consolation ces lignes de La Bruyère : « Une personne à la mode ressemble à une fleur bleuë qui croit de soy-même dans les sillons, où elle étouffe les épis, diminue la moisson, et tient la place de quelque chose de meilleur, qui n'a de prix et de beauté que ce qu'elle emprunte d'un caprice léger qui naît et qui tombe presque dans le même instant. »

*
* *

Ce serait faire une belle œuvre de pathologie littéraire que d'étudier les maladies périodiques du style. M. Paul Acker le fit excellemment naguère dans le *Correspondant*. M. Antoine Albalat ou M. Rémy de Gourmont pourraient être séduits par un tel sujet. Avec l'esprit, la science et l'ingéniosité dont ils ont coutume de parer leurs écrits, ils sauraient nous représenter comment la langue française est sujette à des crises d'obscurité, à des attaques de vésanie, à des accès d'égarement. Quelques jeunes gens sont les premiers atteints. Le talent notoire de l'un d'eux, la mode, la désuétude du genre en faveur sont les facteurs principaux de l'épidémie. Elle gagne, de cervelle en cervelle. Le bon public lui-même est contaminé. Il est prêt à renier candidement ses admirations de la veille,

cela jusqu'au moment où il reprend conscience, où son bon sens l'avertit, où il revient à la raison.

Notre devoir, à nous qui écrivons, est de ne point contribuer, sous des prétextes de nouveauté, à des écarts de goût qui faussent les jugements et troublent les intelligences. Et si l'on veut savoir quels seraient, à mon sens, les fondements d'une esthétique littéraire, je vais essayer de les esquisser en quelques mots.

Conservons, pour modèle unique, la vie, et pour unique aspiration la vérité. Tout ce qui touche à la vie peut se traduire en beauté. Il n'est pas une seule œuvre d'art qui ne prenne au foyer de la vie sa clarté première.

Soyons simples, soyons clairs, ne raffinons ni notre esprit ni notre sensibilité, ne nous appliquons jamais à éprouver ce que les autres n'éprouvent point. Car nos ouvrages échapperaient à la compréhension, et une œuvre d'art est destinée à être saisie pour être aimée.

Ne nous isolons pas. Soyons des hommes.

Rapprochons-nous du public. Nous lui devons plus encore qu'il ne nous doit ; c'est de lui-même que nos œuvres sont faites. Rendons-lui, rythmés en des chants durables, tous les cris de douleur et de joie qu'il a laissé jaillir.

Ne préférons pas aux suffrages de la foule ceux de l'élite. L'élite est comprise dans la foule, et notre rôle est de faire le plus de bien possible en répandant le plus possible de beauté.

Pratiquons le respect de la langue française parce qu'elle est très belle, très claire, très noble, très vivante. Gardons-nous de l'altérer. Ne lui demandons pas plus qu'elle ne peut nous donner aujourd'hui. Pourquoi la violenter, quand elle est si accommodante ?

Ne nous efforçons pas. Que rien ne révèle dans nos écrits les difficultés que nous pûmes éprouver en les composant. Un artiste bien doué ne doit souffrir que pendant la gestation. Mais il doit créer avec facilité, pour que sa création porte les marques de l'ordre, de l'harmonie et de l'aisance sans lesquels il n'est point de chef-d'œuvre.

Et surtout cachons notre art, au lieu de l'exhiber en formules pompeuses et vides. Ne croyons pas qu'il suffise d'être un novateur pour mériter des louanges. Prenons garde de substituer à ce que nous détruirions des esthétiques falotes et des productions éphémères.

Il en est des lettres françaises comme de ces anciennes cathédrales dont l'édification durait pendant des siècles. Leur base était rugueuse, massive, percée de portiques arrondis. Mais, tandis que des générations d'ouvriers faisaient monter peu à peu la structure colossale, on voyait s'alléger sa robustesse. Les ouvertures s'arquaient, s'effilaient, se dentelaient de meneaux à fleurs délicates. C'est que, d'âge en âge, les artisans apportaient plus de science à l'œuvre commune. Des fils couronnaient de fleurons et de trèfles les clochetons dont leurs

pères avaient scellé la base. Ils consacraient tout leur labeur au monument que la postérité verrait s'achever dans le ciel. Et ils vivaient, sages, ignorants, courageux, suspendus contre les flancs de la croissante basilique. — Soyez de même. Collaborez au temple de la Beauté. Vous ne voyez plus très bien comment il commence, et vous ne devinez pas encore comment il finira. N'importe. Respectez le travail accompli par les autres. Travaillez vous-mêmes en consultant votre seul instinct. Et contentez-vous, pour toute récompense, d'avoir accru la richesse du monde en sculptant la forme de votre idéal dans un granit impérissable.

II

LES AMIS DES HUMBLES

On se souvient du beau tableau de Léon Lhermitte : *l'Ami des Humbles*. Dans un décor sombre et délabré, autour d'une table rude, se groupent des êtres à face de misère. Au milieu d'eux, un homme vêtu de blanc, et dont le visage très doux s'encadre de cheveux tombants et de barbe longue, est assis. Et l'on sent que cet homme est vraiment l'ami de ceux qui le considèrent avec tendresse et respect ; on sent qu'un élan de cœur l'a conduit là, pour recevoir des confidences, soulager des infortunes, dissiper des incertitudes, semer l'amour et le bon espoir.

De même, quelques contemporains, dédaignant l'artificiel, le conventionnel des romans symbolistes ou des romans mondains, ont bravement pénétré dans des logis faubouriens ; ils se sont assis à

la table couverte d'une toile cirée, devant la soupière blanche où fume une maigre soupe, sous la lueur indigente d'une lampe à pétrole. Ils ont connu la plainte, la révolte et aussi la résignation parfois sublime de ces ignorés qui souffrent depuis un lointain passé et qui souffriront encore dans leurs enfants et leurs petits-enfants, parce que c'est la destinée. Ils ont recueilli des traits de caractère, noté des attitudes, et surtout ils ont vibré de pitié devant la somme de chagrin dont est capable un de ces êtres misérables qui passent inaperçus de nous, dans la cohue journalière.

Et leurs œuvres en furent vivifiées, car ils les ont nourries d'émotion, de douleur et de vérité humaines.

Parmi ces romanciers qui ont découvert la source peut-être la meilleure d'inspiration nouvelle, il faut considérer avant tous Gustave Geffroy et Léon Frapié.

C'est le cœur serré que j'ai achevé la lecture de *l'Apprentie*. Depuis *l'Assommoir*, aucun roman n'a traduit mieux que celui-là ce qu'il y a de poignant dans les tragédies de la vie plébéienne. Gustave Geffroy possède quelque chose qui le met par instants au niveau des meilleurs romanciers sociaux.

Hugo et Balzac ont des visions générales de l'humanité. Leur œuvre vaut plus par l'énormité de l'ensemble que par la précision du détail. Tous les

humains qu'ils ont créés donnent l'impression de personnages de comédie ou de drame, et présentent l'artificiel des conventions théâtrales. Conçoit-on Marius autrement que comme un jeune premier? Javert n'évoque-t-il pas un troisième rôle? Et l'on imagine fort bien la main puissante de Balzac tenant en faisceau les ficelles du père Goriot, du cousin Pons, de Rastignac et de Vautrin, ces marionnettes sculptées par un ouvrier de génie.

Flaubert, lui, pratique avec conscience l'étude de ses semblables. Rien ne lui échappe. Pas un mot qu'il ne recueille, pas un geste qu'il ne décrive, quand le mot, le geste, sont significatifs. Il peint avec la probité diligente d'un maître hollandais, l'application d'un primitif. Et il nous offre, dans un cadre aux dimensions harmonieuses, tout ce que ce cadre peut contenir de perfection. Mais, créateur, il n'éprouve envers ses créatures qu'une sympathie artistique. Il est plus émouvant qu'ému. Il ne s'attendrit point sur elles. Il semble les mépriser quelquefois. Je sais bien que cela vient de la conception très haute qu'il avait de l'idéale âme humaine, et que, par conséquent, Flaubert était tout le contraire d'un misanthrope. Toutefois on ne peut contester qu'en nous montrant des types médiocrement aimables et souvent ridicules, il ait en quelque sorte éduqué notre sens de la raillerie.

Prenons maintenant Zola. Il est attentif aux aspects pittoresques de la douleur. Il l'exprime

énergiquement, rudement, violemment; il la cerne de traits épais, il modèle à grosses touches, avec des ombres noires, des lumières crues, des empâtements. C'est un peintre de panoramas. En requérant la pitié, il n'hésite pas à provoquer l'horreur, et les victimes des batailles sociales sont, dans ses compositions, au premier plan, avec leurs plaies ouvertes, leurs blessures saignantes.

Maupassant considère ses pareils soit avec l'amusement trouble qu'on a devant une bande de chiens en amour, soit avec la pitié qu'on éprouve à l'égard d'un mouton marqué pour l'abattoir ou d'un cheval tombé. A bien examiner son œuvre, on s'aperçoit que c'est la plus complète des collections d'animaux, où voisinent *Bel-Ami*, ce coq à plaisir, les bourgeois de *Boule de Suif*, égoïstes et gras comme des volailles de basse-cour, et *Ce cochon de Morin*. Maupassant disait la vérité, toute la vérité, d'une manière amère et dure, et la constatation de cette vérité fortifiait en lui un pessimisme un peu superficiel, dont il savourait orgueilleusement les mauvaises délices.

Enfin, Mirbeau — qui prend justement place parmi les grands sociologues — Mirbeau est semblable à un de ces virtuoses hongrois qui jouent des airs ardents et passionnés, mais qui les jouent nerveusement, spasmodiquement, mettent le violon contre l'oreille de l'auditeur, versent les sons grisants avec une malsaine âpreté, et parviennent moins à tirer des larmes par la mélodie nostalgi-

que qu'à faire se recroqueviller les doigts de pied et se tordre les nerfs.

Aucun de tous ceux-là ne dispose au même degré que Gustave Gelfroy du don d'émouvoir. Pendant la lecture de *l'Apprentie*, on sent en soi, avec une tristesse profonde, une vibrante commiseration à l'égard de ces humbles que meurtrit la vie et qui conservent au milieu de leurs tribulations, la bonne humeur, la paix simple des innocents. On les plaint, on les admire, on les aime, les veuves aux épaules étroites, serrées par les châles de laine noire, les vieux ouvriers, les jeunes hommes fortifiés d'illusions, les jeunes filles pleines d'ardeur à vivre, les gosses prompts à sourire, malgré les taloches, tous ces êtres ingénus et laborieux, tendres et rudes, toujours déçus et toujours confiants, ces résignés souffreteux, pour lesquels, dans un crépuscule d'hiver, devant les maisons lépreuses de Belleville, une romance suffit à évoquer le printemps et l'amour.

Oui, Gustave Gelfroy a composé une œuvre grande et bonne. Sans ironie et sans apitoiement mièvre, mais avec une de ces simplicités fécondes dont seuls les maîtres sont capables, il conte une histoire presque dépourvue d'événements, une histoire qui n'en demeure pas moins attachante, par tout ce qu'elle implique de mélancolie et de vérité.

Rue des Amandiers habitent le père Pommier, sa femme, ses deux fils et ses deux filles. Au mo-

ment où débute le récit, tout travail est suspendu : les Allemands assiègent Paris. Pendant que la mère et les deux petites gardent le logis, le père et les garçons vont aux remparts.

A Buzenval, Justin est tué. Plus tard au Père-Lachaise, Jean tombe sous les balles des Versaillais.

Gustave Geffroy, en profond psychologue des collectivités, a indiqué les raisons pour lesquelles certains Parisiens sont devenus ces « Communards » que nous condamnons, dans la perspective du temps, à cause de leurs galons trop nombreux, éclairés par des reflets d'incendie.

Ce qu'il leur fallait, à ces gens, c'était l'utilisation de leurs énergies fiévreuses, de leur courage, de leur colère fouettée d'espoir, c'était une belle « sortie » contre l'ennemi dans le tonnerre du bombardement et le cliquetis des baïonnettes. Au lieu de cela, l'expectative, l'énervement, l'amertume des défaites consécutives, les souffrances de la famine, et surtout la vie arrêtée. Comme une machine qui, fonctionnant à vide, s'échauffe et s'emballe, les ouvriers parisiens, privés d'un labeur où dépenser leurs forces, perdirent toute mesure, et s'enflammèrent à délibérer, à constituer des comités, à discuter des plans de campagne. Ils s'indignèrent contre ce Parlement de provinciaux soumis et timorés qui se refusait, croyaient-ils, à l'offensive; contre ces généraux dont les plumes blanches s'inclinaient devant le toupet tremblotant

d'un nain à lunettes. On prétendit leur ôter leurs canons, gages du moins de l'affranchissement politique. Ah ! non ; pas cela ! Eux, les civils héroïques, prêts à sacrifier leur vie au salut national, ils ne se laisseraient pas désarmer par ces militaires incapables de protéger la France, et bons tout au plus à renouveler un Deux-Décembre. Les impatientes réserves de courage amassées pour défendre la patrie s'enrôlèrent pour l'insurrection. Il y avait de la haine vengeresse et beaucoup aussi d'espérance dans l'exaltation de ces malheureux. « Puisque la Gloire est morte d'hier, disaient-ils, assurons le Bonheur de demain pour nous et pour nos fils ! » C'était la jeune Liberté qui brandissait leur drapeau rouge. Ils ne voulaient pas qu'elle fût domestiquée par un conservateur ou violée par un prétorien.

Mais vinrent les mauvais jours, les jours de défaite, de discorde, de carnage. Des meneurs égarrèrent les bonnes volontés. Plusieurs proclamations impérieuses de Versailles fanatisèrent les esprits indignés. La Commune, entièrement circonscrite, se débattit avec la rage d'une bête traquée, qui, dans ses sursauts d'agonie, détruit tout ce qui l'environne.

Alors s'exercèrent de sanglantes représailles. Jean, le pauvre Jean Pommier, est, comme les autres, pris et fusillé.

La femme courageuse rassemble ses forces. Elle veut que son homme soit actif et content, ses fillettes bien soignées. Elle gouverne la maison.

Le temps passe. La triste vie va comme elle peut. Mais il faut des arrêts de la fatigue, des oasis de bon repos. Voici Noël et les boutiques de la rue; voici le jour de l'An qui, avant le terme du 8 janvier, donne un peu de joie oublieuse. Voici Pâques, avec les déjeuners sur l'herbe, les promenades en banlieue, d'où l'on revient harassé, saoul de grand air. Voici l'automne, apportant à ceux mêmes qui n'eurent point de vacances la mélancolie de la rentrée. Céline, l'ainée, est mise en apprentissage, et Cécile à l'école.

Peu à peu, les deux petites se différencient. Céline est avide de spectacles, d'émotions, de gaieté. Sa nature, toujours sous l'influence de l'heure présente, lui fait goûter sans scrupule et sans réflexion les agréments qui s'offrent à elle. Cécile, au contraire, regarde de tous ses yeux, écoute de toutes ses oreilles. Chaque événement de la rue, chaque drame du théâtre de Belleville, où l'on va le dimanche en famille, forme son petit jugement. Elle n'aime pas, ainsi que Céline, les brouhahas et les bousculades; mais, tranquille dans son coin, elle observe, elle devine le monde.

A mesure qu'elles grandissent, cette dissemblance s'accroît. Les voilà toutes deux à l'atelier. Elles apprennent les potins, les histoires, les légendes que se transmettent perpétuellement les trottins aux cervelles légères.

On a coutume de juger avec trop peu de compassion les ouvrières qui « tournent mal ». Pauvres

petites ! A force d'ourler du linge luxueux, d'ajuster des dentelles, de froncer de la soie, il est bien naturel qu'elles sentent l'infériorité de leur condition et qu'elles en souffrent. Les fabricantes de cartons ou les colleuses d'étiquettes n'ont point de tentations quotidiennes. Mais songez à la jeune fille dont les doigts, malgré les ongles taillés court et les piqûres d'aiguille, sont agiles et fuselés, et semblent avoir la vocation des bagues ; songez qu'elle travaille souvent durant la journée entière à des chemises roses, mauves, en étoffes moelleuses fanfreluchées de rubans et de bouffettes, des chemises d'amour ; songez qu'elle sent de la rêche cottonnade à festons sur son corps gracieux et mûrissant, et qu'elle se dit : « J'ai dix-huit ans... Dans mon petit miroir cassé, je me suis aperçue ce matin ; et vraiment je suis jolie... Je suis aussi jolie que les autres, et j'ai autant qu'elles l'envie et le besoin du bonheur... J'aimerais me caresser à cette soie fine, j'aimerais soigner mes cheveux et ma peau, j'aimerais rire, j'aimerais profiter de la vie, de ce seul printemps que je verrai avec mes dix-huit ans, j'aimerais aimer et me sentir aimée... Au lieu de cela, quel est mon avenir ? Travailler, pencher la tête sur l'ouvrage pendant que le soleil brillera dehors, tandis que tant d'autres se promèneront à la campagne, près des lilas, sur l'herbe fraîche... Et je vieillirai, je deviendrai laide, personne ne m'aura aimée, personne... et j'aurai perdu ma jeunesse... » Alors un garçon la rencontre, il

la suit, il la courtise... Il suffit que l'heure soit parfumée, que la tiédeur de l'air soit complice, que les paroles du séducteur éveillent au cœur de la petite un écho d'espérance encore mal assoupi, que la nature parle en elle... Et c'en est fait de sa vertu, souvent de son avenir, et parfois de sa vie... Qui donc osera décider si elle fut coupable ou victime ?

Tel est le destin de Céline. Les salles de danses épient les honnêtetés indécises. Elle y va. Jolie, elle y a du succès. Emancipée, coureuse des dimanches et des soirs, souvent fatiguée et parfois déçue, elle croit aux promesses menteuses. « La petite, elle, ponctuelle, peureuse d'aventures, toute blanche et un peu rose, hermine de faubourg craintive du ruisseau de boue, regardait partir sa sœur furtive et joyeuse, et la voyait revenir haletante et fanée, des lueurs dans les prunelles. »

Alors Gustave Geffroy nous fait assister à la chute navrante d'une ouvrière ; il nous montre comment Céline, dont le cœur s'ouvre à la poésie et dont la chair s'éveille, cherche avec simplicité le moyen de satisfaire ses instincts, et comment des gaillards à face équivoque, dont les mains sans stigmates ouvriers sont habiles à dompter les femmes, guettent les petites faubouriennes, victimes toutes désignées à leur exploitation.

Cependant que des curiosités ardentes hâtent le pervertissement de Céline, Cécile, elle, subit sans dommage son évolution sentimentale.

Elle a, pour l'y aider, les modes de développement dont dispose le peuple — peu de chose. Car, il est triste de le constater, les souhaits de beauté, de nouveauté, de liberté qui sont pour les puissants et les riches un heureux stimulant d'action, n'améliorent presque jamais la condition des pauvres gens. Leur vague besoin d'art, leur rudimentaire esthétique, ne leur permettent point de distinguer entre les nobles sujets d'admiration, et les enluminures chromolithographiques, les devantures de bars à enseignes étincelantes, c'est-à-dire tout ce luxe de clinquant qui pervertit le goût et fascine les humbles alouettes. Leurs appétits héroïques ou tendres, faute de connaître autre chose, sont rassasiés par les pleurnicheries et les fanfaronnades des « beuglants » ; leurs aspirations vers la gloire ou vers la force les poussent, sans critique, aux baraques foraines où l'on voit, grossies par une lentille, la représentation crue d'un attentat ou l'effigie d'un souverain ; la vénération pour ce qui est puissant, et l'amour du progrès, se combinant avec leur propre misère, leur suggèrent le désir d'être à leur tour ceux qui ordonnent, qui dominent, et qui frappent.

Cécile éprouve cette fatalité. Elle est une créature de douceur, et n'a point l'esprit de rébellion, mais les feuilletons de petits journaux favorisent sa tendance vers le mystère et la violence ; les chansons de café-concert sont pour elle la poésie et la mélodie. Quand un artiste en plein vent, ra-

clant son violon, enseigne, au milieu d'un cercle d'auditeurs un refrain nouveau, Cécile s'arrête. Elle écoute. Cette convention banale, ces berceuses, ces valseS résonnent au fond de son cœur ; elles y exaltent la puissance des sentiments ignorés encore, de l'oubli, de la passion, de la volupté ; elles expriment ses inquiétudes, ses espoirs confus. « Au son de ce violon triste, parmi ces camarades de rencontre, Cécile prit la romance de ses mains tremblantes, et, de sa voix qui tremblait aussi, elle dit avec les autres ses craintifs désirs, elle confia à l'air du soir, à la rue accueillante, les vagues aveux de son cœur. »

Mais l'infortune guette la famille Pommier. Le vieux père, incapable de résister aux invites des copains, prend l'habitude de l'alcool. Il trompe la surveillance de sa femme. Sans se griser jusqu'à perdre l'esprit, il s'intoxique lentement. Le poison vert de l'absinthe, les poisons multicolores des apéritifs, font pénétrer goutte à goutte dans ses veines leur subtilité corruptrice. Il avale, avec cette boisson trouble comme le rêve qu'il espère, l'indolence, le songe capiteux... Aux reproches de la mère Pommier, il riposte que « ça le remonte ». Puis un jour vient où le buveur d'absinthe porte sur son visage, marqués dans sa chair, les reflets de mort dont son verre était plein. Pommier a des accès d'égarément. Un soir on le ramasse sur le trottoir ; on l'emmène à Sainte-Anne. Il y succombe dans un accès de *delirium tremens*.

Voilà les trois femmes livrées à elles-mêmes. Pauvre mère Pommier ! Céline, sa fille aînée, a cédé aux sollicitations des beaux gars. Par ignorance ou par imprudence, elle s'est laissé féconder. Elle accouche clandestinement. Sa mère la surprend. Avec cette morale humaine du peuple, elle ne se répand pas en déclamations, elle décide de garder le petit, de l'élever. « Ce sera notre enfant », ajoute Cécile.

Huit jours après la naissance, Céline disparaissait, retournant aux amers plaisirs dont elle avait pris l'habitude. Et bientôt l'enfant languissait et mourait, comme si son inconsciente mère avait emporté sa vie.

La brave petite Cécile encourage la pauvre vieille, que tant de misères successives ont abattue. Mais elle n'arrive pas à la sauver d'un mal qui la mine, et la voit mourir dans ses bras.

Cécile Pommier reste seule au monde. Elle a fait l'apprentissage des détresses qui nous menacent. Pensive et résolue, elle reprend sa route. Que deviendra-t-elle ? Un prochain volume nous l'apprendra.

Vous le voyez, le thème est simple et grandiose. Mais le génie de Gustave Geffroy le nuance de variations admirables. Certaines pages communiquent indéniablement le frisson du Beau. C'est d'une irréprochable pureté de forme.

Gustave Geffroy renouvelle avec bonheur la tradition de ces phrases balancées, de ces phrases

que Flaubert aimait à lire à voix haute dans Chateaubriand, et qui avancent comme des vagues rythmiques, pour déferler, après une belle volute, en une conclusion majestueuse et sonore.

Et de plus c'est pénétrant, c'est sensible, c'est ému, c'est généreux, c'est bon. On se sent tout remué de pitié; on se sent fraternel, sans blâme envers ces pauvres êtres auxquels les tares de la civilisation ou les injustices du sort apprêtent des défaillances fatales, et l'on perçoit quel mérite réside en ceux qui, par leur labeur sévère, leur énergique gaieté, leurs efforts persévérants, préparent les lendemains meilleurs. Gustave Geffroy a fait un beau livre, le vrai livre d'aujourd'hui, le modèle des livres de demain. Lui qui, déjà, désignait aux artistes l'idéal de la beauté tangible, montre aujourd'hui aux écrivains la seule voie où les lettres puissent prospérer. Et nous lui devons tous un hommage admiratif, une gratitude ardente, pour avoir réalisé cette splendide union de la perfection artistique et de la grandeur morale.

. .

Léon Frapié offre l'exemple, malheureusement trop rare, d'une fortune littéraire justifiée.

Sans s'insinuer parmi les salons académiques où l'on « force » les gloires ainsi qu'on « force » dans les serres d'Argenteuil, des asperges chlorotiques et boursoufflées, sans flagornerie, sans scandale, sans

tapage, il a gagné sûrement sa place, et cette place est au premier rang.

Quand *la Maternelle* fut couronnée par l'Académie Goncourt, on s'étonna. *La Maternelle*, qu'est-ce que *la Maternelle*? Et c'est à peine s'il se trouva quelques personnes mieux avisées pour répondre : « C'est une œuvre superbe, tendre, généreuse ». Depuis, le public s'est convaincu par lui-même. La meilleure des publicités n'est point la publicité payante, ni même la publicité de camaraderie. C'est la publicité spontanée et bénévole qui, « faisant boule de neige », propage de lecteur en lecteur, d'acheteur en acheteur, le nom d'un livre. C'est de cette publicité-là que bénéficia *la Maternelle*. Léon Frapié, comme tous les grands esprits, eut en quelque sorte des apôtres.

Mais *la Maternelle* n'était point son œuvre de début. Après *l'Institutrice de province*, roman probe encore qu'un peu timide, Léon Frapié avait publié *Marcelin Gayard*.

Ce livre console de bien d'autres. Diminuez-le d'une trentaine de pages, qui ne sont pas mauvaises, mais qui l'alourdissent, et vous aurez un chef-d'œuvre.

C'est audacieux jusqu'au bout, dans la peinture et dans le commentaire. C'est la vérité même. M. Frapié ne décrit pas, il évoque, il fait vivre. Et pourtant, il s'écarte du roman photographique, de la notation mécanique. Mais il sait choisir les

scènes, disposer ses accessoires, et de nombreux détails, révélant la sûre documentation, viennent toujours renforcer son récit et sa pensée.

L'œuvre est triste. Deux romans me sont connus, dont la lecture serre à ce point le cœur : *Jean Coste* et *Marcelin Gayard*. Encore *Jean Coste* renferme-t-il trop de diatribes, de tirades, trop de ces conférences qui interrompent l'émotion au lieu de l'accroître. Vous ne trouverez rien de cela dans le livre de M. Léon Frapié. La morale d'un fait ne s'y énonce jamais explicitement. Elle se dissimule, elle s'enveloppe d'ironie, et c'est rarement, très rarement, qu'un sarcasme involontaire nous révèle le sentiment personnel de l'auteur.

Marcelin est né à Paris de l'union libre d'un vulgaire compagnon maçon, Gayard, dit Limouset, et d'une demoiselle de belle éducation, Marguerite Parent, fille d'un riche entrepreneur de province. Il grandit à Ménilmontant, sous la tendresse de sa mère, qui le fait regarder autour de lui, lui apprend à juger les choses, et le rend supérieur aux autres enfants en raisonnement et en bonté. Elle s'applique à faire de son fils un homme, un être d'honneur, de pitié, de clairvoyance et de justice.

Et, jusqu'à vingt ans, Marcelin sera tel.

Limouset se tue en tombant d'un échafaudage. L'enfant a douze ans alors. Il entre comme apprenti chez un cordonnier. Malgré une affection filiale tendre et démonstrative, il ne s'aperçoit pas que

sa mère, obligée de subvenir à leurs doubles besoins, s'épuise au travail. Elle tombe malade, se rétablit tant bien que mal, reste délabrée. En Marcelin, qui commence à comprendre la vie, s'éveille la conscience obscure de bien des injustices. Mais il est devenu petit ouvrier à trois francs par jour. Et il maudit la misère avec moins d'âpreté maintenant qu'elle a déserté son logis. Il reste avec les opprimés, certes, mais il n'est déjà plus contre les oppresseurs. Pourtant, il est encore un contempteur de l'ordre social.

« Le jour du tirage au sort, Marcelin se trouvait dans la rue au moment où l'on poursuivait un voleur. Averti par les cris, il vit arriver le fuyard, mais il garda les deux mains dans ses poches.

— Eh bien, pourquoi donc que tu ne l'as pas agrafé au passage ? demanda le lendemain un camarade stupéfait.

Marcelin haussa les épaules :

— Mon vieux, je ne sais pas, je n'aurais pas pu. Quand je l'ai vu débouler près de moi, ça m'a serré le cœur comme quand on va pleurer ; j'étais pour lui... Il était mince, comme élastique, il filait sans geste, sans bruit... il avait une figure pâle, longue, tendue... Mon vieux, je ne peux pas te dire, ça m'a fait une espèce de plaisir et d'envie, comme quand on voit un oiseau s'envoler d'une cage, et qu'on regarde le ciel qui n'a pas de fin... »

Gayard est incorporé au régiment de ligne caserné à Falaise. Là, sous la férule militaire, son

caractère se détermine d'une façon inattendue. Bien qu'il déteste l'autorité des officiers, il est très soumis, et pour ainsi dire malgré lui.

La libération approche. Orphelin, il envisage le moyen de prendre femme. L'union libre lui apparaît d'abord préférable au mariage comme plus brave, plus honnête et surtout plus affectueuse. Mais presque aussitôt, il résout de nouer des liens légitimes, subissant, à son insu, la suggestion des camarades, paysans calculateurs, pour qui le mariage est un établissement tout trouvé, au sortir du régiment. Marcelin épouse donc la fille d'un petit épicier de Falaise, qui lui apporte deux mille francs de dot. Et il commence par se marier à l'église, contre sa conviction.

Marcelin ouvre, rue Saint-Antoine, en face d'un grand magasin de nouveautés, une boutique de cordonnier. Sa femme, vive et tenace en affaires, le seconde avec adresse. Tout de suite, les affaires sont bonnes. Marcelin, qui n'aurait pas voulu assumer lui-même les qualités bourgeoises d'un commerçant, subit, approuve même les manies d'économie et de respectabilité de sa femme.

Naît une fille, Lucette. Alors, le père se livre moins fréquemment au plaisir des flâneries, renouvelées de son enfance gamine, dans le faubourg Saint-Antoine. Il est pénétré davantage par le sérieux de sa femme. « Un jour que Lucette grimpait gentiment sur ses genoux, il s'écrie, dans un attendrissement :

— Sapristi! faut pourtant que je me fasse inscrire sur les listes électorales! »

Des années s'écoulaient. Marcelin, peu à peu adapté au milieu commerçant, ne se sent plus « du peuple ». Il n'a de rares réveils que devant les attendrissements de Lucette. L'enfant a hérité de sa mère, l'héroïque concubine de Gayard, dit Limouset, un fraternel amour pour tout ce qui est pauvre et souffre. Marcelin peut encore comprendre sa fille. Et lorsqu'il a cédé à un des élans de générosité qu'elle provoque en lui, ces jours-là « il lit avec une application plus sévère son journal : le *Républicain radical*, et il s'applaudit de sa fermeté à résister à sa femme, qui eût préféré un journal plus modéré. »

Soudain, catastrophe! le Grand Magasin, en face, inaugure un rayon de cordonnerie. La clientèle déserte la petite boutique. Marcelin, vainement, en chapeau de haute forme, ganté, va supplier le directeur. On lui refuse toute concession. Outré, il revient rageusement aux idées libertaires de sa jeunesse. Mais voilà qu'il est convoqué à une « réunion organisée dans le but de discuter et de mettre aux voix les mesures de défense que pourraient prendre les petits commerçants, etc... » Et il se rend au Café du Commerce, où se tient la réunion. Les récriminations qui s'y débitent ne changent rien à l'état de choses. Marcelin, comme les autres, doit fermer boutique.

De nouveau, il se souvient de sa classe d'origine.

Les élans de l'ouvrier viennent lutter encore contre l'induration morale du bourgeois. En cette curieuse nature renaissent les nobles émotions qu'engendre l'infortune, maintenant que se dissipent les engourdissements de la prospérité. Marcelin se prend de haine contre tout ce qui sent le bourgeois; sa femme même l'agace. Leurs races diffèrent trop, réellement! il la trouve stupidement égoïste avec ses idées de respect, de morale, de soumission.

Mais, subitement, par une chance inespérée, un parent de sa femme, qui occupe une situation importante à l'archevêché de Paris, lui obtient un emploi de commis-expéditionnaire dans un ministère. Gayard redevient calme, indulgent, optimiste. Il prend du ventre.

Le voilà donc fonctionnaire. Tout de suite, il possède l'esprit de corps. Il a, d'un employé-type, la limitation d'esprit, le manque absolu d'idées générales. Cependant, il continue d'adorer sa fille, et sa femme bénéficie d'un service de fidélité régulier.

A partir de cet endroit, le roman cesse de présenter l'unité rigoureuse du début. Des personnages secondaires apparaissent. L'intérêt se concentre peu à peu sur Lucette et son amie, la faubourienne Phonsine. Le roman devient tour à tour une étude de milieux bureaucratiques, un épisode passionnel, l'histoire d'une chute au trottoir.

Il y a, d'ailleurs, quelques pages d'une persuasion directe, où M. Frapié démontre comment une

filles de petits bourgeois, élevée pour devenir une dame, sera nécessairement, non une ouvrière, mais une demi-dame, qui demandera à des ressources équivoques ce que lui refuse sa condition. Je n'ai jamais vu vivre de manière plus intense les angoisses, les énervements, les petites misères, les lassitudes, les désespoirs, et aussi les folles espérances d'une jeune fille qui a son brevet, et qui s'aperçoit avec consternation que cette clef n'ouvre aucune porte.

La fin du roman est telle qu'on peut maintenant la prévoir. Marcelin Gayard, définitivement avachi, est gagné par l'engourdissement tiède des bureaux. Il n'existe plus entre lui et sa fille Lucette nul courant de sympathies communes à l'endroit des opprimés. Et il végète, dans l'attente du lent avancement, dans l'espoir des palmes académiques.

Marcelin Gayard méritera une place parmi les types symboliques imaginés par la littérature. A côté des grandes figures balzaciennes et stendahlennes, à côté de M. Bergeret et de Crainquebille, il résume une philosophie, une classe, un moment de l'humanité. Il est contemporain et il est éternel. Chez lui comme chez la plupart des hommes se manifeste, dans la jeunesse, l'universelle aspiration vers la justice et la bonté. Il porte une flamme intérieure qui cherche à s'étendre. Mais elle est peu à peu étouffée par l'ignorance, par la continue obligation de sacrifier l'intérêt naturel à

la nécessité présente. Enfin, à l'âge mûr, les ténèbres s'installent, souvent après une grande lueur décevante. Et Marcelin Gayard éprouve un bien-être physique et une satisfaction de conscience; il s'endort dans l'illusion reposante d'avoir enfin atteint le but de vérité. C'est l'histoire d'un homme; mais c'est aussi l'histoire de l'homme social, histoire loyale, sévère et mélancolique.

Avec *La Maternelle*, le talent de Léon Frapié, s'est coloré soudain, comme un de ces paysages aux tonalités froides, aux lignes nettes, sur lesquels un rayon de soleil répand une vive et brusque clarté.

Lisez, lisez *La Maternelle*. Vous y verrez le type de ces ouvrages qui conviennent aux tendances modernes, et comment la souplesse et l'originalité peuvent s'accorder avec un goût sans défaillances et une écriture parfaite.

La Maternelle, c'est l'école maternelle, l'école des tout petits, où l'administration se substitue aux mamans dès l'aube occupées.

Par ces premiers mots, vous pouvez comprendre ce qu'il y a d'ironie douloureuse et de triste saugrenuité dans une telle institution.

A cet âge où les enfants sont bébés encore, se développent en tous les sens avec la frêle énergie des arbrisseaux, ne songent qu'à jouer, à dépenser leurs forces, à mettre en action toute leur vitalité naissante, et aussi à rire et à embrasser — les incarcérer dans un bâtiment officiel sous l'autorité

d'un règlement rigide, et les gaver de principes moraux, d'enseignements méthodiques, les niveler, à la Procuste, selon des mesures uniformes, en faire pour plus tard non pas des êtres humains, mais des administrés!...

Pourtant, qu'imaginer d'autre? Il faut bien abriter quelque part ces mioches faubouriens. Et que leur dire, sinon les mots de : morale, respect de soi-même et d'autrui, que leur enseigner, sinon les principes d'ordre, de sobriété, de justice, d'obéissance?

On le fait, certes, avec le plus d'ingéniosité possible, et souvent avec beaucoup de dévouement. Mais à quoi bon? Dès qu'ils se tiennent debout sur leurs jambes grêles, ces gamins de Ménilmontant offrent déjà tous les stigmates de la misère ancestrale et de leur propre vocation au malheur. Et lorsqu'ils sortent chaque soir de *La Maternelle*, que voient-ils? Les cabarets, les taudis, la bestialité, l'exploitation... Alors?... Est-on bien sûr de travailler dans le sens de la moralité en enseignant la résignation, en préparant des races de nouveaux exploitables? Songez pendant une seconde à l'atroce inégalité des conditions! Tous ces petits qui s'en vont par les rues boueuses, chaussés de galoches, couverts d'un capuchon en éteignoir, les mains gourdes et le nez rougi, toutes ces petites au bout de natte serré d'une rosette indigente, dont la figure souffreteuse offre déjà une expression de désabusement, ils ont été conçus dans la détresse, ils

grandiront misérables, ils s'uniront, poussés par la cruelle duperie du printemps et de la nature, et d'autres enfants naîtront d'eux pour une semblable destinée. N'a-t-il pas quelque chose de révoltant ce joug éternellement transmis de génération en génération, toujours pour la même catégorie d'individus ; et certaines aspirations vers le bonheur, quelque rudes et sanglantes qu'en soient les conséquences, ne devraient-elles pas être absoutes et justifiées?...

Cette conclusion ne se dégage pas, à vrai dire, du roman de M. Léon Frapié. L'auteur ne conclut point. Et qui pourrait lui reprocher de ne point conclure en pareille matière? Mais il a rassemblé dans un livre délicieusement original, allègre et fort, mêlé d'esprit et d'émotion, de finesse critique et de générosité, des documents précis, de nobles idées, et de parfaits croquis populaires.

L'ouvrage surprendra peut-être par la hardiesse de sa composition. On se plaindra de n'y pouvoir suivre une aventure. Mais — et là réside justement sa charmante nouveauté — c'est l'étude psychologique d'une collectivité, étude n'impliquant par conséquent qu'une unité générale en laquelle se fondent et s'accordent un grand nombre de notes éparses.

Livre impressionniste, peut-être, mais du moins réussi, il peut servir à prouver que, devant les choses de la vie, les émois d'une sensibilité sincère, traduits par un bon écrivain, font encore du nou-

veau sans qu'on ait recours à la calembredaine.

Et quelle aisance jolie!... L'auteur ne s'embarasse point de scrupules, ne se laisse point entraver par les rigueurs d'un plan trop sévère. Il fait se succéder, dans une fantaisie apparente, qui n'est que le comble de l'harmonie, les observations, les descriptions, les théories, les anecdotes. Vous n'imaginez pas combien ce grouillement de marmots est vivant! On voit la classe aux murs chocolat, la directrice grave, en robe noire, et toutes ces « binettes » pâlottes, de l'espèce chétive, depuis les grands, en qui se différencient déjà les tendances, jusqu'aux tout petits — mollets minces, grosses chaussures à cordons, tabliers mal tirés, robes pour les deux sexes — qui tous donnent l'impression d'une chair usée, d'une substance inférieure, avec leurs frimousses cireuses, leurs cheveux fanés...

La documentation de M. Frapié est vraiment miraculeuse. Comment a-t-il pu noter cette profusion de mots d'enfants — quelques-uns comiques, quelques-uns déchirants sous leur apparence naïve? Comment a-t-il pu recueillir tous ces traits de mœurs, ces attitudes, ce vocabulaire, et ces « histoires », ces tragiques histoires de misère qui viennent grossir chaque jour le martyrologe des ouvriers parisiens?

Je voudrais citer... Comment faire? que choisir?... tout est délicieusement dit, poignant, attendrissant. J'ai là le livre; je tourne les pages. Presque toutes ont été cornées, balafrées d'acco-

lades enthousiastes dès la première lecture. Oh ! cette première lecture !... Je m'en souviens. C'était en chemin de fer. J'ai commencé ; je ne pouvais plus m'interrompre ni lever les yeux ; je coupais les pages fébrilement ; j'allais, j'allais... A tout moment, j'aurais voulu me tourner vers mes voisins, leur parler, à ces gens que je ne connaissais pas, leur dire : « Mais lisez cela !... C'est un livre prodigieux ! » Et j'avais le cœur bondissant, les yeux mouillés d'admiration, et je me sentais tout entier soulevé hors de moi-même, amélioré par une effusion de tendresse ardente...

Si *La Maternelle*, si *l'Apprentie*, sont émouvantes, puissantes et par moments sublimes, c'est que ce sont des œuvres à la fois d'art et de bonté, c'est qu'elles traduisent, avec un noble souci d'expression, des sentiments humains. Et l'on peut en tirer cette conclusion : pour chercher les éléments d'une œuvre vraiment belle et durable, pour trouver la seule inspiration féconde, il faut aller à la vie, de toute son âme.

GENS DE THÉÂTRE

Remercions les dieux immortels. Leur bonté vient de se manifester d'une éclatante manière. Anatole France fit leur apologie, récemment, au théâtre de l'Odéon, et vous n'avez pas oublié quelle tendre et généreuse éloquence anime les tirades des *Noces Corinthiennes*. Or, pendant les travaux de la mise en scène, les Dieux ont permis que l'auteur observât les mœurs comiques, c'est-à-dire appartenant aux comédiens. Ils lui ont inspiré d'écrire un roman, et ils ont voulu que, dans ce roman, M. France pût exercer le plus heureusement du monde ses qualités de divination et de fantaisie. Remercions les Dieux immortels ; nous leur devons une œuvre charmante.

Et je veux commencer par défendre l'écrivain de l'*Histoire comique* contre un reproche qu'on

lui adressa. En effet, plusieurs lecteurs, pris de pitié pour les artistes dramatiques, ont critiqué son peu de mansuétude. Ils lui ont imputé à grief ses notations aiguës et ses appréciations parfois clichés de sympathie. Ne peut-on manifester quelque bienveillance, a-t-on dit, envers ces pauvres gens à l'éphémère destin? Ils ont parlé ou chanté; ils meurent, et rien d'eux ne subsiste. N'est-il pas naturel qu'ils cherchent à vivre doublement, à vivre une fois pour toutes, c'est-à-dire à nourrir les heures passées sur terre d'illusions, d'ambitions, de passions, d'ardeurs démesurées? Ainsi, au moment de trépasser, ils éprouveront le sentiment d'avoir goûté la gloire entière, et s'affligeront moins de pressentir l'effacement rapide et fatal.

Est-ce bien sûr, après tout? Il me semble, au fond, que les comédiens connaissent une immortalité, et la plus pure, la plus parfaite. Un peintre, un sculpteur, lèguent en périssant des statues ou des toiles dont la matière est permanente et soumise aux controverses esthétiques. Un homme de lettres disparaît : qui protègera ses écrits contre les interprétations fausses, les objections erronées? Ou lui fait dire — cela s'est vu — tout le contraire de ce qu'il prétendait; ses œuvres deviennent des instruments de polémique. Il n'est plus que quelque chose d'appivoisé, de soumis, de muet, de domestique, dont on se sert à l'occasion. Les critiques vivent de lui. Puis, à mesure que la mode change, les fidèles s'intimident; leur nombre di-

minue. On n'ose plus confesser de préférence pour lui. Enfin — jusqu'au jour où l'on s'accordera sur le respect qu'on lui doit en sa qualité de classique — ses volumes dormiront d'un sommeil ininterrompu, sous un linceul de poussière.

Mais les comédiens! Aussitôt après leur représentation de retraite, comme ils grandissent dans la mémoire de ceux qui les ont entendus! Comme on se sent investi d'une science précieuse, d'une dignité singulière, quand on peut subjuguier un auditoire par ces mots : « Ah! si, comme moi, vous aviez connu Un Tel! » Et qu'on juge de haut les interprétations du jour, en ajoutant d'un air détaché : « Delaunay avait une bien autre allure! » Par des affinités posthumes, par une sorte de contagion, les « M'as-tu vu? » laissent en héritage une légion de : « Si vous les aviez vus! » Ils sont le passé sans vestige, et ils bénéficient du merveilleux dont nous entourons ce que nous ne pouvons connaître. Les jeunes gens apprennent avec respect ces grands noms. Emus par la sincérité des laudateurs, ils sont persuadés. Car, en chacun de ces laudateurs, l'artiste a conservé un ami. Telle inflexion de voix, tel geste, entraînent, lorsqu'ils sont évoqués, bien d'autres souvenirs. On se revoit soi-même; on associe ses propres vingt ans au bel âge du jeune premier. Et on l'aime avec ces égards tendres qu'ont les hommes pour tout ce qui fut témoin de leur jeunesse. Naturellement, les moindres imperfections s'atténuent pour laisser

aux qualités toute la place. Des rayons s'ajoutent quotidiennement à la gloire des défunts. Voilà qu'ils sont les maîtres dont tous les autres ne seront jamais que les élèves. C'est ainsi que se produit ce phénomène étrange, et qui vous a frappé sans doute : une génération d'artistes dramatiques est toujours déclarée inférieure à la génération immédiatement précédente. N'allez point croire que ces renommées diminuent quand disparaissent ceux qui contribuèrent à les établir. Bien au contraire, elles vont s'élargissant jusqu'à ce que les acteurs deviennent, comme Talma et Rachel, dans un lointain mythologique, des sortes de demi-dieux.

Dans l'étude des êtres sommaires, l'auteur de *Crainquebille* est excellent. Je sais bien que les inconscients, et en particulier les gens de théâtre, ont une vie intime assez restreinte. Ils sont tout en manifestations extérieures, en paroles, en mimiques, et, par là, s'abandonnent sans méfiance à l'examen. Aussi suis-je disposé à croire que, dans cette œuvre, la perfection de l'accomplissement passe la grandeur de l'entreprise. Cela est fait à ravir. On se laisse emporter avec sécurité. Chaque page réserve une surprise délicate ; il n'y a pas à redouter de désenchantements. On peut admirer dès le début, sans crainte de démérite, sans réserve, car rien ne diminuera la faveur de la première impression.

Anatole France offre une harmonie à laquelle

on n'est point accoutumé. En lui, le génie s'accorde avec le goût. Considérez les grands stylistes : Chateaubriand avait une grandiloquence un peu fate; on pourrait dire en quelque manière qu'il se regardait écrire. Balzac demeura fumeux. Hugo, pour avoir été l'Enfant Sublime, resta toute sa vie l'enfant gâté à qui l'on passe bien des fautes. Flaubert lui-même, à force de concentration, resserra parfois son écriture jusqu'à l'étranglement. Mais on ne saurait trouver, dans le génie d'Anatole France, la plus petite trace de prétention, de naïveté, d'ignorance ou de ridicule. Comme l'a dit si justement Jules Lemaitre : « Cet homme a la perfection dans la grâce. Il est l'extrême fleur du génie latin ».

Le thème de l'*Histoire comique* est-il purement imaginaire? C'est ce que je ne saurais affirmer. Je crois me souvenir qu'une aventure semblable arriva à une comédienne du dix-huitième siècle dont le nom m'échappe.

Félicie Nanteuil, la contemporaine aimable que nous présente M. France, joue à l'Odéon. Elle « est » avec un jeune diplomate très joli, très élégant, et qu'elle aime de tout son cœur, Robert de Ligny.

Pour contenter Ligny, elle avait quitté un camarade de théâtre, Chevalier. Voici comment Chevalier, qu'elle n'aimait pas, l'avait prise : il « avait rôdé autour d'elle, muet, affamé, les dents longues et les yeux flamboyants... elle, froide et tranquille,

avait semblé l'ignorer... puis elle avait cédé tout d'un coup... » Pourquoi? Par peur de lui. En présence de ce grand garçon ardent et mystérieux, elle s'était sentie sans force, sans défense et « elle avait tâché de l'apaiser par sa soumission, comme on apaise une puissance surnaturelle. »

Mais Félicie s'est dégagée de l'envoûtement. Maintenant, Chevalier la guette; il l'assaille sans relâche de supplications et va même jusqu'à la menacer : « Je te conseille, dit-il, pour éviter un malheur, de ne plus revoir de Ligny ».

La jeune femme a peur. Elle attribue à Chevalier des desseins criminels. Elle connaît sa persévérance, sa farouche énergie. Cela jusqu'au moment où Chevalier fait, devant elle, l'aveu qu'il ne pourrait tuer personne. Dès lors, elle ne le craint plus, et même elle le brave.

Un jour, sans se cacher, elle monte en fiacre avec Ligny. L'autre les suit; il les voit entrer, boulevard de Villiers, dans une garçonnière. Il demeure à la porte. La nuit vient. Les amants vont sortir. Chevalier leur barre le passage : « Je vous défends d'être l'un à l'autre! » crie-t-il. Puis il se fait sauter la cervelle.

Depuis ce jour, Nanteuil est persécutée par des cauchemars. Elle voit le Mort entrer dans sa chambre. Avec la crédulité propre aux gens de théâtre, elle se persuade que Chevalier tiendra promesse, et qu'il empêchera le bonheur de son rival. Aussi recule-t-elle, au vif déplaisir de Li-

gny, les dates des rendez-vous. Ligny, vexé, demande à être envoyé comme troisième secrétaire d'ambassade à La Haye. Il part sans avoir revu Félicie.

Celle-ci en ressent une affliction sincère. Mais les terreurs mystiques nichées dans les plis obscurs de son cerveau demeurent toutes-puissantes.

Le temps passe. Nanteuil entre à la Comédie-Française. Ligny revient de La Haye. Ils se retrouvent tendrement. Un rendez-vous est pris. Les voici de nouveau en tête-à-tête amoureux. Félicie se déshabille, Robert, couché, l'appelle. Elle va le rejoindre. Soudain, une crise nerveuse la ravage. Elle a revu le Mort jaloux. Alors, tournant vers son amant ses yeux tristes, elle lui dit avec résignation : « Nous nous aimions bien tous deux. C'est fini. Nous ne serons plus jamais l'un à l'autre, plus jamais... *il ne veut pas.* »

Cette donnée enchantera ceux qui n'aiment pas les romans compliqués. Mais l'auteur a pris soin de l'enguirlander délicieusement de paradoxes, de réflexions et d'épisodes où s'exerce avec bonheur sa profonde intelligence des choses humaines. Je regrette de ne pouvoir citer certains tableaux définitifs tels qu'une répétition à l'Odéon, la nuit vagabonde de Chevalier à travers Paris, l'enterrement et le dernier tête-à-tête. Je regrette aussi de ne pouvoir vous parler à loisir des types secondaires, qui sont esquissés avec un art inimitable. Madame Douce, les comédiennes, l'auteur de la

pièce, et Madame Nanteuil mère qui, voyant que Félicie a « plaqué » Girmaudel, un monsieur sérieux, pour se donner à Ligny, « reprend un amant, à son âge, par amour maternel et pour que sa fille ne soit pas dans le besoin. » Enfin je ne veux pas, par la transcription de quelques phrases, pourtant exquis, gâter le plaisir que vous aurez à suivre les amours de Ligny et de Nanteuil. Elles sont fréquentes. L'auteur les décrit sans timidité. Si l'on était tenté de blâmer quelquefois les frivolités ou les superstitions de la jeune femme, elle se déshabille, au cours du récit, si généreusement, qu'on a bien vite pour elle des indulgences d'Aréopagite.

Pourtant, Félicie a-t-elle tort d'ajouter foi aux revenants ? Elle aurait lieu de se fortifier dans cette créance en constatant que M. l'abbé Jérôme Coignard ne s'est point tout à fait dissipé dans l'éther subtil. Il revit de nos jours, et sous les espèces du docteur Trublet ; vous le reconnaîtrez parmi les personnages de l'*Histoire comique* ; le docteur Trublet incarne, en plus de l'ingénieur ecclésiastique, M. Bergeret, et aussi M. Sylvestre Bonnard, et pareillement le délicieux philosophe du Jardin d'Epicure ; c'est dire toutes les raisons qu'il a de nous charmer. Sans abuser de la parole, le docteur Trublet parle beaucoup. La suppression de quelques théories allègerait sans doute l'*Histoire comique*. Plusieurs critiques, l'ont fait entendre à l'auteur. Mais il n'a pas dû s'émouvoir des repro-

ches. Il a l'habitude de triompher. Et cette fois encore, son succès ne fut disputé que justement autant qu'il le fallait pour qu'il le pût trouver de quelque prix.

IV

DES ESSEINTES ERMITE

Je commence par vous dire que je considère M. Huysmans comme un grand styliste, comme un des écrivains les plus intelligents qu'il y ait — et je vous prie de donner ici au mot : intelligent, toute sa force. Il y a toujours dans le choix des termes qu'il emploie, une science, une originalité, un inattendu, qui surprennent et charment à la fois. Rien de ce qu'il fait n'est indifférent. Je crois que, parmi les littérateurs contemporains, il occupe une place éminente, et qu'il la conservera.

Maintenant que j'ai librement exprimé pourquoi j'estime M. Huysmans, je me sens tout à fait à l'aise pour vous confier les raisons que j'ai de ne point l'admirer avec un aveugle exclusivisme.

M. Huysmans, vous le savez, débuta dans les

lettres par un certain nombre d'ouvrages où il peignait à la manière noire les choses de ce monde. Tout lui paraissait dégoûtant, il analysait les raisons de ses dégoûts, et, ces dégoûts, il s'efforçait de nous les communiquer. L'incommodité de régler sa vie, d'aimer, de se distraire, d'admirer, de travailler, de manger, et même de... parfaitement, voilà ce qu'il développait de préférence. Avec méthode, avec application, avec un acharnement malicieux, il composa une sorte d'encyclopédie de la nausée. Chaque matin, devant sa page blanche, il se demandait évidemment de quel nouveau bouton ses doigts experts allaient faire jaillir le pus. Et, chaque soir, il devait relire avec complaisance les minutieuses descriptions de la monstruosité découverte. D'ailleurs, il ne cherchait pas loin des objets d'horreur. Doué d'un étonnant pessimisme il excellait à n'apercevoir partout qu'ignominie et difformité. Je suis persuadé que s'il eût songé à dépeindre sa propre image reflétée par un miroir, il eût formé de lui-même un portrait vraisemblable dans le détail et, dans l'ensemble, d'une hideur apocalyptique, car M. Huysmans n'est pas vaniteux. Il se déclare volontiers « pouilleux, fumé et racorni. »

Or, pèlerin de l'exécration, M. Huysmans a cheminé parmi tous les groupes de la société contemporaine : artistes, bourgeois, militaires, grands seigneurs, ouvriers, filles, tous lui ont paru détestables. Néanmoins, il les a tous dépeints soigneu-

sement, avec une exactitude telle que ses descriptions ont un caractère définitif. Il est impossible de les recommencer.

Où donc chercher un sujet nouveau ? M. Huysmans huma le vent. Une odeur de corruption y flottait. Il s'en réjouit. Devant lui, ceinte de bandelettes sacrées, ornée magnifiquement, l'Eglise catholique, apostolique et romaine était étendue dans ce tombeau que Leconte de Lisle avait prédit aux dieux :

Là sont tous les dieux morts, anciens songes de l'homme,
Qu'il a conçus, créés, adorés et maudits,
Evoqués tour à tour par ta voix qui les nomme
Avec leurs vieux enfers et leurs vieux paradis.

C'était une belle trouvaille. La mort était récente. Des controverses grouillaient encore parmi les chairs nuancées. Alors, M. Huysmans affûta son scalpel, braqua sa loupe, et ouvrit largement les narines, pour ne rien perdre.

La misère des célibataires, le détraquement d'un neurasthénique, le satanisme, avaient fourni chacun matière à un volume. Mais il fallut à M. Huysmans quatre volumes : *En route, la Cathédrale, Sainte Lydwine de Schiedam* et *l'Oblat*, pour nous donner le compte rendu de sa dissection.

Fait étrange ! Pareil à un médecin qui, subitement, s'éprendrait d'une autopsiée, M. Huysmans, en décortiquant l'Eglise, se délecta de ses émanations particulières et admira tendrement la subtile ordonnance de son anatomie.

Les raisons de cette sympathie sont faciles à saisir. Entre M. Huysmans et l'Eglise catholique existent d'étroites affinités. Cet amour du bizarre, ce goût du merveilleux, qui s'étaient lentement et obscurément ramifiés dans son âme, cette tendance vers l'artifice, le préparaient à apprécier la saveur des raffinements extra-terrestres et des spéculations théologiques. Il devait aimer les paradoxes, la casuistique, les subtilités, les règles compliquées comme des articles de Code, prêtant à toutes les interprétations, à tous les jeux de mots, et aboutissant à cette baroque jurisprudence céleste !

D'autre part, il trouva dans l'Eglise une autorité sur laquelle appuyer son pessimisme acharné. Comme elle, il proclamait l'horreur de la vie, le néant de l'existence, l'iniquité et la turpitude du monde. Comme elle, il croyait que l'humanité, de quelque côté qu'elle se tournât, demeurerait éternellement malheureuse. Toutes les imprécations dont il avait chargé la destinée terrestre, les Pères les avaient proférées avant lui. Et il se découvrait membre de la grande famille, où il figurait comme une sorte de Tertullien laïque et décadent.

Les écrits de M. Huysmans se distinguent des publications de la rue Saint-Sulpice. Point de tournures douceâtres, point de circonlocutions, d'aménités ecclésiastiques. Aucun de ces textes que citent inlassablement les écrivains sacrés. M. Huysmans dédaigne la foi banale. Il goûte la Mystique. Il étudie et il nomme avec complaisance Saint-

Hugues, les deux Eckart, Tauler, Suso, Denys le Chartreux, Sainte Madeleine de Pazzi et Sainte Mechtilde.

De même, l'art chrétien, dans l'état où il est de nos jours, l'exaspère. Il partage l'indignation de François Coppée au sujet de « l'exhibition des marchands de bons dieux » ; il déclare, comme lui, qu'il a pris en horreur :

ces bonshommes de plâtre

Peints d'un rouge canaille et d'un bleu de coiffeur :

La Vierge au cœur saignant et le Divin-Sauveur,

L'archevêque mitré, le martyr et sa palme,

Ils sont là tous, en rang d'oignon, l'air bête et calme,

Fixant sur vous des yeux par l'extase arrondis.

Si c'était comme ça, pourtant, le Paradis...

Non ! ce n'est pas comme ça ! proteste M. Huysmans. En ceci, j'espère qu'il n'a point tort, car peu de religions acceptent pour idoles des statuette aussi déplaisantes que celles dont s'accommode le moderne catholicisme. Ho-Taï, Dieu chinois du contentement, avec son front élevé et sa joviale physionomie ; Odin aux longues moustaches ; Moloch orné d'ailes aux genoux et à la ceinture ; Baal coiffé d'une trompette, tenant un sceptre de la main droite et de la main gauche un œuf ; Ptha, Dieu de Memphis, ceint de bandelettes ; Ammon, Dieu de Thèbes, dont la couronne rouge est surmontée de deux longues plumes droites ; Ormuzd portant une grappe de raisin ; Osiris à la barbiche en pointe ;

Bouddha, rasé, bedonnant, accroupi, et dont la tête, flanquée d'oreilles aux amples lobes, s'encastre confortablement entre des épaules grasses, — tous les Dieux issus de l'imagination des hommes ont vraiment plus de caractère ou de noblesse que ce blondin bête avec ses cheveux bouclés et ses lèvres peintes d'éphèbe équivoque, son manteau criard, son geste de molle bénédiction et sa poitrine ouverte sur des viscères comme pour une réclame de pectoral.

M. Huysmans, et nous ne pouvons que l'en louer, emploie toutes les ressources de sa verve à moquer le Dieu des gros sous, des vicaires diplomates, des confesseurs galants et des cérémonies mondaines.

Il n'admet pas que l'esprit moderne tente de galvaniser l'Eglise. Il condamne le clergé séculier, « lavasse des séminaires » ; il accuse les maîtrises de simuler, lorsqu'elles entonnent quelque hymne de plain-chant, « les borborygmes qui gargouillent dans les conduites d'eau, le grincement des crécelles, le hiement des poulies, le cri des grues », et qualifie de musique égrillarde les « fonds à l'eau de bidet qu'inventa Gounod. » Il flétrit « les messes gargotées et cuisinées par des curés qui versent à plein bol leur bouillon de veau pieux. » Il s'indigne contre « la graisse et la vaseline des orateurs sacrés. » Monsabré, Didon sont, d'après lui, des « Coquelin d'église », l'abbé d'Hulst, une « belliqueuse mazette. » Il anathématise « les jeunes gens

qui prennent les lanternes pour des vessies et rêvent d'une religion sensée et raisonnable », et les prêtres qui, au lieu d'être « les conservateurs du musée des vieilles traditions », sont « les commis de l'intendance céleste, les employés préposés au bureau des sacrements. »

Ce qu'il lui faut, c'est l'Église sans contact avec le siècle. C'est la règle conventuelle. C'est, non pas la sacristie où traînent ensemble l'odeur des aromates et les parfums des dévotes, mais le cloître, « l'imposant reclusage » la cellule obscure et froide comme un tombeau.

Le séjour de Durtal — entendez M. Huysmans — à l'abbaye du Val des Saints, est le thème de ce roman.

L'auteur, entraîné sans doute par l'habitude de se confesser, a suffisamment révélé aux reporters et livré aux photographes toutes les circonstances de sa vie à Ligugé, pour qu'il me soit permis de ne pas insister sur les détails de son installation. Vous savez qu'il loua, près du monastère, une petite maison, et fréquenta les Pères à l'exclusion de toute autre personne, car, dit-il, « les paysans sont cupides et retors, et quant aux gourdes armoriées, aux noblaillons qui croupissent dans les châteaux des alentours, ils sont certainement encore inférieurs aux rustres. »

Comme la cuisinière indigène ignore l'art de rendre comestibles « la carne et la bidoche » débitées par le boucher du lieu, Durtal mande auprès

de lui madame Bavoil, servante de son défunt ami, l'abbé Gévresin. C'est avec cette dame à cheveux blancs, dont l'âme « phosphorée par les prières prend feu quelquefois », qu'il coulera sa vie dans la paix douillette de la dévotion.

Il passe une large partie du temps à l'abbaye. Là, il fréquente Dom Badole « qui possède l'arrière-sourire jaune et doux d'une vieille dévote »; le Père Emonot, « homme éperdument bégueule », et dont « les yeux couraient, pour qu'on ne les saisît pas, sous des lunettes »; Don Ramondoux, auvergnat « poilu, redondant et jovial »; le Père Miné, sur le crâne de qui « poussaient des lentilles, des lichens et des loupes »; Frère Gédru, petit novice à mine futée, surnommé Trotte-Menu, « qui ne s'évadait de ses prières que pour se ruer sur le grec »; Frère de Chambéon, « un vieux grognard du bon Dieu », et le père Titourne « qui a des courants d'air dans la cervelle ».

Entre temps Durtal cultive son jardinet. Il y sème de la menthe de chat, de l'eupatoire, de la livèche, de l'abrotone, de la bétoine et du chassapuce. Il y cultive en outre du vélar, dédié à Sainte Barbe, de l'inule, dédié à Saint Roch, et du pas-d'âne, dédié à Saint Quirin. Et il va se reposer sous un lycanthus, arbuste « dont la fleur ressemble à une araignée couchée sur le dos, et dont le fruit épand un relent de vieille futaille ». Il a combiné cette courtille liturgique par horreur des plantes grasses qui sont, dit-il, « pareilles à des ba-

joues de vieillards aux barbes pas faites », qui « arborent au soleil des jeunes d'ictères, des bruns de morilles pourries ou de cacao mouillé », et sentent « le melon avancé, la fraise qui tourne, l'emplâtre qu'on enlève ».

Il ne se passe rien, rien. Durtal cause avec les moines. Il compare les vertus des ascètes ; il admire Saint Lucipin, qui s'enferma dans les murailles d'un vieil édifice, et porta par pénitence sur sa tête une pierre énorme, Saint Vaury, qui vécut enterré dans le Limousin. Parfois, il visite Dijon, la ville voisine, dont il étudie l'architecture. Il soumet à une exégèse méticuleuse les textes sacrés ou proteste contre les églises où l'on « braille des airs de guinguette et des rigaudons ».

Ainsi s'écoule l'automne. Voici l'hiver au soleil tardif. A quatre heures, dans la nuit encore épaisse, Durtal se rend à matines. Ses caoutchoucs s'embourbent, et « crachent rageusement le café au lait qu'ils ont bu dans les mares ». Il faut au retour se reconforter avec une « allègre tasse de café noir. »

Voici le printemps. Voici l'été. L'an de préparation s'achève, Durtal va faire sa profession d'oblature.

Hélas ! un redoutable événement s'accomplit. « Les leudes perdiablés des loges, les pernicieuses malebêtes de la Chambre, les séniles matassins du Luxembourg » préparent la loi des associations. Durtal a beau pester contre « ce volatile matiné

de vautour et d'oie, qu'est la République des Juifs et des athées, un « sous-Trouillot du nom de Vallé, ayant rempli avec quelques terrines de son eau de vaisselle l'auge de la rue de Tournon, les vieux glandivores se sont ventrouillés dans le purin de cette éloquence, et ont voté, haut la patte, la loi ».

C'est l'exil à bref délai. Les Pères désertent la commune, ils « décampent ». Alors la poussière du déménagement devient telle que Durtal, avant de s'agenouiller, est obligé de déployer sur le sol un vieux journal. Les cloches sont muettes, « une sonnette de marchand de coco » annonce les offices.

Que faire? Demeurer au Val des Saints? Non. Durtal a assez vu « les décevants museaux des courges armoriées et des paysans du bourg. » Le pays est pourri de « fétidités et de caries » ; il reviendra à Paris.

Pauvre Durtal ! Son cœur est « en charpie ». Il y a eu « maldonne en cette affaire, et il est descendu à une station intermédiaire, au lieu de ne s'arrêter qu'au point terminus, à la tête de ligne ».

Et le livre finit par une étrange prière que Durtal adresse au Seigneur : « Ah ! mon Seigneur, dit-il, il semblait que vous deviez me diriger sur un havre sûr. J'arrive — je m'assieds enfin, et la chaise se casse. Est-ce que l'improbité du travail terrestre se répercuterait dans les ateliers de l'au delà? Est-ce que les ébénistes célestes fabriqueraient, eux aussi, des sièges bon marché qui

s'effondrent dès qu'on se pose dessus?... Grand Veneur d'âmes... vous ne me forlancez plus; je suis réduit à me conduire selon les données de la raison humaine... Et ce que je m'en fiche, de celle-là!... Songez que je ne suis pas seul, que j'ai à remorquer la mère Bavoil... je vais rentrer à Paris, dans la boîte à dominos d'une maison commune, avec, en dessus et en dessous, des femmes s'hystérisant sur des pianos et des mioches hurlant sans qu'on se résolve à les étrangler pendant la nuit... L'hiver, je considérerai par un guichet de mica du feu en prison qui pue... Ah! mon cher Seigneur! Si la schlague divine s'apprête, tendons le dos! On ne peut pourtant pas toujours être dans la vie spirituelle ce qu'est dans la vie matérielle, le mari de la blanchisseuse ou de la sage-femme, le monsieur qui regarde en se tournant les pouces! »

De cette... prière, il appert que M. Huysmans revient au laïcisme. Il y revient, j'en ai peur, sans indulgence. L'esprit de l'Évangile n'a pas pénétré en lui. S'il y revient, c'est parce qu'il a fini son petit travail de carabin. Ses yeux vont scruter encore la société contemporaine. Je crains le résultat de leurs moroses investigations. M. Huysmans découvrira, j'en suis sûr, des raisons innombrables de s'offenser et de multiplier — dans un livre amer, piétinant et monotone comme la vie — des phrases bizarres, pimentées et déliquescentes.

Il me fait songer à un célibataire quinteux dont on m'a conté l'histoire, et qui s'ingéniait à tourner

les choses du mauvais côté, à ne s'accommoder de rien. Il martyrisait sa vieille bonne. Chaque jour, avec des cris furibonds, il sortait des cheveux de son potage, et se proclamait l'homme le plus mal servi du monde. La pauvre créature, malgré son zèle, était régulièrement malmenée. Un soir, elle entra dans la salle à manger à l'improviste et vit le bonhomme qui, préparant son sujet d'indignation, se peignait au-dessus de la soupière.

LA QUESTION DE L'ENFANT

Il y avait une fois, s'il faut en croire M. Michel Corday, l'auteur de *Sésame ou la Maternité consentie*, il y avait une fois un vieux docteur. Ce vieux docteur inventa certain élixir qui permettait aux femmes d'être réfractaires à la fécondation. En mourant, il légua la formule à son fils avec la mission de rechercher si le bonheur de l'humanité voulait que le secret fût ou non divulgué. Tel est donc le problème que pose l'auteur. Etant donné un instrument infaillible de stérilisation, doit-on le mettre entre les mains du public ?

Ab! notre premier mouvement — avouons-le — n'est guère favorable. Nous serions presque tentés de nous indigner. Et n'essayons pas de cacher cette répugnance spontanée, de nous prétendre plus affranchis que nous ne sommes.

Mais une fois ce sursaut d'inquiétude passé, méditons sur les révélations que contient le livre de M. Michel Corday. Faisons, s'il est possible, une enquête personnelle. Interrogeons les gens les moins suspects de parti-pris... C'est ce que j'ai fait moi-même. Et voici que j'hésite... Je ne suis pas loin d'arguer de timidité les conclusions de M. Corday. Je lui reprocherais presque de fermer, à la dernière page de son livre, le placard où repose l'élixir.

Peut-être ferions-nous bien, aussi, d'examiner les arguments que, dans l'état présent de la discussion, on a pu rassembler pour et contre. Et d'abord, voyons ce qu'allèguent les partisans de la fécondation.

On dit :

« La reproduction est la plus inéluctable des lois naturelles. Elle en est la première. S'insurger contre cette loi équivaut à se mettre hors de la Nature.

» Outre la loi naturelle, les devoirs individuels et sociaux nous interdisent d'opposer une barrière à la reproduction.

» Individus, nous représentons l'effort vital d'une suite ininterrompue de générations. Cet effort, nous devons le perpétuer en le transmettant ; nous n'avons pas le droit de l'anéantir.

» Eléments conscients de l'organisme social, nous sommes astreints à une haute solidarité. La force d'une Société réside dans le nombre de ses membres et s'accroît de chaque unité nouvelle. Si nous ne coopérons pas à l'œuvre commune de reproduc

tion, si nous refusons de remplir notre rôle social de créateurs, nous nous rendons coupables du pire égoïsme, et nous constituons, en regard de la collectivité prolifique, un poids mort, un parasite stérile qu'elle serait en droit de détruire. Supposons, en effet, que l'élixir antigénésique ait été répandu en France. Il va de soi que, très rapidement, la moyenne de natalité a baissé, tandis que la moyenne de mortalité restait stationnaire. Que se produit-il alors ? Au bout d'un certain temps, le Commerce, l'Industrie, périclitent faute de main-d'œuvre. Le recrutement de l'armée devient impossible. C'est la ruine, au profit de l'étranger, de notre vie financière et politique. Le phénomène a été constaté. Il est irréfutable, il est même universel ; il se manifeste dans l'ordre physique aussi bien que dans l'ordre économique. Survient-il un abaissement de la pression atmosphérique, le vent, la pluie, la grêle, la neige, se précipitent dans le lieu où il se produit. Ainsi pour les nations qui se dépeuplent. Vers elles se déverse aussitôt le trop-plein des nations voisines. Nous verrions arriver de l'étranger des nuées d'ouvriers prêts à travailler pour des salaires dérisoires. Et la France ne serait bientôt plus qu'un refuge pour tous les aventuriers des deux mondes. A moins de supposer que l'emploi de cet élixir se propagerait en même temps et avec la même vitesse dans le monde entier. Mais ce serait envisager comme réalisable une hypothèse aussi douteuse que celle du désarmement général. »

On ajoute :

« En dehors des considérations économiques une foule de raisons morales militent contre la restriction de la natalité.

» Donner à l'épouse ou à la jeune fille le moyen d'éviter une grossesse révélatrice, c'est supprimer pour elles le danger qui fait craindre la Faute.

» Autre chose. Prenons un de ces ménages comme il y en a tant, qui sont actuellement prolifiques par la force des choses. Trois, quatre, cinq enfants, davantage, arrivent sans qu'on les ait désirés. Bah ! on s'arrange. Puis vient le moment où les enfants cessent d'être une gêne pour devenir un renfort. L'un après l'autre, ils apportent leur contribution à la communauté. Et c'est quelquefois chez le dernier né que s'affirment les tendances heureuses du talent ou du génie. Supposons qu'au contraire les parents, le premier enfant venu, se soient imposé d'être inféconds. Ils restreignent à un seul individu la sélection du génie, qui ne s'opère avec fruit que sur une masse innombrable d'êtres. Et si meurt le fils unique ? Quels regrets ! Quel désespoir ! N'est-ce pas payer trop cher le malsain plaisir d'avoir déjoué la Nature ? »

Et l'on conclut :

« Ces arguments pourraient être multipliés à l'infini. Comment contrebalancer, si l'on diminue la reproduction, le déchet qui résulte de la nais-

sance des enfants infirmes, faibles ou rachitiques ? Comment pourvoir au remplacement des enfants illégitimes, qui représentent à Paris un tiers de la natalité, et qu'on pourrait trop sûrement éviter ? Comment se préserver du risque, scientifiquement constaté, en vertu duquel les organes de la génération s'atrophient faute d'avoir fonctionné ? Comment faire enfin pour que l'emploi de cet élixir ne dégénère pas en abus et ne compromette pas jusqu'à le ruiner l'avenir de la race ? Au nom des lois naturelles, au nom du devoir individuel et social, au nom de la patrie, de la famille et de la morale, il ne faut pas mettre à la merci d'un : « Sésame, ferme-toi ! » les sources de la fécondité humaine.

En tout cela, je ne crois pas avoir desservi la cause des adversaires de Malthus. Même, leurs arguments ont une intimidante apparence démonstrative. Mais avant de nous déclarer persuadés, il y aurait peut-être lieu de les examiner avec soin.

. . .

Certes, la loi de reproduction figure au premier rang de celles que dicte la Nature. Mais entendons-nous sur le sens du mot Nature avant de nous incliner devant lui. Il y a certains vocables, tels que la Justice, la Liberté, la Morale, qui assourdissent la raison et qui sont — creux et sonores — comme des tambours avec lesquels on fait marcher au pas les multitudes.

Or, la Nature n'est pas infallible. Tout ce qui vient d'elle n'est pas bon à garder. Elle admet des restrictions. Elle-même se contredit souvent. Elle crée des êtres pour qu'ils soient la pâture d'autres êtres : gaspillage. Elle donne aux femelles de certains animaux des portées plus nombreuses qu'il ne leur est possible d'en nourrir : imprévoyance. On a calculé que si chaque couple humain reproduisait dans les limites de la puissance génératrice de l'espèce, la France, à elle seule, compterait avant un siècle quarante milliards d'habitants : absurdité. Nous avons le droit d'user de notre intelligence pour réparer les erreurs de la Nature, aussi bien que pour utiliser ses dons. La question n'est donc pas de savoir si la nécessité de reproduire est imposée par la nature, mais si c'est une nécessité avantageuse telle qu'elle nous est imposée. Sinon, libre à nous de la réglementer, soit pour la renforcer, soit pour la restreindre.

D'ailleurs, elle ne nous pousse pas à la fécondation. Les choses de la Nature ne sont plus liées étroitement aux choses de l'amour, de l'amour transformé par les obligations sociales. La satisfaction de l'individu y a primé l'intérêt de l'espèce. La commotion médullaire qu'on nomma la volupté en est devenue le but suprême, et l'on a perdu le sentiment, lorsqu'on parle de l'amour, que sa raison d'être est la fécondation. Pour quelques-uns, cette fécondation est une conséquence. Pour beaucoup, elle est une catastrophe.

Quand les animaux s'accouplent, c'est afin de se reproduire. Les écarts de leur instinct ne sont motivés que par l'impatience. Si les canards font de leurs compagnons d'illusoires compagnes, si les chiens exercent contre un obstacle quelconque la puissance dont ils sont tourmentés, c'est faute de mieux, et non point par luxure.

Tout, dans les mœurs des bêtes, concourt habituellement à la perpétuation de la race. — Et les humains, pourquoi s'unissent-ils ? Par cupidité, par orgueil, par intérêt, par jalousie, par caprice, par devoir, par désir de contenter une excitation cérébrale ou locale. Éduquée, notre sensibilité générative est devenue apte à se réveiller à tous moments. Nous avons classé l'amour dans la série de nos passions agréables, au même rang que la gourmandise, l'ivresse, le jeu, l'ambition. Nous l'avons domestiqué. Nous y avons adjoint pour condiment la pudeur, essentiellement antinaturelle ; nous y avons ménagé une place tout à fait démesurée à la caresse, qui n'est proprement qu'un mode d'échauffement organique, et à la coquetterie, qui n'est qu'une parade sexuelle. Nous avons jeté sur l'amour — ce piège à fauves creusé par la nature en vue de la continuation des êtres — tant de roses, tant de roses... qu'à présent la fosse est comblée, et que nous la franchissons en narguant la tendance universelle.

Voici maintenant le Devoir.

Sans doute, il nous soumet à certaines obligations

vis-à-vis de nous-mêmes et vis-à-vis de la Société.

Mais, individuellement il ne nous interdit aucun acte qui n'est pas manifestement nuisible à la collectivité.

Socialement, rester stérile n'est pas un méfait. On affirme trop vite la supériorité des nations peuleuses. Il est plus difficile de la prouver. Je constate dans l'histoire la conquête de la Perse par quelques Macédoniens, la conquête des Gaules par quelques Romains, la conquête du Mexique par une poignée d'aventuriers. Autant de faits qui ne démontrent pas la force victorieuse de l'élément numérique.

La Morale? En quoi serait-elle atteinte par la divulgation d'un procédé qui permettrait d'éviter à coup sûr la maternité? N'est-elle pas lésée plus gravement lorsque se commettent des infanticides, des avortements, lorsque se pratiquent toutes les manœuvres louches ou répugnantes que suggère la crainte de l'enfant? Supprimer cette crainte, dit-on, c'est faire tomber la seule barrière qui préserve de la faute. Pourtant la « Faute » ne mérite d'être appelée ainsi que si elle exerce un effet nocif. Une action qui ne nuit à personne ne peut être qualifiée de faute. La faute n'est la faute qu'à cause de ses conséquences. Supprimez les conséquences, vous supprimez la faute, ou du moins, vous la rendez vénielle. La vraie morale n'est pas de réprimer le mal, mais de le prévenir.

D'ailleurs, la morale nouvelle qu'établirait le « Sésame » de M. Corday présente à mes yeux de

notables avantages sur l'ancienne. Sans interdire à la femme aucun espoir de maternité, elle la défend contre l'égoïsme du monde. Est-ce donc bien juste, qu'une femme, déformée dès sa première grossesse, soit ensuite torturée, rendue malade, assassinée par autant d'enfantements successifs qu'il plaît à l'ardeur voluptueuse de son mari de lui en infliger ? Cette morale nouvelle remporterait peut-être sur la prostitution une victoire que la morale actuelle ne saura probablement pas obtenir. Une fille est déshonorée aujourd'hui du fait qu'elle devient mère. C'est ainsi que se recrutent la plupart des prostituées. Le mépris public les accule à la déchéance. Avec quel soulagement je saluerais la découverte qui permettrait à la femme de pratiquer l'amour aussi impunément que l'homme ! Avec quel empressement je la ferais connaître ! Et je croirais servir ainsi la cause de la Morale la plus pure, de celle qui n'est pas édictée par l'hypocrisie, et qui désavoue tout pharisaïsme.

La famille ? Même les partisans de la procréation à outrance reconnaissent que la survenue d'une progéniture nombreuse est une cause de gêne pour un ménage. Ils avouent qu'on se résigne à avoir beaucoup d'enfants, mais qu'on ne les désire pas. Plus tard, disent-ils, leur travail compense les sacrifices que leur présence avait imposés. Mais nous savons que, le plus souvent, les enfants quittent la maison paternelle dès qu'ils sont capables de se suffire à eux-mêmes. D'un côté, il y a donc la cer-

titude d'introduire avec eux la gêne au foyer; de l'autre, la perspective d'un dédommagement très aléatoire. Préconiser la fécondité, c'est un peu propager la misère. Soyons prudents quand il s'agit de conseiller autrui.

Ne pas reproduire, objecte-t-on encore, c'est risquer d'empêcher la venue au monde d'un être de génie. Oui, sur un million d'enfants, il peut s'en trouver un que le hasard des dispositions naturelles prédestine à une vie glorieuse. Mais les autres? S'ils sont malheureux? Si la maladie, si la pauvreté les attend? Leurs souffrances seront-elles rachetées par le fait qu'il y aura eu sur terre un homme de génie? Ce n'est pas d'une exception que doit s'inspirer une loi générale.

Quant à la mort du fils unique, elle constitue un cas isolé, qui ne prouve rien. Ou c'est volontairement que les parents n'ont eu qu'un enfant: alors ils sont parvenus à remplacer l'élixir, et sa propagation ne les modifierait pas. Ou ils n'ont pu avoir qu'un enfant: alors le malheur qui survient est dû tout à la fatalité, et ne saurait être imputé à aucune théorie.

Des quatre derniers arguments en faveur de la reproduction, trois sont aisément réfutables. L'un envisage la nécessité de suppléer au déchet des infirmes. Mais les infirmes ne sont pas une somme: ils sont une proportion. Qu'il en naisse dix sur mille ou un sur cent, leur nombre sera toujours balancé par un égal contre-poids d'éléments vigou-

reux. L'autre vise l'abaissement de la natalité que produirait la disparition d'enfants illégitimes. Mais si cette disparition entraîne avec elle celle des filles mères, qui sont vouées à la prostitution, et celle des bâtards, dont l'ostracisme bourgeois fait des parias, elle est un bien et non un mal. Je ne la crains pas : je la souhaite. L'autre, enfin, allègue l'atrophie qui résulte pour les organes de leur non-fonctionnement. Mais, pour qu'on ait constaté cette dégénérescence organique, il faut qu'elle se soit produite dans l'actuel état de choses. On ne doit donc pas en faire un grief préalable contre une découverte éventuelle.

J'arrive à l'argument le plus sérieux des « fécondistes » : comment empêcher que l'emploi de l'élixir ne dégénère pas en abus ? Et, si cet abus s'établit, n'est-ce pas, dans un court délai l'abolition de la patrie, la fin de l'humanité ?

Comment faire ? — Il faudrait que l'on accomplît des réformes au lieu d'en promettre. Il faudrait encourager la paternité au lieu de la décourager par la perspective des privations qu'elle entraîne. Il faudrait surtout moins de phrases et plus d'actes. Parlez à un ouvrier des dangers de la dépopulation, agitez devant lui comme un épouvantail la menace d'une invasion d'ouvriers étrangers, il lèvera les épaules. Ne sait-il pas, aussi bien que nous, que « les carrières sont encombrées » que « les progrès du machinisme tuent la main-d'œuvre ? » Soixante candidats postulent pour une place de cantonnier.

Les journaux annonçaient ces jours derniers l'invention d'une machine à souffler le verre qui fait la besogne de vingt ouvriers. Personne ne devrait être dupe des sociologues en chambre. Il est une grève qu'ils n'osent encore susciter, c'est la grève des ventres. Elle seule répandrait la panique qui précède les capitulations.

C'est pour cela que, dans cette bataille à propos de maternité, les camps sont faits. M. Michel Corday, seul, paraît vouloir demeurer neutre. Du moins, le fils de son vieux docteur ajourne indéfiniment la divulgation de l'élixir. Cette attitude est sans doute pacifique. Je ne la crois pas sans danger. A vouloir ménager les deux partis, on risque de se les aliéner l'un et l'autre. Les « fécondistes » reprocheront à M. Corday d'avoir trop chaleureusement défendu les théories de leurs adversaires. Les « stérilistes » le blâmeront de n'avoir pas été, dans sa sympathie envers eux, aussi loin qu'il aurait pu...

Qu'il se rassure toutefois. Il lui restera l'approbation du public tranquille, de celui qui demande simplement à chacun de faire bien son métier, aux économistes de ne pas se tromper dans leurs statistiques et aux romanciers d'écrire de bons livres. Ce public-là sera pleinement satisfait de M. Corday. Il ne lui marchandera pas ses éloges — et il aura raison.

UNE AMAZONE

Nous causions de livres nouveaux. Mon ami me dit :

— Et le dernier roman de Gyp, comment l'appréciez-vous ?

— Sévèrement.

Il reprit :

— Mais avec quelques ménagements, du moins...

— Pourquoi ?

— Question de galanterie...

— Quelle raison ai-je d'être galant ?

— Voyons, vous savez bien que Gyp est une femme ?

A ces mots, j'éclatai de rire.

— Gyp, une femme?... Mon cher, vous vous moquez !... Ah ! il faut avoir bien peu de sens, permettez-moi de vous le dire, pour persévérer dans

une telle erreur. Gyp, une femme!... Allons, raisonnez!., feuillotez le *Ménage dernier cri* qui vient de paraître... œuvre de combat, soit, pamphlet contre les Juifs... Mais une femme n'apporterait-elle pas à l'attaque plus de subtilité, d'adresse, d'intelligence... et plus de méchanceté?... Ce n'est même pas « rosse »... Dieu sait pourtant que la « rosserie » est un privilège féminin... Non, ce n'est pas rosse, c'est excessif, pesant, épais... Gyp, une femme!... Allons donc! Une femme se respecterait davantage, et ne mettrait pas, comme ce Gyp, le mot : m... dans ses livres. Vous vous souvenez, *Monsieur Merdhalord?*... Dans le *Ménage dernier cri*, vous retrouverez le vocable... Gyp s'en délecte, le dit sans cesse, en a la bouche pleine...

« Je sais, je sais... sous le nom de Gyp, la comtesse de Martel publia jadis de fort aimables choses, telles que *Bijou*, le *petit Bob*, ou le *mariage de Chiffon*. Ces œuvres montraient, avec une pointe de bonne humeur permise, beaucoup d'esprit, une malice déliée; on pouvait les lire sans méfiance, avec agrément. Même on les proclama fort bien dialoguées. L'éloge était juste. Avant Henri Lavedan et Michel Provins, madame de Martel inaugura le genre... Eh bien, je trouve tout à fait fâcheux qu'elle n'exerce pas des poursuites contre l'impertinent et stupide écrivain qui plagie à présent la forme dialoguée qu'elle créa, et qui, avec une détestable impudence, signe du nom de Gyp ses

malpropretés littéraires. Une femme, auteur du *Ménage dernier cri*?... Mon ami, je ne vous croyais pas si misogynne... Tenez, ouvrez le livre, là, page 242... Il y est question de cors au pie !... Ah ! ce n'est pas de la plaisanterie de haut goût, mais passons... M. Cayenne (un juif dont l'auteur veut peindre l'ignorante sottise) a entendu parler d'un onguent topique, nommé dynamite. Il le recommande en ces termes : « Il faut mettre une petite cartouche de dynamite »... Franchement, est-ce d'une femme, cette ironie en sabots, cette boutade de guignol ? Croyez-vous qu'une femme ne mettrait pas au service de ses rancunes plus de venin sous plus d'élégance ?... Quand une femme a des ennemis, elle ne les assomme pas, elle les empoisonne. C'est une guêpe qui pique et s'enfuit dans un vol doré... Gyp, une femme ?... Tenez, vous me faites beaucoup de peine en confondant la comtesse de Martel, l'arrière-petite-fille de Mirabeau-Tonneau, dont elle a conservé l'alerte et vivante éloquence, avec ce Gyp, ce bohème débraillé et besogneux qui, depuis quelque temps, laisse couler de sa plume dysentérique d'innombrables romans de basse insolence, qui vise au gavroche et n'atteint qu'au voyou, vilipendie, hurle, calomnie, vide — à la bretonne — des potées d'ordure sur la tête de ses adversaires, et dont la posture de bataille est d'avoir les mains dans le fumier...

— Evidemment, répondit mon ami. Pourtant,

on m'avait dit... Mais on dit tant de choses... Peut-être, en définitive, est-il logique de penser comme vous...

Il s'éloigna, songeur.

Moi, mon métier de critique m'oblige à vous rendre compte du roman de M. Gyp. Pour entrer en contact avec cette matière, j'ai donc revêtu le costume de rigueur, qui comporte de hautes bottes, et attendu la nuit.

..

Ce *Ménage dernier cri* résulte d'une mésalliance. Un jeune noble, Jacques de Vyéladage a épousé une juive — Gyp écrit : youpine — mademoiselle Blanche Cayenne de Rio.

Tout de suite, le procédé apparaît. Il consiste à représenter *tous* les Juifs comme des êtres immondes, et *tous* ceux qui ne sont pas Juifs comme de petits saints. Jacques est « joli garçon, distingué, élégant, vigoureux ». Sa sœur Marie est « ravissante ». Le duc et la duchesse de Vyéladage ont grand air. Le duc de Montespan, oncle de Jacques, est « grand, mince, encore charmant ». Sa femme est « très réellement belle », et a « des épaules superbes ». Il n'est pas jusqu'à Totote de Chaville, une horizontale, que Gyp ne déclare habillée avec goût, et « fraîche comme une fleur ». Il n'est pas jusqu'aux Humbert — car le procès Humbert tient, dans ce livre bizarre, une place considérable —

qui ne soient fort estimés, par la raison que leur adversaire est M. Cattauï, juif — Gyp écrit : youtre.

Par contre, et comme dans les images d'Epinal où l'on voit le bon Lucien opposé au méchant Victor, madame Cayenne de Rio, la mère de Blanche, a un corps « gros, blafard et flasque ». Son fils, Edouard, est « gras, jaune, amorphe et laineux », M. Cayenne de Rio père est d'une laideur complaisamment décrite et, de plus, parle en un baragouin!... Lisez cette phrase : « Il plaque les gups té boings tu gonvrère. » Cela veut dire : « Il blague les coups de poings du confrère. » Je vous en avertis. Tout ce que prononce M. Cayenne est ainsi rédigé. Cette cryptographie complique la lecture du roman, et suffirait à le rendre insupportable. Je sais bien que Balzac, avec Nucingen, créa un précédent. Mais de ce qu'une faute a été commise une fois, il ne faut pas conclure à l'innocence de la récidive.

Voici enfin Blanche Cayenne de Rio ! C'est la figure la plus grossièrement badigeonnée de ce jeu de massacre. Je veux que vous la connaissiez en détail.

Parce qu'elle est juive, Blanche est « laineuse, suintante, replète, boudinée; elle a le front couvert de boutons; elle va et vient en sautillant lourdement ». A table, elle mange « gloutonnement et dégoûtamment, avec un terrible bruit de mâchoires »; elle entre dans sa bouche un œuf poché entier, « *qui* crève et ressort en deux ruisseaux jaunes *qui* descendent le long de son menton », parce

qu'elle est juive; « elle gratte sa côtelette et ronge l'os qu'elle enfonce dans sa bouche, où il fait fluxion, le sort, nettoyé comme si on l'avait donné à un chien, l'examine, et le pose à regret sur son assiette », puis, comme elle est juive, « lèche soigneusement sa fourchette encore pleine d'œuf, essuie son couteau sur l'os et repose soigneusement fourchette et couteau sur la table. » Elle se sert ensuite « la moitié d'un compotier de confitures qu'elle mange à grosses cuillerées »; « elle s'introduit ensemble deux petits fours dans la bouche »; enfin, étant juive, se rince la bouche de telle façon que « ça prend les proportions d'un lavage d'estomac ».

Entrons chez elle. On y respire son parfum, qui est d'une « extraordinaire violence » et qui lutte contre « cette odeur très désagréable, composée de chypre, de naphthaline et de sueur », l'odeur des appartements juifs, que vous reconnaissez tout de suite, j'en suis persuadé. Voici son cabinet de toilette. On y remarque une baignoire en cristal de roche (*sic*). Ici, je le ferai observer à M. Gyp, on a pu tailler dans du cristal de roche des coupes, des statuettes et des aiguères, mais jamais encore des baignoires! Sur la toilette, « la houppe à poudre de riz est pleine de cold-cream », les brosses « puent »; il y a « un cheveu collé après le savon ». Ah! c'est un savon de juif, cela se voit. Blanche s'habille. Elle quitte son peignoir « en flanelle rouge ignoble », pour revêtir cette toilette :

« robe de satin jaune avec un haut volant de dentelle noire, décolletée, à manches au coude. Petit boléro (juif), un peu plus montant dans le dos que la robe, sans manches, en velours rouge, brodé d'or. Derrière l'oreille, une grenade » (*sic*). Ici, je le ferai observer à M. Gyp — je vous disais bien, c'est un bohème aux ongles sales, qui ne sait rien des choses élémentaires — on peut se mettre derrière l'oreille une fleur de grenadier, mais pas plus une grenade qu'une poire ou un melon. Les dames — même les dames juives — n'ont pas coutume, pour dîner en ville, de s'accrocher un fruit derrière l'oreille. Blanche n'oublie pas son éventail (juif) qui est « de plumes rouges et gigantesques » et avec lequel elle s'évente à la juive, c'est-à-dire « très vite et disgracieusement ».

Blanche parle. M. Gyp met dans sa bouche des mots qui, destinés à la montrer vulgaire et sotté, ne font paraître qu'une chose : l'impuissance où l'on est de railler ses propres travers. Blanche dit : « C'est le *mec* le plus ultra », et déclare à propos d'une hirondelle : « Les oiseaux crus, ça ne m'intéresse pas. » Enfin, c'est elle qui s'écrie : « M... ! » L'exclamation, n'est-ce pas, est juive, exclusivement.

Cette Blanche, on se demande pourquoi le marquis Jacques de Vyéladage l'a épousée, pourquoi — selon la forte expression de Madame la duchesse, sa mère, femme fort distinguée — « il s'est prêté à la chose ». Je me le suis demandé au début, et je

me le demande encore, le livre fermé. Ce personnage est inexplicable. L'auteur lui est visiblement sympathique, et le présente très favorablement.

Et du reste, l'indulgence témoignée par certains aux jeunes aristocrates, aux jeunes conservateurs qui se vendent, peut, à la rigueur, se légitimer.

On donne le nom de « conservateurs » à une catégorie spéciale de dégénérés, d'aberrants qui, dérogeant aux grandes lois universelles, transposent de l'avenir dans le passé le souci de l'espèce. Par un travers morbide, ces invertis, au lieu de préparer en eux-mêmes et dans leurs descendants la vie future, au lieu d'agir en vue d'un progrès physiologique et moral, ne songent qu'à ne point briser la chaîne ancestrale, à perpétuer héréditairement des mœurs surannées et des pratiques désuètes. Dévots du passé, ils y consacrent le présent sans vouloir considérer l'avenir, et, dans un holocauste sacrilège, immolent les vivants aux morts.

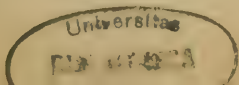
Cette idée d'assimiler des conservateurs à des vésaniques n'est point neuve. Les législateurs de la Grande Révolution l'avaient déjà. Mais, malgré les hospitalisations qui furent pratiquées au Temple ou aux Cordeliers, le Gouvernement ne pouvait tenir dans un isolement convenable un aussi grand nombre d'infortunés. De même qu'en un incendie forestier on abat, par mesure de sauvegarde, des arbres au beau feuillage, on dut procéder à une décimation méthodique. Il fallait préserver de toute

contagion la nation française. Marat, qui était médecin, l'avait bien compris.

Il faut plaindre et traiter comme des malades, les victimes de cette perversion de l'instinct. Parfois même, il convient de considérer respectueusement les actes auxquels cet égarement les incline. L'opinion publique a coutume d'absoudre la fille-mère qui se résigne aux pires extrémités pour nourrir son enfant, le père qui dérobe un pain pour donner la pâture à ses petits affamés. Il serait donc inéquitable de faire grief à un « conservateur » qui, dans sa manie spéciale, consentirait à toutes sortes de déshonneurs pour que ne s'écaillât point l'or de ses armoiries.

Et voilà pourquoi Gyp ne méprise pas le jeune marquis de Vyéladage.

Quant à moi, j'ose le dire, mon antipathie personnelle est beaucoup moins aiguë contre cette grosse fille commune et gaffeuse, que contre le monsieur qui, par cupidité, l'accepte pour femme. D'autant plus que ce Jacques, par surcroît d'indélicatesse, reçoit en nature sa commission de la part de Totote de Chaville, une « ancienne », à qui il a procuré la clientèle de son beau-père, et, huit jours après le mariage, se refuse à l'accomplissement de ses devoirs, malgré la forte somme touchée ! D'ailleurs, pourquoi ce jeune m...arquis s'est-il vendu ? Ses parents étaient assez riches pour contenter ses besoins. Du moins, on constate que chez eux, un jour de stricte intimité, il y a des fleurs,



branches de lilas ou azalées, dans tous les vases, que les domestiques sont en livrées bleues, et que sur la table, « un gazon de violettes de Parme embaume la salle à manger », entre des assiettes de dessert, et des bougies à abat-jour roses. Des gens qui dînent en famille et dont le menu est ainsi composé : potage aux œufs pochés, poulet pompadour, rostbeaf, pâté de foie gras, mousse aux fruits... sont des gens bien capables de donner à leur fils une mensualité qui le dispense de se vendre.

Pardonnez-moi ces détails. Outre qu'ils remplissent le roman, ils ne sont pas inutiles ici, car ils démontrent, mieux que je ne pourrais le faire en simples termes critiques, quel manque de logique, quelle incohérence, tranchons le mot, quelle absurdité préside à la conception de ce *Ménage dernier cri*.

Ne croyez pas que l'œuvre se rachète par l'esprit de réplique, ou même qu'un mot, çà et là, ranime l'attention, dissipe la fatigue. Voici un exemple de ce dialogue veule, sans nerf, pitoyablement raccroché :

JACQUES. — C'est à la maison, chez mes parents, que vous voulez habiter ?

BLANCHE. — Pourquoi pas ? Je paierais le même loyer que je paie ici... ça mettrait pas mal de beurre dans mes épinards...

JACQUES. — Tellement qu'il n'y aurait plus que du beurre... sans épinards...

BLANCHE. — Pourquoi, sans épinards?

JACQUES. — Parce que ça serait fini de l'intimité, de l'abandon... il n'y aurait plus ni confiance, ni détente, ni rien...

C'est charmant, n'est-ce pas? vif, parisien, savoureux... Et quelle jolie idée poétique, cette assimilation de l'intimité aux épinards!

Voulez-vous de la vérité? Une mère de grue se trouve dans le salon de sa fille, en présence d'un vieux banquier, décoré, qu'elle sait épris de la jeune femme. Eh bien, elle l'appelle « gourde » et « vieux sapajou! », et cela sans motif aucun. Gyp éprouve même un tel besoin d'injurier les Israélites qu'il les fait, ailleurs, contrairement à toute vraisemblance, s'invectiver entre eux, pour l'unique joie d'écrire un supplément d'outrages.

Voulez-vous de l'observation? Jacques de Vyéladage et son beau-frère entrent dans l'hôtel Cayenne de Rio.

JACQUES, pris à la gorge par une sorte d'odeur de tapis, de vieilles plantes et de suint. — Il fait chaud ici!... (Il déboutonne son pardessus).

EDOUARD, philosophe. — Mais surtout, ça pue!... c'est vrai!... Je ne me souviens pas d'avoir vu ouvrir une fenêtre depuis que nous habitons la turne!... et avenue Hoche... dans le temps... c'était pareil!... Jamais d'air du bon Dieu, mon vieux!... ça enrhumé!... quand on veut de l'air ici, on fait apporter des ballons d'oxygène.

JACQUES, qui ignore la manœuvre du ballon d'oxygène. — Et puis quoi?... on les crève?...

EDOUARD riant. — Ah! non! on les respire! c'est-à-

dire, on les aspire plutôt!... sauf moi, chacun vient à son tour cracher dans le tuyau... (*Voyant la tête écœurée de Jacques*). J'te dégoûte, hein?... Tiens!... donne ta pe-lure!..

Enfin, cette œuvre désordonnée s'arrête — car on ne peut dire s'achève — au moment où Jacques, dégoûté, s'engage dans la légion étrangère, cependant que Blanche « youpine en délire », file avec un amant.

Il est temps de conclure.

Mon habitude est de rechercher les bons ouvrages. J'y apporte beaucoup d'application. Je tâche toujours, lorsque je me sens en désaccord avec un auteur, de tempérer mes objections par l'indulgence la plus large, et de les exposer sous la forme la plus amène. Mon dessein est d'être partout mesuré. Je ne crois donc pas dépasser les limites d'un jugement équitable en disant que ces livres de Gyp sont abominables et dégoûtants. Il ne faut pas, par excès de mansuétude, laisser liberté de passage à ces élucubrations. Faisons œuvre de salubrité, d'hygiène littéraire. Jetons une fois pour toutes sur ces produits la cendre qui doit les couvrir, et formulons bien haut notre opinion d'honnêtes gens.

Je vous confesse qu'en lisant ce genre d'ouvrages, où l'on voit couramment écrit : « Conspuez Loubet ! A bas Combes ! Mort aux Juifs ! » je crois toujours me trouver dans un de ces petits édifices entretenus par une municipalité prévoyante, et aux

parois desquels des messieurs inscrivent, avec la dernière énergie, leurs préférences politiques, ou les déceptions que leur causèrent des thérapeutiques aventureuses.

VII

AMOURS LIBRES

Les petites grues occupent dans le roman contemporain une place considérable. Et ce ne sont pas d'élégiaques grisettes, de faciles Mimi Pinson, ou d'attendrissantes Marguerite Gauthier. Non. Ce sont de simples petites grues, à un louis, à dix francs, voire à cent sous quand il est tard ou quand il pleut.

Quelques romanciers se sont avisés qu'il était temps de changer les marionnettes du théâtre où ils nous donnent la comédie. Ils ont donc laissé au magasin des accessoires, dans leur attitude cassée et misérable de fantoches inertes, M. de K*** et madame Z***; ils ont replié les décors de salons, de boudoirs, d'alcôves, d'endroits où l'on disserte, où l'on séduit, où l'on aime, de chambres à causer, de chambres à flirter, de chambres à coucher...

Bref, ils ont substitué au roman mondain le roman d'étude sociale.

A vrai dire, le changement est minime. Langage à part, on retrouve, dans les jeunes affranchies, les faiblesses, les candeurs, les perversités, les jalousies qui vivaient dans l'âme des « chère madame ». Mademoiselle Nini, de la *Rédemption de Nini*, mademoiselle Rose, de la *Liaison fâcheuse*, mademoiselle Physi, de la *jeune Physi*, et les très nombreuses demoiselles dont M. Léautaud nous cite si spirituellement les aventures, sont sœurs de madame Hardan, de madame Plotter, ces jolies bourgeoises que connaît bien Maurice Donnay, et sœurs aussi, en versatilité, en inconscience morale, en duplicité, de ces dames, qui disent « vous » à leur amant rencontré au *jour* d'une de leurs amies, après l'avoir, une heure avant, tutoyé de toutes les façons.

Toutefois, il est des points pour lesquels les « petites grues » méritent quelque attention particulière. Elles ne sont pas façonnées par les conventions mondaines; elles sont naturelles, et, comme tout ce qui est le libre ouvrage de la Nature, elles offrent un séduisant sujet d'étude.

Causez avec l'une de ces femmes. Tâchez de la connaître. Si vous parvenez à la mettre en confiance, elle vous contera son histoire, sa vraie histoire. Oh! c'est presque toujours la même. Au début se trouve, non point la séduction quasi-normale, amourette avec un étudiant ou un commis, mais

la séduction louche exercée par un de ces individus fainéants et habiles qui pratiquent l'exploitation des femmes. Comme il est entraîné à conquérir, comme il a confiance en son prestige, il plaît dès le premier jour ; la petite ouvrière sans travail, la jeune fille malheureuse en famille, voient en lui le sauveur, l'amant ; il y a quelques jours de passion, de flânerie amoureuse, puis vient la gêne ; l'homme, oisif par fonction et par nature, ne cherche point de travail, la femme a goûté à la vie paisible et gaie ; elle s'est accoutumée à se lever tard : on n'imagine pas le nombre de fautes qui ont pour unique cause le goût du séjour matinal au lit ; l'homme, adroit, signale une amie qui s'était trouvée dans une situation analogue, et qui savait, par de brefs labeurs, gagner largement sa journée ; il regarde la petite bien au fond des yeux ; au besoin il renforce ses arguments par l'aspect de son poing levé ; dès le premier pas accompli, il témoigne une reconnaissance enjôleuse, et c'en est fait, la femme est immuablement enrôlée dans le troupeau des bêtes à plaisir.

Pourquoi y reste-t-elle ?

Parce qu'elle est marquée de tares héréditaires. Parce que les circonstances ne lui permettent point, souvent, de réagir. Parce que la loi, interdisant la recherche de la paternité, la contraint à ce métier, le seul, grâce auquel une fille-mère peut élever son enfant. Parce que les dégénérées sont sans défense contre la maladie de la paresse. Au fond de sa

mentalité, vous découvrirez d'abord un manque stupéfiant d'organisation, une incapacité complète de prendre parti et une sorte de fatalisme morbide ; puis un déséquilibre total des notions de prix et de valeur : une prostituée hêlera une voiture pour aller du boulevard à la place Blanche, alors qu'elle n'aura pas dans son porte-monnaie de quoi assurer son repas du lendemain. Une autre, enceinte de quatre mois et vouée à une prochaine misère, projette de s'acheter une robe pailletée et un petit chien. Ensuite un goût très vif de l'indépendance, et en quelque manière un dédain de l'argent ; beaucoup de filles, en effet, reçoivent de très avantageuses propositions sans les accepter, car il faudrait se résigner à une séquestration, à une surveillance, à un embourgeoisement qui leur répugnent. Enfin, et bien que cela paraisse contradictoire, une extraordinaire disposition à être exploitée, une absence entière de défense contre les dangers présents et les complications à venir. Tout cela ne fait-il pas un assemblage plus digne de pitié que de blâme ?

Mais la plupart de nos jeunes romanciers ne montrent ni blâme ni pitié. Ils sont séduits par le pittoresque de cette misère. Ils craignent de déclamer en la plaignant, et ils demeurent des « artistes » tentés par un bon modèle. Sans vouloir parler sur un ton d'ainé, je me permettrai d'observer seulement qu'ils montrent là de la sécheresse juvénile. Quand l'âme humaine est vierge encore d'expérience,

elle éprouve une sorte de pudeur à l'égard des grands sentiments.

Toutefois leur ironie ne va pas sans quelque application à la mansuétude, et même sans quelque compassion. C'est le cas de M. Albert Keim.

Son rédempteur est un célibataire de cinquante et quelques années, bien portant, bien pensant, « à son aise », qui a des sentiments chrétiens et ressent une tendresse tolstoïenne pour la misère humaine.

Cet excellent homme rencontre, un soir, une personne qui lui murmure des propositions sans voiles. — Il fait froid, la voix est douce, la femme triste. Il la regarde et la trouve toute jeune. Elle a des yeux bleu clair, des yeux de bonté, la bouche mignonne, les cheveux blonds, en touffe couleur d'avoine. Il l'emmène dans un café, puis chez lui. Catherine, la vieille bonne, accueille avec circonspection cette étrangère. N'importe, on l'installe. Le monsieur se conduit vis-à-vis d'elle en papa, rien qu'en papa, et jure de la sauver.

Il la vêt convenablement. Il commence son instruction en même temps que son éducation. Il lui joue sur le piano des *lieds* de Schubert auxquels elle s'intéresse « à cause du travail des doigts. » Il la mène au Louvre, où elle apprécie le nombre des tableaux et l'opulence des cadres. Cependant, il s'applique à saisir, dans toutes les remarques de son élève, les indices d'une transformation. Il veut qu'elle apprenne à comprendre, à sentir, à vivre.

Il le veut, de tout son cœur qui ne bat plus avec des révoltes d'homme bien élevé, mais avec une humanité nouvelle, belle, forte, vibrante et sincère.

Il fait aussi à Nini de nombreuses observations relatives à des fautes de tenue ou à des écarts de langage. La jeune personne, froissée, l'invite à « ne pas faire de pétard », et ne peut retenir, à propos de poudre de riz refusée, cette familière exclamation : « Il me fait c..., le vieux ! »

Toutefois, elle sert le café avec une moue si gentille de ménagère attentive que le bon garçon ne se départ point de sa clémence.

Or, la petite s'ennuie. Elle veut sortir. Elle a des révoltes. Elle ne supporte plus les réprimandes, et se laisse trousser par un jeune rhétoricien, neveu du célibataire. Flagrant délit ! Fâcheux, fâcheux ! « La Morale... » — « De la morale, encore ? Zut ! » Et l'enfant « s'esbigne » en emportant, par un geste innocent de pie-voleuse, une tabatière d'argent.

De fille, elle devient grisette, et grisette en évolution vers la cocotte. Elle fait du vélo. Elle « connaît » de jeunes avocats, des médecins, des artistes, des poètes décadents, des sculpteurs, des sportsmen, des boursiers. Et son esprit se forme par les contacts de toute nature beaucoup mieux que par la culture méthodique. Pendant quoi, le pauvre bonhomme souffre de sa solitude. Il se redit avec attendrissement les mots d'argot qui, dans sa mémoire, demeurent étroitement associés aux lèvres roses qui les prononcèrent... Il est mûr pour le pardon.

Un jour, la tabatière d'argent lui revient, coquettement enveloppée et enrubannée. Elle contient sur un billet ces mots : « Repentir d'Eugénie ». Le billet précède sa signataire. Eugénie est de retour. On l'accueille en brebis égarée qui se rapporterait elle-même — et la cure recommence.

Voilà Nini — pardon : Eugénie — devenue maîtresse de maison. Elle a des façons « distinguées », elle choisit ses termes. Elle seconde son ami, un soir de dîner. Mais elle est fort disposée à écouter les propos galants d'un invité : Graville. Si bien que quelques jours plus tard, cela « est » avec Graville.

Le protecteur, qui veut toujours la « sauver », pratique un interrogatoire d'une ironie froide et sèche. Nini pleure, demande pardon, dit que ce n'est pas de sa faute, et objecte judicieusement : « Je suis jeune, j'ai besoin de m'amuser, moi... Est-ce que c'est une raison pour que je ne vous aime pas et ne vous respecte pas ? Qu'est-ce que vous voulez donc me demander de plus ? »

De fait, le rédempteur, pour conserver à sa tâche un caractère idéal et sublime, observe vis-à-vis de Nini un respect qui la fait se trémousser d'impatience. La continence a sur elle des effets regrettables. Elle devient fantasque et agressive, elle fume les cigares de son protecteur, se chamaille avec Catherine, et rosse la blanchisseuse.

Décidément, il faut dépayser Eugénie. On l'emmène en Suisse. Nouvelle chute avec un passant.

La solitude rigoureuse du bord de la mer con-

viendra-t-elle? Ils y partent, lui, elle, et la fidèle Catherine, investie des fonctions de duègne provisoire.

Mais, est-ce l'influence du climat stimulant, est-ce la famine? Nini ne se retient plus. Elle propose à son bon ami des choses, des choses!... Il la repousse avec une horreur chrétienne. Un soir, plus audacieuse, elle en vient jusqu'à pénétrer nue dans le lit où repose ce chaste rédempteur.

Il n'y a rien à faire! Nini est ramenée à Paris; on se sépare. Elle confesse à Catherine qu'au fond « ça la barrait, cette n... de D... d'éducation! » De son côté, lui se demande s'il n'aurait pas eu plus d'influence sur sa petite amie en faisant d'elle sa maîtresse. Pourquoi a-t-il exigé de cette femme une abstinence contraire à ses habitudes invincibles? Pourquoi avoir voulu en faire une sainte, et la rendre pudique et virginale?... Après tout, il ne regrette rien. Il se dit qu'il a accompli quelque chose de vraiment humain, qu'il a fait un effort vers le divin et que, par l'amour et la douleur, il a participé à l'Éternel. Il publie donc son journal manuscrit comme on jette une bouteille à la mer. Qui sait si d'autres ne reprendront pas l'œuvre, et ne consacreront pas leurs forces averties à un renouvellement de cette charitable expérience?

Ce célibataire est une sorte de Nekhludov parisien. Ses sentiments catholiques, seuls, l'empêchaient de réaliser son vœu. S'il avait consenti à devenir l'amant de cette petite, il l'aurait équilibrée physio-

logiquement. Il a eu le tort de ne pas comprendre que les fermentations de la chasteté la ramenaient sans cesse vers ce dont il s'efforçait de l'éloigner. Et puis, vraiment, il était un peu raseur, citateur et pontife ! Il jouait trop continûment son rôle d'apôtre qui conserve, pour se coucher, son auréole !

Et la morale à tirer de ce roman — de ce roman très curieux, très attachant, très bien écrit — c'est que, pour faire triompher une entreprise de rédemption, il faut un peu de complicité. Le Christ, qui parlait en anarchiste à des esclaves, ne l'ignorait point.

La jeune Physi n'est pas conduite dans la vie par un pieux conseiller. C'est un observateur caustique, M. Maurice George, qui s'est chargé de noter pour nous ses menus propos, ses gentilleses, ses rêves, ses émois. Il ne s'applique point du tout à la perfectionner. Je le soupçonne au contraire de l'exciter malicieusement à dire des bêtises, afin d'avoir la satisfaction de les écrire et la joie de nous les transmettre.

Ce petit livre est pur de toute prétention. Il n'a point de plan ; il se compose d'une succession de notes et de remarques qui sont en quelque façon les *Maximes* de la rue de la Rochefoucauld et les *Caractères* de la rue de Labruyère.

C'est avec un discernement très avisé, avec une connaissance approfondie du milieu qu'il peint, avec

un sens incisif de l'ironie latente, que M. George a choisi ses notations. Un mot révèle tout un état psychologique. Une exclamation met en lumière toute une nature. Ecoutez cette conversation entre deux demoiselles :

« Tu as vu Marie aux Bêtes ?

— Non. A cause ?...

— Elle a une robe neuve.

— Ah oui ! je sais ; je l'ai vue. Seulement j'ai fait semblant de ne pas la voir. »

Je feuillette le livre, voulant citer encore ; et vraiment le choix m'embarrasse ; tout me semble d'un égal intérêt. Le lever de la jeune Physi, ses démêlés avec sa bonne, les aventures de sa robe neuve, les textes divers de ses lettres d'amour, sont autant de morceaux accomplis.

Mais n'est-ce pas trop de désintéressement que de livrer ainsi ses documents à la publicité ? M. George n'a pas voulu faire de *la jeune Physi* l'héroïne d'un roman. C'est regrettable. Il a assez d'esprit, d'adresse et de talent pour être assuré de réussir l'œuvre définitive aussi bien que l'ébauche, et d'écrire, en groupant ces jolis croquis, un roman de premier ordre.

L'inspiration du cher et regretté Jean de Tinan est sensible dans les pages de *Petit Ami*. Cela m'a rendu tout de suite très sympathique à ce livre. J'y ai retrouvé la séduction de *Penses-tu réussir*, l'indolence, la souriante paresse, le dédain des for-

mes habituelles, le laisser-aller narquois, l'érudition joliment masquée de spirituel argot, la grâce qui caresse, chatouille, et va même jusqu'à paraître un peu agaçante à la longue, mais ne lasse jamais, car elle est faite de langueur féminine, d'élégance, de délicatesse, et son attrait s'exerce si impérieusement, qu'on est amoureux de l'œuvre, véritablement amoureux.

Le *Petit ami* est fils d'un vieux bonhomme distrait et d'une demoiselle de Montmartre. Il a grandi librement, rue des Martyrs; les petites filles du ruisseau, puis les filles tout court du trottoir ou de la fenêtre, furent ses seules compagnes. Il les aime, car il les connaît dans leur intimité morale, et il sait apprécier en elles le charme de la beauté fragile, de l'existence agitée et vide, de la frivolité, de la bonté — qui toujours accompagne la sensualité — et du cynisme enfantin. Peut-être aussi, en ces liaisons diverses, contente-t-il un peu son besoin d'amour filial. Il a conservé dans la mémoire l'odeur et le ton des cheveux de sa maman, et retrouve, non sans émoi, cette odeur sur les joues qu'il embrasse, cette couleur aux cheveux oxygénés de ses amies.

Un jour, il voit sa maman elle-même. Une passionnette — qui pourrait être odieuse, et qui n'est que très touchante — s'ébauche entre eux. Ils ne sont point sans remarquer, elle, qu'il est fort joli garçon, lui, qu'elle est délicieuse; et ils ne sont point sans pratiquer, lui, la tendresse un peu char-

nelle dont son cœur a l'habitude, elle, la coquette-professionnelle, dont elle se sert avec innocence pour fortifier les sentiments de son fils. Puis ils se quittent, ou du moins cessent leurs affectueuses causeries et leur correspondance. Alors le jeune homme retourne chez ses petites amies, et le voilà de nouveau, écrivaillant dans des intérieurs d'un modern-style Dufayel — cretonne et laqué blanc — tandis que, du cabinet de toilette, arrivent des parfums violents, et que, sur un lit bas et toujours prêt, flâne, les pieds en l'air et la cigarette aux lèvres, une demoiselle vêtue avec une simplicité édenique.

Ce jeune homme aux ambitions sans fracas est peut-être un sage. Sa morale, son éthique et sa métaphysique se résument en ces mots : « Comme les autres, on a fait le pantin, on a dit des mots à droite et à gauche, on a travaillé, on a fait l'amour, on a ri, on a pleuré, trainé sa forme comme on pouvait, puis, psitt, tirez le rideau, emportez le bonhomme, la pièce est jouée. Rien n'y a tiré à conséquence, et l'on est le premier à n'y plus penser. » Et, pour évangile, il a cette phrase de Chamfort : « La plus perdue des journées est celle où l'on n'a point ri. »

Toutefois, si les petites grues éprouvent de petits sentiments, elles sont capables d'en inspirer de violents et de douloureux. Pour en juger, lisez *Amant de cœur*, par Paul Acker.

« On ne peut réfléchir sur les préceptes de la morale sans être étonné de les voir tout à la fois estimés et négligés ; et l'on se demande la raison de cette bizarrerie du cœur humain, qui lui fait goûter des idées de bien et de perfection dont il s'éloigne dans la pratique. »

Ainsi s'exprimait l'abbé Prévost dans la préface qu'il composa pour se justifier d'avoir écrit *Manon Lescaut*.

Et si je me souviens de *Manon Lescaut*, c'est que le roman de Paul Acker oblige à cette réminiscence.

Georges Bernier, l'« amant de cœur », est un Des Grieux d'aujourd'hui, comme Liette, sa maîtresse, est une Manon. Ils participent aux privilèges de ces deux êtres sensibles, coupables et charmants, que les plus rigoristes absolvent parce que, au milieu de leurs faiblesses et de leurs désordres, ils conservent un prestige de jeunesse, d'insouciance, de grâce et d'amour.

Toutefois, les raffinements modernes compliquent les personnages de Paul Acker. Dans le cœur de Bernier passe le cortège entier des détresses ; il subit tour à tour les soupçons lancinants, les écrasantes certitudes, les stériles rébellions. Il sent vivement le caractère irrégulier de sa position sociale. Il se reproche de profiter, chez Liette, d'une aisance dont il n'ignore pas l'impure origine.

Ici, je me permettrai de faire à Bernier quelques représentations sur l'excès de son pessimisme. Pourquoi ne voir que le mauvais côté des choses ?

Il est certain qu'un homme qui sait sa maîtresse nourrie, chauffée, logée, blanchie aux frais d'un autre, est dans une situation délicate. Il peut regretter qu'elle doive bon souper et bon gîte aux libéralités de celui envers qui elle a comme fonction d'être « le reste ». Mais aussi, pour l'amant de cœur, la belle garantie d'amour ! Quelles paroles, quels serments vaudront jamais la licence de se dire : « Je ne lui fais pas honneur ; je peux à peine sortir avec elle ; je ne suis pas nécessaire à sa vie ; je constitue plutôt un obstacle, un sujet de trouble, de préoccupation, et même un danger. Pourtant, elle me garde. C'est donc à cause de ma personne, de ma tendresse, de moi, enfin ! » Bernier se plaint de sa pauvreté !... Mais être pauvre, c'est la condition parfaite pour être amant. On n'a jamais assez traduit les mélancolies, les amertumes du monsieur qui sait son aisance connue, et suspecte en tous les témoignages d'affection qu'il reçoit une arrière-pensée. Oh ! sentir l'argent, force invincible et imbécile, écraser le fragile amour, quel supplice ! Être condamné à un doute perpétuel, en venir au désir de se déguiser, de se grimer, d'aller en des quartiers perdus, et d'essayer la valeur de sa séduction personnelle !... Rien n'égalerait la joie que doit ressentir le riche en écoutant, incognito, un premier « je t'aime » sincèrement prononcé, en une conquête d'aventure. Rien, pas même la satisfaction de posséder une intacte réputation mondaine, ne passerait en excellence l'ivresse de

se voir offrir des cadeaux, voire des subsides, par une amoureuse. Quand vous cheminez, le soir, dans la rue du Faubourg-Montmartre, n'avez-vous pas remarqué des jeunes gens, attablés devant des cartes à jouer, ou, sur le Boulevard, vaguant par bandes flâneuses, coiffés de casquettes russes ou de melons bas, avec des faux-cols élevés, des cravates minces et des manchettes de couleur? Eh bien, ces jeunes gens, qui surveillent d'un œil oblique leurs intérêts, ou livrent au destin, sur des tables poissonnières, l'argent qu'ils gagnèrent indirectement, ces jeunes gens goûtent — sans d'ailleurs l'apprécier autant qu'il conviendrait — un bonheur incomparable.

Seuls parmi tous les hommes, ils ont l'assurance d'être pour leurs maîtresses un objet de luxe et de volupté, un objet indispensable et charmant, si précieux qu'afin de le conserver elles usent les ressources de leur être et risquent leur liberté. N'est-il pas enorgueillissant, l'hommage d'un tel sacrifice? Tandis que les savants perdent leur science devant les mystères naturels, tandis que les artistes s'usent à déchiffrer l'énigme du Beau, tandis que les amants échangent inlassablement des paroles enflammées sans consumer leur méfiance réciproque, tandis que tout le reste des hommes va de chimères en chimères, s'épuise dans l'espoir, la recherche et l'erreur, eux peuvent se délecter de posséder une certitude, celle d'être aimés pour eux-mêmes.

Posséder une certitude comme celle-là ! c'est dans l'ordre passionnel, renouveler la félicité surhumaine, la béatitude paradisiaque que savourent, dans l'ordre idéologique, les adeptes de la Mathématique — seule science qui, comme on sait, permette d'atteindre à l'évidence absolue, ce reflet de Dieu.

Mais la sagesse n'habite pas ce monde. Paul Acker ne l'ignore point. Aussi a-t-il fait de son Georges Bernier un jaloux. Il ne tolère qu'avec peine l'amant — et les amants — de sa maîtresse. Si Liette lui parle de M. Petitfils, le conseiller municipal, aux libéralités de qui elle doit son bien-être, il n'est pas, comme le Chevalier, « touché de cette manière bonne et ouverte avec laquelle elle racontait jusqu'aux circonstances dont il était le plus offensé », il ne cherche pas une bonne farce à jouer au galant. Bien au contraire, il ressent de l'amertume ; il imagine les caresses auxquelles Liette s'abandonne ; il s'indigne, il la hait, il la méprise, il a le cœur broyé. D'autre part, il se rend compte qu'il gâche son temps et compromet son avenir ; il connaît la gêne et même la misère, l'horrible et sale petite misère qui contraint à vivre d'expédients, puis de compromissions. Il voudrait emplir ses poumons d'un air où ne flotterait pas le parfum qui l'affole. Pourtant, il ne se détache point. Les liens mystérieux de la sensualité le retiennent. A chaque tentative d'affranchissement, le désir l'empoigne et le rejette dans sa destinée. Alors il

s'excuse vis-à-vis de lui-même. Il découvre des prétextes qu'il nomme des raisons; il se persuade qu'il ne faut pas prêter d'importance aux gestes amoureux de sa maîtresse, qu'elle ne le « trompe » pas, puisqu'il « sait ». Les contradictions le déchirent. Il doit à cette femme ses plus cruelles tristesses et ses joies les plus vives; la souffrance l'enchaîne à elle peut-être plus encore que le bonheur.

Liette non plus n'est pas heureuse. Comme beaucoup de femmes de sa catégorie, elle porte en elle une mélancolie qu'elle s'évertue perpétuellement à dissiper. Elle partage sans doute avec Manon l'insouciance, le mépris de qui la paie; mais elle n'a ni son égoïsme, ni son étourderie, ni sa cruauté. Pour elle, Georges n'est pas, comme Des Grieux pour son amie, un camarade de plaisir. C'est le complément de sa vie, l'unique inspirateur de ses sentiments, l'unique dispensateur de ses voluptés, l'être nécessaire, — l'amant. Or, par souci d'indépendance, par dignité, par lassitude, Georges, à plusieurs reprises, résout de la quitter. Et chaque fois, la pauvre petite montre des chagrins qui rachètent beaucoup de ses erreurs.

Oui, la douleur est une toute-puissante rédemptrice. Les coupables qui souffrent nous paraissent aussi pardonnables que s'ils se repentaient. Voilà pourquoi les jugements humains revêtent cette bizarrerie dont s'étonnait l'abbé Prévost. Voilà pourquoi Bernier, à bout de ressources, peut recevoir

l'argent de Liette sans que nous soyons tentés de le qualifier avec trop de désobligeance.

Et elle est admirable, la peinture de ses angoisses ! Jamais l'auteur n'est insensible ; il s'émeut avec ses personnages ; il rit ou pleure suivant leur gaieté ou leur peine. Nous connaissions M. Paul Acker comme un ironiste subtil, un descripteur adroit, un conteur attachant ; son nouveau roman le classe parmi les meilleurs analystes de l'âme humaine.

J'ai lu ce roman tout d'une haleine, et j'y ai trouvé des passages si passionnés que je me suis senti les yeux mouillés de larmes. On n'atteint à cela ni par des artifices, ni même par de l'art. Il faut mettre dans un livre quelque chose de son cœur et de sa chair pour lui donner cette intensité vitale, pour le faire vibrer de la sorte. Il faut exhiler sa sincérité palpitante, il faut avoir saigné, souffert, aimé, pour évoquer la tristesse et l'amour. Eh bien ! l'on peut, par des procédés littéraires, reproduire au naturel les gestes de la vie, et cela mérite tout ce que vous voudrez d'admiration, mais gardons la plus belle part de notre cœur et de notre reconnaissance à ceux qui fixent, pour les immortaliser, les minutes ardentes de l'âme humaine. Dans le murmure des banalités habituelles, ce livre est comme un cri ; un cri bien moderne de passion, de douleur et de volupté.

VIII

CIVILISATEURS

Madagascar, campagne de 1895 : 14 tués, 97 blessés, 8.000 morts.

Voilà une phrase formidable ! Huit mille victimes ! Huit mille morts, et morts de quelle mort affreuse !

Ils étaient partis au milieu des acclamations. Les wagons pris d'assaut, les mains s'accrochant aux portières, les fleurs jetées, les souhaits, les accolades, les mouchoirs flottants, les cris ; puis, à Lyon, les maisons pavoisées, les fenêtres grouillantes, les chevaux menés par la bride, les bouquets enrubanés fichés au bout des fusils, les selles d'officiers garnies de fleurs, les vivres reçus à pleines musettes, l'argent reçu à pleines poches, les hommes embrassés par les jeunes filles, les larmes de joie, la confusion, l'enthousiasme délirant, tout avait

donné aux petits soldats du 200^e la sensation d'une apothéose. Et l'on avait défilé martialement, d'arc de triomphe en arc de triomphe, au son des fanfares, sous le déploiement des fanions brodés.

De ce régiment magnifique et joyeux, combien de soldats sont revenus en France ? Quatre mois ont suffi pour qu'une compagnie de deux cents hommes se trouvât réduite à trois disponibles ! Les autres malheureux claquaient des dents à l'hôpital ou parmi les herbes piquantes de la brousse, sous le soleil torride... Oh ! les effroyables tableaux que trace M. Darricarrère dans son *Pays de la Fièvre*. Ce livre est monotone, d'une monotonie grandiose. On y voit le supplice de nos soldats et de leurs auxiliaires. Sans cesse, les mêmes mots reviennent : les moustiques, la fièvre, les moustiques, la fièvre... D'ennemis, point. Et je connais peu d'odyssées aussi tragiques que celles de ces pauvres gens livrés par l'incurie administrative à la nocuité du climat et des diptères, de ces désillusionnés venus pour se battre, et condamnés à des terrassements dans un sol d'où s'exhalait la mort, de ces martyrs qui tombaient sans qu'on les ramassât, et qui, vivants encore, étaient disséqués par les fourmis rouges...

Des choses incroyables sont dénoncées par M. Darricarrère. En lisant son journal, vous apprendrez que, faute de moyens de débarquement, les remèdes ne pouvaient parvenir des vaisseaux ancrés dans la rade aux hommes qui agonisaient à

terre. Par un malentendu inconcevable dans la préparation d'une campagne coloniale « on n'avait pas prévu le transport du matériel fluvial de France à Majunga. La marine de guerre ne disposant pas de bâtiments capables de porter d'aussi énormes pièces, on recourut à la marine de commerce française, qui prétendit ne pouvoir procurer en temps voulu les bateaux sollicités. Force fut de s'adresser à la marine anglaise qui voulut bien s'en charger, à un prix, affirme-t-on, de moitié moindre que celui demandé par les Compagnies françaises. Pour comble de malechance, la gelée en février de la Seine et de la Saône retarda l'embarquement des canonnières et des chalands provenant des usines de Saint-Denis et de Chalon pendant trois semaines ; par ailleurs, les dimensions des pièces étaient trop grandes pour le gabarit des tunnels de l'Ouest et de Paris-Lyon-Méditerranée. »

Mais l'œuvre principale de M. Darricarrère sera de confirmer et de légitimer l'indignation que tout Français doit ressentir contre l'Etat-major général qui prépara, de ses bureaux confortables, l'expédition de 1893. Un guet-apens n'aurait pas été combiné autrement. Il y a des cas où l'ignorance est un crime, où l'impéritie devrait être passible des mêmes peines que l'assassinat. Mais on ne peut porter, je l'espère, contre ces officiers généraux, qu'une accusation de légèreté, car je veux croire que la seule incompétence leur fit commander les voitures Lefèvre, cause de tout le mal.

Envoyer là-bas des gamins de vingt ans, mal aguerris contre le climat, chargés du superflu, manquant du nécessaire, des Kabyles sans chaussures pour marcher à travers la brousse épineuse, mal garantis par une chéchia contre un soleil foudroyant; — les astreindre tous à un travail de déblaiement auquel les seuls indigènes peuvent se risquer en pays de marais ou même simplement en pays tropical; — les faire séjourner dans les régions basses pour établir une route, contrairement à toutes les indications de l'hygiène, de la stratégie, voire de l'élémentaire bon sens; — s'en rapporter aveuglément aux estimations erronées du lieutenant-colonel Beylié, concernant les déblais à exécuter; — ordonner la répartition des médicaments si stupidement qu'un aide-major se trouve avoir quelques étuis de quinine, un demi-étui d'opium, cent grammes de bismuth et deux paquets de coton pour soigner deux compagnies et vingt-trois malades déjà en traitement, et répondre, quand il proteste : « Vous avez tout ce qu'il vous faut »; — ne pas s'inquiéter des dépêches et laisser les hommes mourir pendant six mois sur un parcours de 300 kilomètres qu'une colonne volante aurait pu franchir en vingt-cinq jours au plus; — utiliser des canons de 80 de campagne et même des 120 courts dans un pays aussi accidenté; — réduire le général Duchesne à enfreindre, pour réussir, les instructions reçues, — voilà autant de charges lourdes, par lesquelles éclatent l'imprévoyance, l'inaptitude, la

crédulité, la suffisance prétentieuse et sinistre de ces gens qui, comme ceux de 1870, jouaient au billard pendant qu'on mourait là-bas !

Il ne faut pas que nous oublions ce que ce programme avait de chimérique et de criminel. Il ne faut pas que nous restions indifférents à cette leçon terrible, comme nous le fûmes à celles du Tonkin, du Dahomey, du Laos. L'aide-major Darricarrère a raison d'élever la voix. En pareil cas la faute est dans le silence. Ce sont les faux patriotes qui cachent, sous prétexte de discipline et de respect, les erreurs des chefs. Ernest Lavisse a dit avec raison : « Les réticences sont des mensonges perpétuant les abus et les fautes. » L'officier seul peut parler de l'expédition de Madagascar. Il n'a pas le droit de se taire. S'il y a quelque chose de pourri dans l'arche sainte, la vénération est coupable, qui l'y veut conserver. A côté des désobéissances sublimes il existe des docilités flagorneuses et des silences complices. L'esprit d'examen n'est point du tout contraire à la discipline, et grandit seulement chez les supérieurs le sentiment de la responsabilité. Les affirmations de plusieurs officiers de mérite, les carnets du lieutenant-colonel Lentonnet entre autres, renforcent les dires de M. Darricarrère. Autant de pièces à retenir ; car l'opinion publique est en droit de faire un procès aux fauteurs de cette expédition.

D'ailleurs, les bras des morts ne sont pas seuls à se lever en réclamant justice. Il y a nombre de

malades, profondément atteints, qui pourraient témoigner à leur tour. Que d'officiers ictériques, dont la carrière fut brisée ! Dans les villages de France, que de pauvres rapatriés traînent un corps décharné sur des jambes incertaines ! Moi-même, en Kabylie, il y a huit ans, j'ai revu des convoyeurs. C'était affreux. Incapables de travailler, accroupis du matin au soir, ils attendaient avec résignation la volonté de Mohammed ; des bandages poudreux glissaient de leurs jambes rongées d'ulcères purulents où s'abreuvaient des mouches. Ulcère spécial, prétendit-on, qu'on ne pouvait soigner faute de connaissances, et qui doit se classer sous le nom générique d' « ulcère de Madagascar »... Allons donc ! Les rapports officiels sont là. C'était l'ulcère déjà observé sur les porteurs tonkinois, l'ulcère qu'on pouvait prévoir, avec un peu de bon sens, et empêcher radicalement par une distribution de chaussures et de guêtres...

Je sais bien qu'il n'y a pas de campagne sans pertes, et il serait saugrenu de rendre l'autorité supérieure responsable de la totalité des victimes. Mais la proportion est significative : 14 tués, 97 blessés... 8.000 morts.

M. le médecin-major Challan de Belval publie le recueil des notes, souvenirs et impressions qu'il a rapportés de l'expédition du Tonkin. Son livre est intéressant par le nombre d'anecdotes qu'il offre, et par la sorte d'esprit héroïque et martial qu'on y

sent vibrer. L'auteur présidait aux destinées médicales du 4^e régiment de marche. Il ne fut pas toujours assourdi par la fusillade et aveuglé par la fumée. De son poste pacifique, il avait loisir, en attendant les blessés, d'observer le pays, les habitants et les mœurs. Les tableaux qu'il en trace sont vivants et pleins d'intérêt.

J'ai le regret de constater qu'*Au Tonkin* démontre, ainsi qu'*Au pays de la fièvre*, la criminelle incapacité des organisateurs de nos expéditions coloniales. « Je suis dans l'obligation — écrit M. Challan de Belval (rapport au médecin principal directeur du service de santé) — de signaler à votre attention l'insuffisance du personnel, des pansements et des moyens de transport mis pendant l'expédition au service de l'ambulance. Ce n'est pas avec trois médecins, sept infirmiers, douze brancards et quelques hamacs qu'il est possible d'assurer des secours efficaces, rapides, à deux mille hommes appelés à combattre sous une chaleur accablante... L'insuffisance des ressources et du personnel eût pu devenir la source de nombreuses complications... »

Ailleurs, l'auteur révèle que, malgré les instances des officiers compétents, l'état-major refusa toute modification du régime alimentaire des hommes de troupes en traitement à l'infirmerie, sous le dérisoire prétexte que cela entraînerait des complications dans l'administration des compagnies, et embrouillerait la comptabilité. De telle sorte que

les vivres de réserve des ambulances ne purent être cédés, malgré un besoin pressant, aux infirmiers régimentaires, parce que les règlements n'avaient prévu aucun mode de cession.

Les hôpitaux regorgeaient de malades. Il fallait en mettre un grand nombre dans les infirmeries. Or le règlement alimentaire de l'infirmerie différait de celui de l'hôpital. Conséquence : les malheureux atteints de typhoïde ou de dysenterie avaient droit... à la diète, ou à l'ordinaire — tandis que d'abondantes quantités de lait concentré demeuraient inutilisées dans les bâtiments voisins. Quant aux appareils à glace, ils étaient tous employés à fabriquer les sorbets et les cocktails de ces messieurs du quartier général...

Encore une voix qui crie : « Casse-cou ! » qui dénonce que rien n'était prévu, que nous n'étions pas organisés, que nous n'étions pas prêts... Et il en est toujours de même ! On se fie à l'arrogante infatuation de certains « grands chefs », on se courbe devant d'imaginaires compétences, on se dit : « Ils sont du métier depuis longtemps, ils ont des broderies qui témoignent de leur mérite, des croix qui témoignent de leur honneur ; laissons-les faire, obéissons, ils savent mieux que nous... » ; on est, comme de sottes alouettes, fasciné par le miroitement de leurs dorures... Et puis, des milliers de petits soldats crèvent misérablement dans la brousse ou dans la rizière...

AMES LOINTAINES

Nous ne connaissons pas les nègres.

Qui donc, en effet, nous rapporte leurs coutumes, qui donc nous renseigne sur eux? L'explorateur.

Qu'est-ce qu'un explorateur? C'est habituellement un homme énergique, résistant, courageux, doué de qualités essentiellement militaires. Or les qualités militaires sont incompatibles avec les aptitudes spéculatives. Un militaire, contraint à considérer les faits en eux-mêmes, ne peut s'occuper de leur signification cachée. De plus, un être d'action doit avoir une âme forte, et libre de contradictions, une âme simple. Un simple, volontiers, s'égaiera de voir quelque roi noir tout nu, coiffé d'un chapeau de haute forme. Il nous en fera rire.

Comme, par essence, nous nous estimons supérieurs à ce que nous ne comprenons point, nous

avons pris l'habitude de considérer les nègres comme stupides et moquables. L'erreur est grande.

Imaginez qu'un explorateur découvre, en des contrées inconnues, des habitants semblables aux anciens Grecs. Comment nous les décrirait-il, le malheureux ! En quels fantoches ne transformerait-il pas Agamemnon, Achille, Ulysse, Idoménée ? Animé par cet esprit de boulevardier et de commis-voyageur qui inspira Meilhac et Halévy, il méconnaîtrait la grandeur et la poésie de ces races héroïques. Il nous conterait une médiocre « Belle Hélène » en gâchant un sujet propre à inspirer une Iliade. Qui sait si les explorateurs ne laissent pas dans l'ombre la beauté patriarcale ou la majesté des mœurs africaines ? Ils voient peut-être des personnages de vaudeville en des figures de tragédie. Je vous le répète : il est très probable que nous ne connaissons pas les nègres.

Toutefois, M. le comte Festetics de Tolna vient d'écrire une relation de voyage extrêmement curieuse, où il se montre à l'égard des noirs non comme un loustic dédaigneux, mais comme un visiteur cordial et bienveillant.

Cet écrivain a fait quelque chose de très original, de très élégant, de très héroïque. Le lendemain de son mariage, il s'est embarqué avec sa femme à bord d'un bateau à voiles, comportant un équipage de quatre à cinq hommes ; et pendant sept années, il a parcouru la Polynésie, des îles Tombouaï aux Carolines, causant avec les naturels, recueillant des

notes, des observations, des souvenirs, exposé à toute sorte de dangers, tempêtes, noyades, attentats, et montrant partout, avec un chevaleresque mépris de la mort, un parfait esprit de paix et de fraternité.

Les gens auxquels le comte Festetics a rendu visite se distinguent des Européens en ce qu'ils sont plus largement omnivores. Ils poussent l'amour du prochain jusqu'à la dégustation, et — différents des loups, puisqu'ils se dévorent entre eux — apprécient, dans leurs contemporains, moins les mérites et les vertus que le pied, qui donne une gelée exquise et que l'oreille, dont le croquant est délicieux.

Ces anthropophages ont une tolérance olfactive à laquelle nous n'atteindrons jamais. Quand un de leurs parents trépassé, ils le conservent auprès d'eux et l'utilisent comme pelote. Dans le ventre, la poitrine ou les bras, ils piquent des flèches, afin de les empoisonner au contact de la corruption. Ces ingénieux héritiers répandent, paraît-il, une pestilence telle qu'on tombe à la renverse rien qu'en approchant d'un des villages charniers qu'ils habitent.

Mais en revanche, leurs ennemis n'ont pas le même sort. Ils les mangent. Ils les mangent pour attester la victoire et rendre complète la ruine du vaincu. Car il est certain que « c'est une terrible humiliation de descendre dans l'œsophage d'un adversaire. On n'imagine pas une dispersion et une

désagrégation plus complète de notre *moi* orgueilleux »...

L'anthropophagie est un symbole. Comme tous les symboles, elle ne doit pas être matériellement considérée. Faire flotter, sur une ville prise, le drapeau national des assaillants, porter sur la poitrine un ruban rouge au bout duquel ballote un petit bijou, se découvrir devant une personne à laquelle on veut donner une marque de respect — autant d'actes stupides en eux-mêmes, et qui tirent toute leur valeur du sens qu'on leur attache. Il en va de même du cannibalisme. Avons-nous donc le droit de condamner un homme qui tue un plus faible que lui pour le manger? Nous autres, qui pressurons les ignorés, les humbles, les artisans obscurs de notre bien-être, et qui, par la misère et la famine, les condamnons aux tares mortelles, nous les mangeons avant de les tuer, voilà toute la différence.

Puis, les Polynésiens s'incorporent leurs ennemis pour s'approprier ce qu'ils pouvaient avoir de force et de courage, pour s'assimiler, en quelque sorte, l'essence même de leur vie. Cette communion, par la substance, se distingue de notre communion chrétienne, mais elle procède de la même intention, et les missionnaires, en persuadant les sauvages qu'on peut absorber Dieu et sa grâce sous les espèces du pain sacré, ne doivent pas beaucoup les surprendre.

Si le comte Festetics de Tolna a rapporté de là-

bas des souvenirs piquants, c'est qu'il est entré, en quelque manière, dans l'intimité des cannibales. Au lieu d'imiter certains explorateurs qui satisfont sur les pauvres noirs leur instinct de domination, il est allé chez eux en camarade, s'est dénudé quand l'excès de vêtements devenait contraire à l'étiquette, et s'est présenté toujours, ainsi qu'un parrain généreux, chargé de cadeaux magnifiques : coupons de cotonnade ou pipes de terre. « Pour avoir bon accueil des sauvages, dit-il, il faut d'abord les aimer, et c'est en quoi j'aurai toujours peu d'imitateurs. Si étrange que cela puisse paraître, le goût que j'ai pour eux est très sincère et je n'avais pas besoin de jouer la comédie pour que je me dissimule leurs défauts et la cruauté de leurs mœurs. Ce livre ne les masque pas et ne peut passer pour une apologie, mais je mets en regard, dans ma pensée, les vices et l'hypocrisie de mes frères les blancs, tels que les a faits notre civilisation contemporaine, et, tout bien pesé, tout bien considéré, je préfère les noirs ». Le comte Festetics, même, ne montra point une morgue déplacée, et, poussé par la faim, se souvint du cas d'Ugolin comme d'un précédent. Sans aller jusqu'à ronger un métacarpe ou dépecer un mollet, il goûta des ignames et des taros accommodés en daube de gelée humaine. Cette expérience lui permit de discourir sciemment sur les anthropophages. Personne, au moins, ne lui reprochera de parler de ce qu'il ne connaît pas. Lui-même d'ailleurs, ne courait, il

faut bien le dire, que des risques restreints. Dans ces îles lointaines, on massacre les blancs pour faire de leurs têtes des trophées destinés à l'ornementation des pirogues, et dans un dessein purement décoratif. Leur chair est peu appréciée, ainsi qu'en témoigne ce fragment de dialogue :

« — Le blanc, dit un natif, je n'en suis pas grand amateur.

— Et pourquoi donc? repris-je un peu piqué.

— Cela a mauvais goût. C'est trop salé ».

Encore une légende qui tombe!

N'allez pas croire que les cannibales sont des barbares. Leurs mœurs impliquent beaucoup moins de préjugés embarrassants que les nôtres. Ainsi les mâles de l'île Tanna ont pour tout vêtement une sorte de gaine qu'ils portent au bas du torse. Par vanité, ils la maintiennent perpétuellement debout à l'aide d'une ceinture qui en applique contre le ventre la partie supérieure. La nuance de cet écrivin varie. Il y en a un spécial pour les hommes mariés qui s'en parent deux ou trois jours par mois, afin de montrer aux femmes qu'ils sont en disponibilité. — Étranges « Messieurs aux Camélias! » Quant aux dames, prudentes et chastes, elles sont nues. Il y a une amende pour la femme ou la jeune fille convaincue de s'être couvert la poitrine. C'est considéré comme une provocation que la pudeur publique doit réprimer. Grâce à cette mesure, les séductions et les crimes passionnels sont presque inconnus. Et à voir les gorges trainantes des per-

sonnes dont les photographies ornent cet ouvrage, on comprend tout de suite que l'attrait du mystère, — du corset mystère — serait là-bas bien utile...

Au fond, ce que nos maîtres les sauvages méprisent et détestent le plus, c'est l'hypocrisie. Les maris n'aiment pas être trompés. Ils sont d'ailleurs très accommodants. Un époux ne refuse pas sa femme, ni un père sa fille, quand on les leur demande. Si au contraire on cherche à les prendre sans recourir à leur intermédiaire, ils se fâchent.

Vous apprendrez bien d'autres choses dans cet ouvrage. Et le plaisir de curiosité se doublera d'un vrai plaisir d'art. Car l'auteur écrit bien le français. Pas une défaillance, pas une faute de goût, et çà et là, des paysages magnifiquement évocateurs.

Revenons en des contrées moins barbares avec la *Conquête de Jérusalem*. Vous savez que ce roman obtint le prix du concours organisé par la *Vie Heureuse*. Ce fut justice. Peu de romans exotiques ont autant de couleur, d'émotion et de poésie. Par *Passages de Bédouins*, madame Myriam Harry avait éveillé l'attention des lettrés. Par les *Petites Epouses*, elle avait charmé de nombreux lecteurs et donné les plus hautes espérances. Par la *Conquête de Jérusalem*, elle s'est placée d'un coup au premier rang des romanciers.

Tout ce qui nourrit l'animation de la Ville Sainte, processions bruissantes de palmes, lentes caravanes onduleuses, musulmans porteurs d'amphores, vier-

ges brunes aux doigts enluminés de henné, soldats turcs accroupis autour d'une partie d'osselets, juifs sordides qui trafiquent et mendient dans les ruelles du ghetto, fourmillements d'ânes, de moutons et de gazelles ; tout ce qui fait son décor, les marchés avec leurs pyramides de maïs blond et de safran rouge, leurs étalages de colliers d'ambre, de bracelets d'argent, d'amulettes d'agate, les mosquées légères, les coupoles luisantes, les haies épineuses des cactus, les caravansérails en ruines et les couvents lépreux ; tout ce qui révèle son âme étrange, tintements de cloches, appels de muezzins, criailleries de missionnaires, controverses de sectes, chants liturgiques et vociférations d'anathèmes, tout cela vibre dans l'ouvrage de Myriam Harry avec l'éclat ensoleillé d'une peinture de Gagliardini ou de Sorolla.

Mais je vous donnerais de la *Conquête de Jérusalem* une idée bien inexacte si je la représentais comme une suite de notations réunies en « motifs. » C'est tout autre chose. Les détails de couleur locale et les descriptions ne figurent dans le livre que comme accessoires. Son intérêt véritable réside en un drame poignant, où les passions se manifestent avec la soudaineté des éclosions tropicales, où, parmi l'ambiance de Jérusalem croyante et infidèle, pieuse et corrompue, polythéiste et intolérante, les sentiments humains luttent contre les sentiments religieux, et où le mysticisme de l'amour divin se prolonge parfois jusqu'aux plus sensuelles dépravations.

Le jeune égyptologue Elie Jamain, âme romanesque et marquée pour la douleur, a fait vœu de reconquérir la Ville Sainte à la vraie foi, non plus par le glaive, comme les croisés de l'an Mil, mais par la science. Il veut confirmer le « livre », à l'aide de la pierre, et, en des pages érudités, exhumer de la poussière des légendes un christianisme nouveau. Il arrive à Jérusalem. Quelques semaines suffisent pour qu'il perde ses illusions, son enthousiasme et même sa foi. Les parchemins sous sa loupe, le sol sous sa pioche, se taisent. Aucun indice ne vient lui confirmer le rôle divin du Maître. Par contre, et je cite ici Myriam Harry : « Cette patrie évangélique d'où avait jailli une source de doctrines charitables et pacifiques lui apparut comme une fournaise d'intolérance et de haine. Et cette église du Saint-Sépulcre, labyrinthe de chapelles, de cryptes, de cloîtres hétéroclites et hétérodoxes, lui semblait plutôt un temple de la Discorde, où, dans l'ombre des autels, l'anarchie religieuse tissait les toiles de sa chicane. De tous côtés on se disputait. On ne chantait pas pour prier Dieu, mais pour assourdir la voix du culte prochain et pour l'empêcher d'arriver jusqu'au ciel. Il y avait des *Kyrie eleison* stridents comme des cris séditions, et des *Te Deum* lugubres comme des glas. Souvent même, les soldats turcs, accroupis à l'entrée du sanctuaire, devaient rappeler les chrétiens au respect de leur église. »

Alors Elie Jamain renonce à son projet. Mais,

ne pouvant plus croire, il tente au moins de satisfaire son besoin de savoir. Il s'intéresse aux cérémonies des juifs hiérosolymitains ; dans les synagogues, on l'initie aux mystères de la Kabbale. Là encore, ses rêveries et son esprit d'aventure se retournent contre lui. Les Israélites deviennent méfiants. Une nuit, on le ramasse, évanoui sur le sol, le front ouvert d'un coup de caillou.

Il est porté à l'hôpital protestant des dames diaconesses. Une jeune sœur laïque, Cécile, le soigne. Il s'éprend d'elle, il l'épouse.

Les premiers temps de leur union sont heureux. Voici comment l'auteur raconte leur voyage de noces en Galilée :

« Ils avançaient par petites étapes au gré du temps et de leur fantaisie.

» A l'aube, les chants d'alouette les mettaient debout ; ils déjeunaient de lait de chèvre parfumé au thym, qu'un petit pâtre ruisselant de rosée leur apportait dans une écuelle de cuir.

» Ils faisaient leur halte dans quelque hameau perdu ou dans quelque lieu biblique, presque toujours à l'ombre d'un olivier ou au bord d'un puits. L'ânier tirait un tapis de dessous son bât, et des victuailles froides des profondeurs de sa besace. Parfois, des bergers venaient participer au repas. Ils offraient en échange le sel et une ritournelle de leur flûte. Drapés de manteaux de poil et coiffés de foulards rabattus en oreilles de chèvre, ils ressemblaient aux bêtes de leurs troupeaux, dont ils

avaient encore le regard inquiet et l'âcre odeur.

» Des enfants se hasardaient, farouches et beaux, apportant des bouquets d'asphodèles et des cyclamens qu'ils jetaient de loin. Puis ils s'enfuyaient à toutes jambes, en poussant de petits cris d'hirondelles effarouchées.

» Et peu à peu tous les bruits s'assoupissaient, envahis par la grande somnolence des choses. Le soleil dévorait l'espace. Tout flambait. Les pierres, les chardons, les hommes, les bêtes, l'ombre même, reflétaient de la lumière ; et, exténuée de soleil, la terre expirait sous un linceul d'or.

» A l'approche du soir, ils se remettaient en marche. Des scènes patriarcales se renouvelaient autour des sources. Des légendes évangéliques se matérialisaient et se mouvaient dans leurs cadres...

» ... Les muletiers, partis en avant, ont déjà dressé les tentes. Une colonne de fumée s'élève droite entre deux blocs de pierre comme une fumée d'holocauste. »

Jamain et sa femme doivent rentrer à Jérusalem. Alors, en Cécile, la sœur diaconesse reparait. Elle fréquente la communauté luthérienne, tricote des bas pour les négrillons convertis, fait manger à son mari du kougelhof et de la choucroute, et voile de caleçons la nudité des idoles qu'il y a dans le cabinet de travail.

Hélie essaie en vain de lutter contre l'invasion évangéliste. Pasteurs, missionnaires, dames quêteuses se succèdent chez lui. Il n'a que la ressource

de s'évader. De nouveau, il se console en travaillant. Un marchand d'icônes, nommé Slamine, lui vend des fragments de basalte sur lesquels apparaissent certains signes. Hélie croit y découvrir ce que les égyptologues avaient cherché en vain : l'alphabet moabitique d'où sont dérivés tous les alphabets du monde. A grand'peine, il déchiffre l'inscription ; puis il publie le résultat de sa recherche. Son nom devient connu. Excité par le succès, il entreprend des fouilles, explore l'Arabie dans tous les sens, tantôt seul, tantôt avec une Moabite qui, du fond de son pays, est mystérieusement venue à lui. De chaque voyage, il rapporte les éléments d'une nouvelle découverte. Le voilà tout à fait célèbre. Il rédige un imposant ouvrage qui sera comme son testament scientifique et philosophique, « la Résurrection du Paganisme. »

Alors, le clan luthérien s'agite. Une conspiration s'organise contre l'impie, le renégat, l'écrivain diabolique émané de l'Enfer pour ressusciter le paganisme. Madame Jamain est l'âme de ce complot. Habilement travaillé par un des conjurés, Slamine, en échange de « bakchichs » nombreux, déclare que tous les documents vendus par lui sont des faux. Les archéologues du continent s'émeuvent, doutent, se laissent convaincre. Hélie est discrédité. Le vide se fait autour de lui. Sa femme meurt, ses amis le quittent. Et, abandonné de tous, ruiné, vieilli, victime de cette Jérusalem qu'il avait cru conquérir, il se tue.

Il est impossible, en lisant les ouvrages de Myriam Harry, de ne point songer à Pierre Loti : même sensibilité, même don de voir et de traduire, même indépendance d'école. Myriam Harry ne procède de personne. Son acuité de perception la rend égale aux plus subtils de nos analystes, en même temps que sa forme conserve quelque chose de la simplicité des écrivains primitifs, car elle est pure de « truquage », elle exprime tout avec une simplicité très forte et très directe, sans préparation, sans arrangement, sans obsession d'être personnelle.

Mais l'impression laissée par *Azyadé*, le *Mariage de Loti* et *Mon frère Yves*, diffère singulièrement de celle que nous donnent *Petites Epouses* et surtout la *Conquête de Jérusalem*.

Myriam Harry se caractérise par une âme sans nonchalance, par un souci de composition, un effort de pensée. Malgré sa vive intelligence, malgré le prestige enchanteur de son talent, Pierre Loti, lui, demeure un contemplatif, un flâneur, un « bercé », capable au juste de développer un thème profondément humain peut-être, mais toujours élémentaire, et quelquefois même, puéril. Un amour fait de curiosité, de tendresse animale, de béatitude, que des exigences de service interrompent, et qui laisse un mélancolique souvenir, voilà toute la trame que, dans ses ouvrages, il brode d'exotismes divers.

Ce qu'il y a d'admirable au contraire dans cette

Conquête de Jérusalem, c'est que l'auteur a su joindre la séduction du rêve à la force de l'idée, et faire à la fois une magnifique et vibrante évocation de la Ville Sainte, une pénétrante analyse du besoin de croire, et un tableau saisissant des extrémités auxquelles la tentation du mystère peut porter les âmes ferventes.

Tandis que Myriam Harry nous initie à Jérusalem, voici que Pierre Loti nous sert de guide à travers la Perse, et qu'il nous mène *vers Ispahan*. On peut espérer beaucoup d'un tel titre et d'un tel écrivain. Et l'espoir d'une œuvre harmonieuse, pénétrante, charmeresse, ne sera pas déçu.

Vers Ispahan, le voyage est malaisé. Il faut chevaucher sur des terrains mauvais, encombrés de roches et d'éboulis, où des cadavres de mules et de dromadaires dépecés par les vautours jalonnent seuls le chemin des caravanes. Il faut dormir pendant le jour dans d'affreux caravansérails, où l'on s'entasse sur la terre battue, parmi les mouches et la vermine. Il faut repartir le soir et cheminer la nuit, sous les constellations dont le poudroissement lumineux tremble au ciel de velours sombre. Une fois gravis les premiers contreforts de la chaîne persique, il faut se résigner aux rudes températures des plateaux d'Asie, les plus élevés et les plus vastes du monde, qui furent les berceaux de l'humanité, mais sont devenus aujourd'hui des déserts.

Enfin apparaît la vraie Perse telle que notre imagination l'a rêvée, la Perse, verte des champs d'orge, et bleue de tous ses dômes, ses portiques, ses minarets, ses mosquées d'émail, pareilles à des turquoises géantes sous le ciel de lapis. A mesure qu'on approche de Chiraz, les roses apparaissent et bientôt leur enchantement parfumé s'exhale, se répand, avec une richesse, une abondance, une prodigalité miraculeuses. L'odeur des roses persanes embaume le livre de Loti. Il a, dans ses phrases, distillé leur essence, et elles imprègnent les pages avec une délicieuse et grisante obsession. La senteur capiteuse des roses, la pourpre, l'incarnat, la laque, le rose éclatant des roses envahit tout, et peu à peu on se trouve perdu dans un océan de roses, sous un ciel printanier, voilé, vers l'horizon, d'une brume de perle...

Mais avant d'arriver là — et Pierre Loti l'avoue lui-même — « comme il est long et austère, le voyage d'Ispahan ! » Il est surtout monotone. Je vous confesse que plusieurs fois, après avoir refermé le livre, je n'ai plus retrouvé l'endroit où j'en étais resté. Pas de points de repère. Je sais bien qu'il importait de suggérer l'uniformité. Mais je crains que Pierre Loti n'ait excessivement accompli le dessein qu'il avait formé.

Tout à l'heure, j'écrivais le mot : décor. Ce livre donne tout à fait l'impression du décor. Il est écrit comme avec nonchalance, en phrases parfois invertébrées, en notations brèves et familières. —

Je ne parle pas ici « des morceaux de style » qui sont parfaits. — De près, à l'analyse, ce n'est pas impeccable. Mais de loin, dans le souvenir, c'est exquis. Et cela fait songer aux décors, composés de taches, dont l'harmonieux prestige a besoin du recul pour se réaliser. D'autre part, comme un décor, le volume est vide d'intrigue ; il semble attendre quelque chose. — Oh ! la belle histoire que Loti nous aurait contée, si, avec sa pénétrante connaissance de l'âme humaine, il avait décrit quelque amour éclos, épanoui et fané dans un de ces beaux jardins de l'Iran, à l'ombre des orangers, au gazouillis des fontaines... Pour héroïne il eût choisi quelqu'une de ces femmes enveloppées de noir suivant l'usage, fantômes de deuil parmi le rayonnement de la nature. Il eût dévoilé pour nous son visage à la bouche vermeille, au nez bien ciselé, aux yeux longs sous l'arc élégant des sourcils ; il eût révélé les battements de ce cœur étrange, il eût au moins immortalisé dans notre mémoire un peu de la beauté qui règne et passe, ignorée de nous. Car il est si triste de penser à des femmes qui sont belles, et que nous ne verrons jamais, qui franchiront leur âge de perfection, et qui deviendront des vieilles après avoir réjoui seulement des bergers ignorants et barbares...

LE GRAND PROBLÈME

Certains volumes semblent avoir été conçus, écrits et imprimés du jour au lendemain, tant leur publication survient opportunément. Il n'en est rien pourtant. Mais ils sont nés pendant que croissait dans le public l'idée dont ils traitent. Suivant le hasard de leur chute, des semences, qui ne germent pas simultanément, pointent souvent à la même époque. — De même pour les idées : dès qu'un geste mystérieux les a répandues sur le monde, elles accomplissent d'abord un sourd travail ; en certains, elles aiguïsent les facultés de discussion ; en d'autres, elles fécondent les dispositions créatrices ; et tout d'un coup, la poussée générale se produit ; l'idée intéresse, elle émeut, elle passionne...

Presque toujours ces mouvements engendrent un

beau livre qui en fixe l'expression, qui reste comme un document d'histoire intellectuelle et morale, comme un des moments de la pensée. C'est le cas d'*Au delà de la foi*, que vient de publier M. Alfred Bouchinet. Il faut louer cette œuvre simple, forte et profonde, pour ce qu'elle présente à la fois d'actuel et de définitif.

Au delà de la foi résume toutes les préoccupations religieuses d'aujourd'hui.

Obsédée par le protocole rituel, paralysée par les lourds ornements sacerdotaux, l'Église catholique, en ce siècle où tout évolue et progresse, demeure immobile. L'attitude est digne, mais elle est périlleuse. A nos questions précises, à nos besoins formulés, elle répond toujours par les vagues oracles qui convenaient aux aspirations d'autrefois. Elle croit que les moyens propres à bercer les vœux du cœur peuvent servir à contenter les curiosités de l'intelligence. D'autre part, la Science offre encore assez d'inconnu pour paraître adorable. Aussi les modernes, encouragés par les récentes découvertes, ont-ils porté leurs hommages à la Science, manifestement favorable et accueillante. Néophytes d'un dogme pur d'anthropomorphisme, ils invoquent la Liberté, la Vérité, la Justice, comme autant de déesses. Un culte nouveau s'organise, avec ses dévots, ses prêtres, et même ses martyrs. Après vingt siècles, l'humanité est revenue au carrefour de l'inconnu. Et la voilà qui s'engage sur une route inexplorée. Elle repart, comme jadis,

pleine d'énergie. Les mêmes cris qu'autrefois montent de la foule : « Qu'est-ce que l'homme ? » Mais la réponse des pontifes est nouvelle. Ils disaient hier : « Priez ! Morts, vous serez instruits. » Ils disent maintenant : « Aimez, travaillez, vivez ; la connaissance est au bout de vos efforts. » Le mystère persiste ; l'éternelle obscurité de l'au delà ne s'illumine point. Mais du moins une énergie productive a régénéré l'âme humaine. Ce n'est plus le destin qui doit nous pousser vers le but, c'est notre labeur, c'est la volonté de nos pas. Après la religion de l'humilité prosternée, voici la religion de l'orgueil actif. Chacun s'imagine qu'il sert le progrès de tous, et croit porter en soi une promesse de révélation, une étincelle du feu suprême. Sans doute, elle est éphémère, la clarté qui nous guide ; sans doute l'écho répète, encore et toujours, en guise de réponse, le dernier mot de nos interrogations : « Qu'est-ce que Dieu ? — Dieu. — Qu'est-ce que l'âme ? — L'âme. — Qu'est-ce que la vérité ? — La vérité. » Sans doute, la voie où nous marchons n'a pas d'issue, et nous ramènera, pantelants et désabusés, au point d'où nous étions partis. Mais qu'importe ! L'homme, en nous-mêmes, sera éduqué par nos douleurs, grandi par notre courage, fortifié par nos découvertes, développé par l'exercice de notre raison. Il deviendra un être sans lâcheté, sans servilité, sans terreurs. Les quelques victoires dont s'auréolera sa tâche feront plus haute en lui l'idée qu'il faut avoir de l'homme.

Aux races futures, nous donnerons l'orgueil en héritage, non pas cet orgueil qui pousse aux égoïstes entreprises, mais l'orgueil dont les yeux ont le droit de s'emplir en regardant le travail accompli, l'orgueil sain, l'orgueil fécond, l'orgueil sacré, né de l'exaltation de la conscience humaine !

Telle n'est point la conclusion de l'œuvre dont je vous entretiens. L'auteur, après nous avoir montré Emile Bucquet, — le jeune médecin dont il conte l'histoire — animé de ces préoccupations d'aujourd'hui, le place en présence d'un savant, Level, dont la philosophie peut se résumer ainsi :

Les religions sont des besoins impérieux de la plupart des hommes.

Deux religions se trouvent actuellement en conflit : la religion chrétienne et la religion de la science.

La religion chrétienne est en train de disparaître. Elle ne donnait pas la paix intérieure. Elle s'efforçait d'en tenir lieu. Elle commandait l'immobilité d'esprit. Elle convenait mal aux exigences de l'âme moderne.

Mais, sans être dénaturée, la Science, elle, ne peut devenir un objet de foi. Elle n'apaise pas d'un coup, par une réponse nette, brève et simple, l'élan de nos désirs et de nos ignorances. Elle est complexe, lente, calculatrice et laborieuse. L'adoration ou la négation lui sont des injures égales. Elle est en dehors de ce qu'il y a d'impulsif et de versatile dans les sentiments des hommes.

Il n'y a donc pas de place pour la foi dans les

sciences. Mais si elles ne peuvent combler le besoin de croire, elles peuvent du moins nous en guérir.

Voilà le grand mal du monde : le besoin de croire, issu de l'ignorance ! Nous confondons l'Inconnu avec le Mystère. Nous peuplons de d'sirs, d'espoirs et de craintes chimériques l'ombre que nos faibles lumières sont impuissantes à dissiper. Or, il faut, pour sa paix, que l'intelligence humaine apprenne à ignorer avec sang-froid, à garder, au bord du grand vide noir, sa lucidité et son calme. Si elle y voit passer quelque vision merveilleuse, qu'elle en sache l'irréalité ; qu'elle dégage peu à peu du Mystère la notion simple de l'Inconnu.

Il importe surtout que la connaissance ne cherche pas à s'aventurer dans l'au delà. Son rôle est de constater des lois, point de découvrir des secrets. Chacune des sciences particulières possède un champ limité qu'elle ne dépasse pas, et le faisceau des sciences ne constitue en rien un système de connaissance du monde ; c'est un ensemble d'unités qui ne peuvent s'additionner. D'autre part, il n'y a pas de connaissance au delà de l'homme. Les sciences n'ont que la valeur et la permanence de l'esprit humain ; elles sont nées de ce qu'il y a en lui d'universel et de fixe ; elles ne procèdent que de lui seul, et périront avec lui.

Cette doctrine détruit les fondements habituels de la morale en niant la valeur des autoritarismes conventionnels, des polices et des religions. Mais

on peut en tirer néanmoins une règle de vie intérieure.

Il est certain que le sens moral n'est ni spontané, ni primitif ; il s'acquiert, se développe et s'affine. On peut donc lui donner, par la volonté, des lois au moins aussi légitimes et aussi fortes que celles par lesquelles les religions l'ont maintenu jusqu'ici.

Et que prescriraient ces lois nouvelles ? D'obéir aux tendances innées, au goût collectif pour les actes moraux. Une éducation commune prolongerait et développerait, au bout de quelques années un « goût moral » commun chez le grand nombre, de même que l'éducation a développé le goût en matière d'alimentation. Les préceptes de cette morale édifiée, en dehors de toute foi, sur les réactions de la conscience et sur la communauté des préférences individuelles, ne seraient-ils pas moins tyranniques, à la fois plus souples et plus permanents, que tous ceux qui régissent l'humanité ?

Le vrai, le complet bonheur, est donc, loin des troubles et des aspirations confuses, dans l'accord du cœur avec la raison. Là seulement peut se trouver, par l'unification de l'être, la paix intérieure.

Tout ceci équivaut, vous le voyez, à la négation de la métaphysique. Par là, M. Bouchinet se rencontre avec les esprits les plus éclairés d'aujourd'hui. Les contradictions des métaphysiciens, la débilité de l'intelligence humaine, impuissante — l'analyse le prouve — à saisir l'absolu et à saisir

les choses absolument, tout démontre que les idées fantômes issues de notre effroi, de notre ignorance et de notre servilité, doivent être remplacées par les notions que dépose en nous la certitude scientifique.

La méthode de M. Bouchinet se formule ainsi : On se guérit du besoin de croire par « la force, la maturité, la trempe nouvelle qu'acquiert un esprit dans l'apprentissage des sciences ». Voilà la base de son système. Elle me paraît un peu fragile. Car elle se réduit à une simple affirmation. Si l'affirmation est vraie, la doctrine est bonne. Elle est réfutable si l'affirmation est injustifiée. Or, rien ne la justifie.

A bien y réfléchir, je trouve même que cette affirmation implique un postulat un peu hasardé. Est-ce la seule étude des sciences qui trempe un esprit et le fortifie ? Pourquoi toutes les études ne participeraient-elles pas au même privilège ? L'art, l'industrie, les apprentissages commerciaux et même manuels, ne sauraient être ainsi déconsidérés dans leur valeur éducatrice. Et d'ailleurs l'influence fortifiante des sciences est-elle si puissante ? Une intelligence ne choisit-elle pas les sciences comme sujet d'exercice lorsqu'elle est forte et mûre par elle-même ? Et la science, en dernière analyse, ne se bornerait-elle pas à éduquer des éduqués, à convertir des convertis ?

Enfin, M. Bouchinet offre, comme formule du bonheur, l'accord du cœur avec la raison. Mais il

prétend subordonner le cœur à la raison, sans nier, d'autre part, que la très grande majorité des hommes n'obéissent qu'à leur cœur. Son idéal de bonheur est donc nettement aristocratique. Il convient à quelques savants, à très peu de savants, peut-être à deux savants, peut-être au seul docteur Level. Lui-même en fait l'aveu : « Il peut satisfaire un petit nombre, une élite... », dit-il, « voilà une morale positive et accessible à quelques-uns, sinon à tous... C'est ainsi que j'ai trouvé la paix. »

Au delà de la foi n'en est pas moins une contribution à la recherche moderne du bonheur, contribution sincère et très noblement méritoire.

Toutes les idées qui se trouvent à la fin résumées en quelques pages énergiques et sobres, sont concrétisées dans ce qui précède en symboles dont les conflits forment un récit des plus attachants.

Le thème du roman est la désunion que provoque dans un ménage la disparité des croyances, et l'aggravation du malentendu par des parents intolérants et bornés.

L'écriture de ce livre est irréprochable. Certains passages m'ont rappelé la manière vigoureuse et condensée de *l'Education sentimentale*. Je ne saurais rien dire de plus élogieux ni de mieux justifié.

Il vient de paraître un livre de haute érudition, et qui est cependant un livre charmant : *l'Eglise et l'Empire romain*. C'est l'histoire des origines du catholicisme. L'ouvrage est bref. Cependant il

constitue un exposé complet, savant et net de la question. Il offre en outre l'attrait d'un style élégant et coloré, d'une pensée tour à tour élevée, profonde, ironique, parfois malicieuse, et qui jamais ne se diminue par des violences ni des injures. Voilà bien des compliments. Je souhaite qu'ils vous inspirent le désir de connaître le volume.

La tâche était ardue. Il s'agissait de dégager le véritable caractère de l'Église naissante du tissu de légendes et d'erreurs que la superstition et le fanatisme resserrent autour des religions. Il s'agissait surtout de montrer par quelle série de transformations le « communisme délicat » de Jésus était devenu un corps hiérarchique, organe de conservation sociale aux mains de l'aristocratie romaine. M. Francis Delaisi a compulsé les travaux de Renan, de Gaston Boissier, d'Allard, de Sorel, d'Harnack, d'Ernest Havet et de l'abbé Loisy. Il en a extrait les éléments de son étude.

Le peuple hébreu va mourir. Il a perdu sa liberté, ravie par les légions d'Auguste, et sa religion, vendue aux vainqueurs par les riches gardiens du Temple. Israël connaît la suprême servitude, dont il ne s'affranchira pas. Livré par ses chefs, trahi par ses prêtres et se sentant périr, le petit peuple commence à rêver d'un sauveur, d'un homme fort, marqué de Dieu, qui le guérirait de ses maux.

Alors apparaît Jésus, modeste charpentier du faubourg de Nazareth en Galilée. Il avait appris à lire dans le Livre Sacré et c'était là toute sa science,

mais il était poète. Il savait condenser sa pensée en maximes inoubliables, et sa parole avait la force, la grâce, et parfois cette forme énigmatique qui plaît à l'esprit des humbles. Cet homme simple est pris d'une grande pitié pour les souffrances des Hébreux. Il ne peut améliorer leur sort, mais il veut au moins leur donner la consolation de l'espoir. Et aux vigneron, aux bergers, aux laboureurs, il annonce la bonne nouvelle, l'« Évangile », le royaume de Dieu où tous les hommes seront frères, où la misère sociale et la misère morale seront abolies par l'amour. Mais de tels enseignements sont jugés séditions. Jésus est dénoncé comme perturbateur de l'ordre et livré à Pilate. Il meurt sur la croix des esclaves.

Paul de Tarse reprend l'œuvre interrompue. Lui, ne limite pas ses efforts à la terre de Judée, car il nourrit de vastes ambitions. De la petite secte qui s'étiolo à Jérusalem, il rêve de faire sortir la religion de l'univers. Il s'embarque. Il parcourt le monde, et M. Delaisi nous raconte sa pittoresque odyssée. Nous le voyons bien accueilli à Chypre, dont les habitants le prennent pour un sorcier puissant. A Lystres, il est lapidé et laissé pour mort. On l'emprisonne à Philippes, on assiège sa maison à Thessalonique. Partout il prêche, et partout sa parole ardente lui crée des partisans. De ville en ville se répandent le nom de Jésus et la pensée de Paul, et quand il meurt, la doctrine chrétienne compte d'innombrables adeptes.

Deux siècles s'écoulaient. L'Empire est maintenant couvert de petites communautés possédant des caisses de secours, des lieux de réunions et des cimetières. Des magistrats élus, prêtres et évêques, administrent ces communautés, entretiennent entre elles d'incessantes relations commerciales et religieuses. C'est encore la parole de Jésus qui vit dans ces groupements. Ce n'est plus son esprit. Les sectateurs de la nouvelle foi veulent réaliser le dessein de Paul de Tarse et conquérir l'univers. Ils sont devenus des envahisseurs.

Aussi les empereurs s'inquiètent-ils à mesure que s'étend et se fortifie l'influence chrétienne. L'ère des persécutions commence. Modérées avec Septime-Sévère, violentes avec Décus, elles sont terribles sous Dioclétien. Mais d'autres périls absorbent les énergies du pouvoir. L'armée à l'intérieur, les barbares à l'extérieur, paralysent la répression et rendent impossible l'effort continu et méthodique qui, seul, eût pu extirper le christianisme. Il faut transiger.

Constantin, par l'édit de Milan (313) accorde l'existence légale aux Eglises. En revanche, il les soumet à sa surveillance, et il exige d'elles qu'elles le reconnaissent, quoique païen, pour leur chef. Désormais, l'Empire a deux religions : le christianisme, qui est démocratique, et le paganisme qui est aristocratique. Il ne reste plus à l'Eglise qu'à conquérir les classes dirigeantes. C'est à quoi elle parvient en s'emparant de l'éducation classique, et

l'on voit de saints évêques enseigner les lettres païennes.

C'en est fait. L'Eglise a vaincu. Les dernières pages du livre de M. Delaisi nous la montrent s'adaptant à son triomphe. Tout se transforme. L'égalité sociale est ajournée à l'autre monde; l'attente du royaume de Dieu se mue en résignation aux maux d'ici-bas; et, splendide témoignage de l'esprit nouveau, s'élève la basilique de Sainte-Sophie, dédiée à la sagesse grecque, où Jésus le charpentier apparaît travesti en empereur byzantin, vêtu de pourpre et d'or, le diadème en tête et le sceptre à la main...

« A cette époque, dit M. Delaisi, végétait dans un coin perdu de la Syrie une secte obscure de gens qui mettaient tout en commun. Ils se réclamaient de Jésus, et s'intitulaient fièrement les « Ebionites », c'est-à-dire les « Pauvres ». Les évêques grecs, devenus de puissants personnages, trouvèrent peu orthodoxe ce renoncement aux richesses. Ils prirent ces humbles pour les sectateurs d'un hérétique imaginaire, nommé Ebion, et ainsi disparurent, officiellement chassés de l'Eglise du Christ, les seuls disciples vraiment fidèles du charpentier galiléen. »

Voilà, impartialement retracées, les grandes lignes de l'étude que M. Francis Delaisi a consacrée aux origines de l'Eglise catholique. Je me suis efforcé de traduire avec exactitude la pensée de l'auteur et de respecter le plan adopté par lui. Mais

je n'ai pu faire entrer dans un sec résumé la clarté, la vie et l'esprit qui sont répandus dans cet ouvrage.

Avant de vous parler de l'*Athéisme*, par M. Emile Arizzi, mon devoir est de vous avertir que M. Arizzi sent terriblement le fagot. Il est un hérétique, pis que cela, un mécréant, un athée. Les *auto-da-fé* de Philippe II n'auraient pas eu pour lui d'assez crépitants bûchers, et je tiens pour certain que sa place est dorénavant marquée dans le huitième cercle de l'Enfer, réservé, comme nul n'en ignore, aux incroyables, aux impies, aux blasphémateurs et aux démoniaques.

Il a toujours fallu du courage pour faire profession d'athéisme. A l'époque d'Etienne Dolet, à celle du chevalier de la Barre, une pareille doctrine méritait — et obtenait — le supplice. De nos jours, depuis M. Homais, elle encourt la mort, plus redoutable encore, que donne le ridicule. Nul épouvantail ne tient mieux en respect les intelligences enclines à s'émanciper. Vous réclamez-vous de Voltaire, un sourire de douce commisération vous avertit que vous déraisonnez comme un apothicaire de province. Ou bien, si, dans un milieu cultivé, vous avez l'outréculance de prétendre que, selon vous, Dieu n'existe pas, un érudit compétent vous écrase sous le témoignage de Socrate, de Platon, de Cicéron, de saint Thomas d'Aquin, de Pascal, de Bossuet, de Fénelon, de Descartes, de Leibnitz, de

Clarke, de Kant, de Lamennais et du Père Gratry, et réduit à néant l'infime détracteur que vous êtes.

Il semble téméraire, je le reconnais, que quelqu'un s'attribue assez d'autorité pour réfuter les arguments élaborés par autant d'esprits éminents dans le dessein de prouver l'existence de Dieu. Le faire en présence d'un auditoire sympathique est déjà malaisé. Se risquer à cette tentative devant un public nombreux, où sont des croyants, cela devient plus que difficile. On vous compare à tous ces grands hommes, et l'on conclut du rapprochement que vous êtes un sot prétentieux. Ce qu'il faut dire, pour éviter un jugement aussi sévère, c'est que la confiance en soi n'est pas nécessaire à qui veut renverser le système des grands théistes. Quand il s'agit de nier ou d'affirmer Dieu, la force des raisons ne dépend pas du talent qu'on y déploie, mais de l'excellence de la cause.

Vous en tomberez d'accord avec moi si vous reconnaissez comme légitime le raisonnement suivant. Ou Dieu existe, ou il n'existe pas. S'il existe, Platon, Descartes et Lamennais, ces illustres philosophes, ont raison, mais le premier cantonnier venu, qui sera de leur avis, aura raison tout autant qu'eux. Si, au contraire, Dieu n'existe pas, il s'ensuit très naturellement que les arguments avancés pour le prouver sont erronés. Dans ce cas, l'opinion d'un second cantonnier, qui ne croira pas

en Dieu, prévaudra contre les déductions de Descartes, de Platon, de saint Anselme et de saint Augustin. La question n'est donc pas d'établir avec quels théoriciens on se range, mais de quel côté se trouve la vérité.

L'auteur de l'*Athéisme* raisonne ainsi :

Prouver par des arguments directs que Dieu n'existe pas est impossible si l'on n'a pas d'abord exactement défini le Dieu qu'on se propose de nier. Autrement, l'adversaire se réfugie derrière un déisme protéiforme qui échappe au corps à corps de toute discussion précise, parce qu'il est inconsistant, nuageux, et trouve sa raison d'être dans une affirmation gratuite, préméditée, maintenue contre toute évidence. Dieu, selon cet adversaire, sera tour à tour la Nature, la Force Motrice, l'Être Premier, l'Inconnaissable. Il sera le Synonyme mystique, l'hypothèse qui répond à tous les besoins, le passe-partout. Epuisez-vous à réfuter l'un après l'autre chacun des arguments apportés en faveur de l'existence d'un tel Dieu, d'autres surgiront sans fin, qui seront aussi arbitraires et aussi nombreux que les formes de la pensée.

M. Arizzi combat « le Dieu des religions, le Dieu créateur, gouverneur et justicier » ; pour cela, il démontre que, parmi tant de raisonnements employés en vue d'affirmer son existence, aucun n'est probant ; après quoi, il développe plusieurs raisonnements opposés, dont chacun tend à prouver

directement que Dieu n'est pas. Il n'entreprend pas d'examiner l'un après l'autre tous les auteurs — ils sont plus de trente — qui ont tenté de prouver Dieu. Mais entre tous, il choisit l'un des plus complets, des plus modernes, des plus clairs : Fénelon. Fénelon a puisé, chez les écrivains qui l'ont précédé, tout ce qui lui semblait militer le plus vigoureusement en faveur de sa thèse. Son *Traité de l'Existence de Dieu* résume le travail de ses prédécesseurs depuis vingt siècles. M. Arizzi analyse ce traité, en décompose les arguments, les pèse un à un, et les juge.

Le raisonnement de Fénelon peut se condenser ainsi : « Le monde est l'œuvre de Dieu ou l'œuvre du hasard. Il ne peut pas être l'œuvre du hasard, donc il est l'œuvre de Dieu. Donc l'existence de Dieu est prouvée. » Le chapitre qui contient la démonstration de ce dilemme est l'arsenal où se munissent les prédicateurs. Mais ils y prennent de l'éloquence, du lyrisme, et non des preuves. Fénelon, dans ce chapitre, ne raisonne guère : il compare. Voici son procédé : « Si nous entendions dans une chambre, derrière un rideau, un instrument doux et harmonieux, croirions-nous que le hasard, sans aucune main d'homme, pourrait avoir formé cet instrument? » Puis il demande si le hasard peut donner une statue comme la Vénus de Médicis ou l'Apollon du Belvédère. Ces comparaisons ne démontrent ni que le monde ait été créé, ni que l'ordre, que nous y voyons en partie, soit

l'acte d'une volonté divine. Pourquoi la matière ne serait-elle pas éternelle? Pourquoi l'arrangement actuel ne serait-il pas l'effet des lois naturelles, c'est-à-dire des propriétés de la matière? La nature ne nous offre-t-elle pas des œuvres d'art magnifiques, imprévues, éphémères, et qui sont manifestement spontanées, telles que l'arc-en-ciel et les cristaux de givre? Fénelon laisse ces questions sans réponse. Son dilemme, Dieu ou le hasard, demeure caché, irrégulier. Il ne prouve rien.

L'auteur du *Traité de l'Existence de Dieu* base deux autres arguments sur l'instinct des animaux et sur la pensée de l'homme. Je vais vous les énoncer avec la réfutation qu'y oppose M. Arizzi. Vous déciderez vous-mêmes lequel semble avoir la vérité pour lui.

« Si les animaux pensent, dit Fénelon, alors que les pierres ne pensent pas, comment expliquerez-vous, en dehors de l'intervention de Dieu, que tantôt la matière raisonne et que tantôt elle ne raisonne pas? — Ne puis-je pas, répond M. Arizzi, si je tiens absolument à m'expliquer l'instinct des animaux par une hypothèse, admettre que la vie est, dans certaines conditions de milieu et de nutrition, une propriété de la matière, et que la pensée pareillement, sous certaines conditions d'arrangement et de mouvement, est une propriété de la matière vivante? Est-ce parce que je suis inhabile à établir les conditions qui font la vie et celles qui font la pensée, que je devrai admettre Dieu?

En ce cas, Dieu est également démontré par tous les phénomènes dont j'ignore les causes principales. Sans doute est-ce pour cela que la religion nous défend de toucher à l'arbre de la Science. »

D'où vient, dit ensuite Fénelon, que les bêtes aient un instinct tandis que les hommes ont une âme, sinon que Dieu a voulu rendre l'homme, fait à son image, supérieur aux animaux et capable de le comprendre ? — C'est une erreur, riposte M. Arizzi, d'établir entre l'instinct et l'intelligence une distinction de nature, alors qu'il y a seulement une différence de qualité. Le cerveau est l'organe de la pensée comme les muscles sont l'organe de la force. Personne ne songe à baptiser d'un nom spécial chez l'homme et chez l'animal une force qui résulte du jeu des mêmes organes. Cependant Fénelon prétend que le cerveau de l'homme est doué de raison, tandis que celui de l'animal n'est susceptible que d'instinct ; puis, ayant créé cette arbitraire contradiction, il l'explique par l'intervention divine. Ainsi les théologiens partent d'une erreur de fait pour arriver à la conclusion que Dieu existe. N'est-il pas, dans son essence même, entaché d'erreur et frappé d'impuissance, ce système qui va jusqu'à déformer la nature et fausser la vérité pour rendre acceptable une hypothèse démentie par la réalité des choses ?

M. Arizzi réfute ensuite l'argument que Lamennais base sur la théorie du consentement universel. C'est un des plus accrédités : « L'homme, dit La-

mennais, est impuissant à connaître la vérité par les seuls moyens dont il dispose isolément. Le témoignage individuel des sens, du sentiment et du raisonnement est fallacieux. Le consentement commun, *sensus communis*, est pour nous le sceau de la vérité ; il n'y en a point d'autre. Or, l'existence d'un Dieu créateur est affirmée par tous les hommes, à toutes les époques. C'est donc une vérité beaucoup plus certaine que notre propre existence, puisqu'elle est attestée par des témoignages beaucoup plus nombreux, et il y aurait incomparablement beaucoup plus de folie à en douter, qu'à douter que nous existions » (abbé de Lamennais : *Essai sur l'Indifférence en matière de religion* ; édition de 1822 ; Tome II, pages 29 et 61).

Voici ce qu'objecte M. Arizzi : « La croyance à la forme plate de la terre, la croyance à son immobilité et au mouvement du soleil, la croyance à la non pesanteur de l'air, etc... ont été aussi générales au moins que la croyance à Dieu. Sur ces divers points, le consentement universel s'est trompé. Il est donc faillible, et ne démontre pas plus l'existence de Dieu qu'il ne démontrait jadis l'immobilité de la terre. »

L'auteur de l'*Athéisme* termine l'exposé de sa doctrine par l'énonciation de quelques raisons directes qui tendent à prouver que Dieu n'est pas. La première est le célèbre trilemme d'Epicure, qui se formule ainsi : « 1° Dieu sait que le mal existe, peut le supprimer et ne le veut pas : — un tel

Dieu serait méchant, donc inadmissible. 2° Dieu sait que le mal existe, veut l'empêcher et ne le peut pas : — un tel Dieu serait impuissant, donc inadmissible. 3° Dieu ne sait pas que le mal existe : — un tel Dieu serait inintelligent, donc inadmissible. Aucune autre hypothèse n'est possible. Donc, Dieu n'existe pas. » Ce raisonnement n'a jamais été vaincu. La seconde raison est tirée de l'impossibilité du libre arbitre. La volonté est certainement déterminée par des motifs quelconques. Sinon, elle serait folle, désordonnée. S'il y a un Dieu créateur et ordonnateur, lui seul a pu engendrer les motifs qui déterminent la volonté. Il est réellement l'auteur de chacun de nos actes, dont lui seul est responsable. On ne saurait, par conséquent, admettre le Dieu justicier de nos religions, qui ne récompenserait et ne punirait que des actes voulus par lui-même. Les autres raisons de M. Arizzi se fondent sur ce que Dieu, parfait, ne pourrait ni vouloir, ni agir, ni créer, ni détruire, sans se modifier, s'étendre ou se diminuer, sans cesser, en un mot, d'être parfait. Il produit encore d'autres preuves, mais j'estime qu'elles n'ajoutent rien à sa démonstration, que j'ai peut-être résumée un peu longuement.

Mais M. Arizzi est loin de se consacrer tout entier à l'étude des graves problèmes théologiques. *L'Athéisme* justifie son titre par la reproduction in extenso de quelques conférences dont ce mot définit l'objet. Le reste de l'ouvrage est une autobio-

graphie. Nulle part, mieux que dans ce livre, vous ne suivrez la formation intellectuelle d'un jeune homme de notre génération.

Il faut absolument lire *Myriam de Magdala*. C'est un roman signé d'un inconnu, Théodore Chèze. Il faut le lire. Les moments de pure joie littéraire sont rares. M. Chèze m'en a dispensé d'inoubliables. Je viens de suivre ardemment les pages où se déploie son prestigieux talent d'écrivain, ces pages empreintes d'une poésie et d'un charme tels qu'on en goûte peu de semblables, durant toute une année de lecture professionnelle. Pour finir *Myriam de Magdala*, j'ai négligé lettres, cartes, achats, visites, toutes obligations de la vie, particulièrement exaltée, durant cette fin de décembre ; j'avais une telle hâte de voir s'achever le récit, dans une montée lyrique, et de rencontrer presque à chaque ligne de ravissantes trouvailles de forme, que la journée où j'ai commencé cette lecture fut perdue pour toute autre occupation, et que, porte close, je l'ai passée entière dans d'exquises délices d'art, dont je vous souhaite la volupté.

Oh ! j'étais en méliance ! Un roman sur Marie-Madeleine ! Un roman préfacié par François Coppée ! Et dans quels termes !... M. Coppée invite M. Chèze à « prendre place à côté de ceux que les maîtres du jour persécutent odieusement, et voudraient réduire, dans le généreux pays de France, à la condition de parias ». Il déclare que : « Dans

les sombres jours que nous vivons, alors que tant d'intellectuels, frappés d'orgueilleuse démente, se joignent aux ennemis de la religion, il est consolant, il est doux de constater qu'un certain nombre d'écrivains de haut mérite affirment et défendent leur croyance avec une admirable énergie ».

Ces roulements de tambour, d'une parade dérisoire, me faisaient craindre un de ces livres de la « Bonne Presse », où les dégénérés de l'Évangile répandent leur tiède imagination et leur molle vertu. Le souvenir inquiétant de Mgr Darboy se dressait dans ma mémoire, et je songeais, à cette phrase mémorable par laquelle il innocente puérilement la femme qui devait devenir une sainte : « L'Évangile, en la nommant pécheresse, a fait supposer qu'elle s'était abandonnée à des débordements. Il faudrait observer, toutefois, que ce mot pourrait n'indiquer qu'une vie somptueuse et facile, pleine de luxe et de divertissements, condamnables il est vrai, mais non pas flétrissants et vils comme on s'est habitué à l'imaginer. Un esprit tirant un vain orgueil de quelques qualités extérieures, un corps flatté jusqu'à l'idolâtrie, un cœur trop occupé du soin de plaire, telle fut peut-être la pécheresse ». Je redoutais que M. Chèze ne nous montrât son héroïne « soumise, comme dit Mgr Darboy, à un genre d'humiliation devenu rare aujourd'hui, mais très commun alors, et dont l'Évangile offre plusieurs exemples », c'est-à-dire « tourmentée du démon, jusqu'au jour où le Sauveur, lui remettant ses pé-

chés, l'affranchit de cette domination horrible ».

Rassurez-vous ; notre Myriam de Magdala est une aimable courtisane. Pas un moment M. Chèze ne songe à nous le dissimuler. Certes, elle refuse « ces choses abominables, que n'eût pas demandées un chamelier », mais elle fait déguster à son vieil amant, Ismaël ben Phabi, les satisfactions raffinées qui sont agréables à l'âge mûr ; elle accepte de beaucoup d'autres « que leur réveil charmé la comble d'esclaves et de richesses » ; elle apprécie les guerriers pour leurs baisers généreux, et s'offre un petit jeune homme « dont la force la brise toute ». « — Lorsque je m'éveille, dit-elle, la pointe d'un de mes seins rougit entre les dents blanches qui rient d'amour dans sa bouche ». Elle voit un tisserand nommé Saül, et, sans hésiter, le traite si favorablement qu'elle peut en dire : « Ses yeux sont deux étoiles vives sous le ciel orgueilleux de son front, et il sait parler de l'amour avec une ardeur qui captive. Il n'est pas beau. Mais ses lèvres sont des sources de caresses, et une flamme dévore sa laideur forte qui ressuscite en beauté, lorsque les chansons de son cœur et les paroles de son désir bondissent ainsi que des troupeaux délivrés au printemps. Il m'a donné, toute une nuit, des joies que je lui rendais au centuple, et il a repris son chemin du retour dans la bienveillante paix du matin naissant. Au seuil silencieux, devant le sentier désert et les demeures endormies, il a cueilli sur ma bouche un baiser qui parfumera de souvenirs les

heures de sa route ». Elle se réjouit, en bonne fille et en classique courtisane, de ce que, grâce à elle, sa mère, jusqu'au tombeau, mangera du pain, traitra des brebis, filera sa laine, au seuil d'une maison que nul ne pourra plus lui prendre.

Pardonnez-moi d'avoir tant cité. Le meilleur moyen que j'aie de louer M. Chèze est de publier des témoignages de son mérite d'écrivain. Mettre sous vos yeux quelques-unes de ses phrases vous fera mieux apprécier le charme de son œuvre que les éloges les plus chaleureux.

Un jour que Myriam rêvait au chef gaulois des gardes de Salomé, à qui, par crainte d'offenser la fille d'Hérodiade, elle n'osait faire comprendre son désir, elle aperçut un homme semblable à lui. C'était Jésus de Nazareth.

Depuis, elle se faisait conter les actes du Galiléen et répétait ses paroles. Elle ne comprenait pas très bien l'esprit, ni surtout la lettre de ses enseignements, et concevait, à cause de cela, une curiosité mêlée d'une admiration vague ; « c'était comme un chant lointain qui éveille des rêves ». Or, Myriam se fortifiait dans sa prédilection pour le bel inspiré quand lui-même apparut à ses yeux. Elle lui offrit sa gorge, elle lui tendit les bras, elle lui tendit les lèvres. Mais l'autre se contenta d'articuler des paroles hermétiques. L'excellente fille ressentit quelque stupéfaction à voir en quelle indifférence elle était tenue par Jésus. Elle fit plusieurs tentatives pour se rapprocher de lui. Chaque fois, il l'écartait

doucement. Selon la nature des femmes, ce moyen d'agir peut amener deux réactions contradictoires. Les unes s'irritent, s'indignent, tiennent des propos désobligeants pour les ressources viriles de celui qui les traite de la sorte ; les autres sont méduées, domptées, conquises. Ce fut le cas de Myriam. D'ailleurs, les paroles que prononçaient les chastes lèvres de Jésus avaient pour elle, comme pour tous, l'attrait du nouveau. Il ne disputait pas comme font les rhéteurs ; il obscurcissait le sens de ses discours ; il voilait d'un inconnu redoutable l'origine de sa science, et enveloppait de paraboles les formules de sa doctrine. Enfin, il s'adressait au cœur des hommes par des paroles venues de son cœur. Voici quelques lignes — je cite encore, mais c'est la dernière fois — où M. Chèze nous montre quelle ardeur enflammait Myriam dans la poursuite de Jésus.

« Nous marchions vers les rivages de la Gaulanitide. L'eau chantait à peine sous la proue et le long du bordage, et toute la mer était comme une plaque de métal bleu bordée de lumières qui reflétait un ciel sans frissons. Assise à l'arrière, je rêvais à des heures d'autrefois, dans une tiède paresse d'âme, lorsque, de Beth Saïda de Galilée, en même temps que se levaient les premiers souffles frais qui ridèrent la mer, une aile blanche glissa, envolée vers Capharnaüm. Je fus dressée aussitôt par une force, et la certitude m'envahit qu'il était là, lui, parmi les siens, et que j'allais le voir. Mon

désir me fit resplendissante, et ma joie se répandit en des rires qui me montèrent aux lèvres avec des paroles abondantes. Je criai à mes rameurs :

» — Tyriens, mes vaillants ! un setiel d'or pour chacun de vous, si nous atteignons cette barque, là-bas, avant qu'elle ne touche à son but !...

» Un élan terrible, coucha mes rameurs vers mes pieds, et les rejeta en arrière, la face au ciel, comme frappés dans un combat. Les rames ployèrent, et un élan nous emporta sur la face des eaux. Alors, dans ma joie, je criai encore :

» — O Tyriens, soyez les ailes de mon espoir !... Emportez-moi comme des ravisseurs, et vous serez mes amis que je comblerai de présents !... Plus vite, plus vite, Tyriens ! Aussi vite que mon désir qui vole devant vous !... Plus vite, Tyriens, plus vite ! Comme si notre mort accourait vers nous !...

» J'étais droite à l'arrière, sans abri, sous le ciel, les yeux sur la lourde barque de pêche qui grandissait, attirée par notre course rapide. Au pied du mât, je voyais déjà Jésus au milieu des siens. Ma barque glissait, en éclair vif, avide d'espace, et mes Tyriens en se couchant sur leurs rames me regardaient avec des rires d'orgueil qui s'épanouirent en un cri de triomphe, lorsque, d'un dernier effort, notre poursuite vint mourir au flanc de la barque poursuivie ».

Comme les phrases sont menées, montent, s'élargissent ! Quelles trouvailles charmantes ! Quelle notion ingénieuse et précise du pittoresque, et

quelle force d'évocation en peu de mots ! Le style de M. Chèze rappelle les meilleurs, avec cette particularité d'être exclusivement poétique, vivant et mouvementé.

Je n'entreprendrai pas de vous raconter ce que les Evangiles vous ont appris. Vous savez comment Marie-Madeleine abandonna ses richesses pour se réduire entièrement à la dévotion du Galiléen. Elle resta sienne pendant la gloire comme pendant la persécution. Rien de plus naturel. Les femmes, et principalement les courtisanes, sont souvent déterminées par l'admiration ou par l'attendrissement, et donnent les faveurs de leur gentillesse, soit à l'homme célèbre du jour au lendemain, soit au chien errant. Le notoire et le pitoyable exercent sur elles d'invincibles fascinations.

Le livre de M. Chèze s'arrête à la mort du Christ. Il laisse vaguement supposer les intentions de Marie-Madeleine, sans affirmer qu'elles se réalisèrent. Il n'ose préciser que, quelques années après la crucifixion, la bonne fille, oublieuse de son « béguin », ne reprit pas la vie qui, jusque-là, lui avait si bien réussi.

Et l'histoire n'en demeurerait pas moins très poétique, plus humainement vraisemblable, à coup sûr, que la tradition sérieusement rapportée par Mgr Darboy, selon qui Marie Madeleine serait venue évangéliser... Tarascon.

Avant de finir, je voudrais me défendre d'un reproche. On m'accuse de méconnaître ce que le

christianisme pouvait avoir de salulaire ou d'artistique. Evidemment, cette doctrine offre de grands attraits, des mérites incontestables. Croyez bien que nous l'estimerions, avec condescendance, et même sympathie, si certains ne s'en servaient pas pour abriter le dogmatisme intransigeant, l'exploitation de la crédulité, l'esprit de domination, la cupidité, l'erreur et les prétentions les plus impertinentes. Or, il faut combattre tout cela. Des gens ne peuvent réclamer de notre mansuétude et de notre tolérance le droit pour eux à l'intolérance. Au nom de la Justice et de la Raison, les esprits libres ont le devoir de s'insurger. — Il en est du christianisme comme d'une armure admirablement ciselée, gravée, damasquinée, sur le corps d'un adversaire. Pour atteindre l'adversaire, il faut bien endommager l'armure.

UNE ÉPOPÉE

Il m'est difficile de parler du nouveau roman de Paul Adam, la *Ruse*, sans dire à quel ensemble il se rattache et de quelle vaste conception il s'inspire.

Paul Adam possède une intelligence puissamment organisée, que sert un talent original et divers. Tout ce qu'il écrit semble lui être personnel à la fois dans la forme et dans le fond. Un merveilleux sens critique discipline ses facultés de création, les sauve de la diffusion comme de la sécheresse, et les protège contre la banalité. Jamais vous ne verrez les passions de ses héros se modeler sur une convention romanesque, jamais les péripéties du drame qu'il imagine n'obéiront à des préoccupations théâtrales. Un souci d'exactitude ne lui fait admettre que des combinaisons rationnelles, logiques, nécessaires, d'événements et de sentiments ;

ce scrupule donne à l'enchaînement d'effets et de causes que déroule le récit un exceptionnel caractère de vérité ; il permet à Paul Adam, tout en faisant œuvre d'artiste par l'invention et le libre choix du détail, de s'affirmer historien par l'irréprochable souci des vraisemblances, par la connaissance approfondie et la sagace reconstitution des faits. En outre, Paul Adam compte parmi les rares esprits qui ne sont rebelles à aucune compréhension. Les hypothèses ingénieuses, les théories subtiles qu'il développe sur les questions les plus diverses, semblent d'un spécialiste compétent. Quelque sujet qu'il traite, il paraît le posséder à fond.

Paul Adam veut, après la *Comédie Humaine* et les *Rougon-Macquart*, édifier un imposant monument littéraire. Sous ce titre grandiose : *Le Temps et la vie*, il s'est proposé de retracer l'histoire d'un idéal à travers les siècles. Montrer quels sentiments se sont, de tout temps, partagé la conscience humaine, et sous quelles formes ils se sont manifestés aux diverses époques ; à côté de nos tendances éternelles, placer les aspirations momentanées qui les traduisent, il était malaisé de s'assigner un dessein plus démesuré en apparence. Tel est pourtant celui dans l'exécution duquel M. Paul Adam a déjà maintes fois triomphé : *La Ruse* y marque une de ses plus récentes victoires.

Comment cet ouvrage justifie-t-il l'objet auquel il prétend, d'être, sous la forme d'un roman, l'exposé d'un idéal ? Je n'ose me flatter de l'avoir net-

tement compris, ni de le pouvoir bien expliquer. Certains esprits ne sont pas aisément accessibles. Il faut à Spinoza, à Kant, à Karl Marx, à Nietzsche, des interprètes et des commentateurs. De même, la pensée directrice que suit Paul Adam ne m'apparaît pas toujours. Il est possible qu'Omer Héricourt, le héros de la *Ruse*, soit l'incarnation d'un idéal individualiste. Les deux principes primordiaux de la conservation et de la reproduction sont, à n'en pas douter, à la base de son caractère. Mais je ne suppose pas que le projet symbolique de l'auteur se soit borné à la démonstration littéraire des grandes vérités darwiniennes. Il est peu vraisemblable qu'Omer Héricourt soit seulement un personnage en quelque sorte physiologique, préoccupé sans plus de défendre et de perpétuer son « moi ». Et en effet, une longue culture atavique l'a rendu conscient. Il sent qu'il est une force parmi d'autres forces ; son instinct de vivre se double d'une volonté de domination ; il apprend à connaître les énergies alliées sur lesquelles il pourra s'étayer pour triompher des hostilités qui l'asserviraient ou le détruiraient. Les influences contradictoires de sa filiation, de son tempérament, de son éducation et de son ambiance l'attardent dans des tâtonnements stériles. Que peut-il ? Que veut-il ? Qui est-il ? Il ne se connaît pas lui-même. Et soudain, sur les gradins du Colisée, à Rome, le voile qui lui masquait sa véritable nature se déchire. Il se connaît fils direct de Rome, descendant des anciens latins : « Mes

seuls pères ! s'écrie-t-il, quel atome du sang gaulois survit en mon âme ?... Rome, Rome, tu me cries ta maternité par chaque partie de ton être !... » Il écoute alors la voix lointaine de ses ancêtres : Brutus, qui mourut pour la liberté, César, qui commença vers les Gaules l'essor de la civilisation latine. Il est assoiffé d'indépendance comme le premier, et de progrès comme le second. De mêmes désirs agitaient son grand-père qui sut les lui transmettre, mais non les contenter, et son père, qui voulut triompher par la force, et périt, non vainqueur. Inspiré par les leçons de passé, comme César, comme Cicéron, c'est « la Ruse » qu'Omer Héricourt mettra au service de son « idéal ».

Telle est, aussi fidèlement indiquée que cela m'est possible, la haute pensée philosophique dont s'ennoblit la *Ruse*. Elle accompagne le plus attachant, le plus pittoresque et le plus vivant des romans.

Cet ouvrage soulève en passant et résout avec une décision péremptoire les plus hautes questions sociales, religieuses ou historiques. La révélation de quelques faits peu connus éclaire certains événements que nous ne savions comment expliquer. La légende elle-même, sous la plume de Paul Adam, prend un air de vraisemblance, et l'hypothèse, défendue par une démonstration logique, nous devient presque une certitude.

Mais ne croyez pas que son indiscutable valeur idéologique fasse de *La Ruse* un roman austère.

L'auteur n'oublie pas que ses phalanstériens et ses carbonari sont avant tout des hommes. Il sait nous faire passer d'un duel politique à d'autres corps-à-corps infiniment plus désirables, et son héros Omer quitte fréquemment le tablier du franc-maçon pour chiffonner celui de la grisette Angéline.

Les noms de Zola et de Balzac viennent tout de suite à la mémoire devant cette série du *Temps et de la vie*, cette *Histoire d'un idéal à travers les siècles*, cette magnifique tétralogie : *la Force*, *l'Enfant d'Austerlitz*, *la Ruse*, et *le Soleil de Juillet*. Et les maîtres eux-mêmes que je viens de nommer n'avaient pas eu, je crois, d'aussi vastes conceptions. Car la *Comédie humaine*, les *Rougon-Macquart*, présentent des ensembles de types, de personnages, ou de milieux existant à la même époque. L'œuvre de Paul Adam, au lieu d'être l'histoire d'un moment, est la coordination d'une suite de moments. Elle exprime ce qu'il y a de plus insaisissable : le transitoire ; elle fixe le fugitif. D'autre part, la préoccupation constante de Zola, sinon celle de Balzac, fut de simplifier, de symboliser, de faire en quelque sorte des « schema » moraux ou sociaux. Un tel souci est contraire à la nature même de Paul Adam. Il voit vaste, il voit complexe. Il voit géant à la fois et menu. D'un coup d'œil, il embrasse l'horizon, car sa vision est une des plus amples que je sache, et d'un coup d'œil aussi, il discerne tous les éléments qui com-

posent le panorama. Comme sa plume, souple à miracle, est aussi féconde que son esprit est lucide, il déploie à loisir, aux pages de ses livres, le témoignage de ses puissantes facultés. Il nous laisse le soin de conclure nous-mêmes, et ne nous impose jamais ses déductions et ses doctrines.

Voilà pourquoi les esprits débiles et paresseux ont pu s'imaginer que Paul Adam était un auteur difficile. Qu'il me pardonne de le défendre ici, comme si on avait songé à l'attaquer. Mais je voudrais vous mettre en garde, et vous persuader que *Au soleil de Juillet* contient presque à chacune de ses cinq cents pages des beautés variées et magnifiques.

Laissez-moi d'abord en esquisser le thème :

Omer Héricourt, dédaignant la jeune Espagnole Dolorès Alvina, épouse la fille de l'important Gresloup, Elvire, chaste héroïne aux épaules tombantes, dont le visage en demi-teinte, les modestes et gracieuses attitudes, semblent faits pour le crayon d'Ingres. Il est sûr de son avenir financier. Ce mariage est le but suprême de ses ruses, ruses puériles, ruses de collégien, de jeune conspirateur, d'adolescent frivole, ruses oratoires d'avocat, ruses de carbonaro, et enfin ruses de fiancé. Sur ce, la Révolution éclate. Omer se mêle au tumulte de la rue. Dans ses veines bouillonne le vieux sang latin des Gracques, de Brutus et de Justinien. Sa croyance vit en lui plus que lui-même et lui souffle un semblant d'héroïsme. Il se bat furieusement, avec cette valeur éperdue qui lançait le colonel Héricourt,

son père, contre les ennemis de l'Empereur. Mais il est blessé. Plus calme, il estime alors que, bénéficiaire d'une contusion honorable, il n'a plus à risquer le combat. Il suppose que la baisse des fonds publics l'a enrichi ; il voit se former le gouvernement dont l'âme est le banquier Laffitte, auprès duquel il est en grâce. Capitaliste et partisan de l'ordre, il aide à fonder le règne de la Bourse, et joint ses applaudissements à ceux du peuple dupé, tandis que, sur le balcon de l'Hôtel-de-Ville, Louis-Philippe et La Fayette, en une accolade où triomphe la ruse des bourgeois, paralysent l'essor renaissant de la République.

Tout à l'heure, je parlais surtout de la portée philosophique et morale de l'œuvre. J'aimerais dire la virtuosité de Paul Adam, et son écriture prestigieuse.

Si vous le voulez, nous allons procéder à un travail un peu pédantesque peut-être, mais qui donnera à votre admiration, dont je ne doute pas, de solides raisons techniques. Nous allons examiner le style de Paul Adam dans le détail, puis dans l'ensemble.

Et d'abord, le mot, l'épithète.

Il excelle à choisir le vocable frappant, imagé, qui fait que l'idée est non seulement énoncée pour l'esprit, mais dressée, vivante, devant les yeux. Dans cette phrase : « Les dos métalliques des cuirassiers s'éloignèrent, avec les croupes écumeuses des lourds chevaux... », dans celle-ci : « La bar-

ricade, qu'on achevait en renversant un haquet, en accumulant des tonneaux sonores », celle-ci : « Le marchand de coco distribuait à tous le liquide mousseux de son édifice en cuivre étincelant » et celle-ci : « Lauré de ses mèches d'argent l'oncle Edme flétrissait son neveu », je vous prie de remarquer combien les mots : *métalliques, sonores, étincelant et lauré* sont judicieusement choisis. Il faut être un véritable poète pour définir par ce seul mot : « lauré » le vieil officier bonapartiste, avec ses mèches ramenées en avant sur son front, comme les feuilles de laurier d'une couronne impériale.

Maintenant, remarquez comment, par une courte phrase, Paul Adam décrit un geste, une attitude : « Omer franchit les deux marches, bourra un dos en gilet de serge, une nuque chauve, une pile d'assiettes qui chavirèrent. La patronne l'injurait en garant sa vaisselle. » Ce mot : *garant*, exprime exactement l'attitude de la patronne. Deux syllabes suffisent. Nous voyons le bras recourbé, qui protège la faïence. De même ici : « Une fille déboucla sa jarretière à l'ombre d'un porche. Elle tirait un bas bleu sur une jambe fine. » Le petit tableau est entier, personnage et décor. Il faut avoir tenté d'écrire pour connaître les difficultés auxquelles on se heurte si l'on cherche à condenser en formules nettes ce qu'on veut exprimer, pour éprouver que la réussite, en pareil travail, est réservée à la patience — ou au génie.

Aussi, quels effets obtient Paul Adam, lorsqu'il

applique ce procédé à des portraits ! Deux lignes ressuscitent un personnage. Voici Blanqui « tête de mort dans sa barbe courte », ou « les généraux Lamarque et Pithouet, celui-ci grand, hautain, l'habit boutonné sur le torse maigre, celui-là, impertinent et trapu, le nez en l'air, les basques au vent », ou « la longue chevelure et le profil marmoréen » de Benjamin Constant.

S'agit-il de descriptions inanimées, de paysages : « La lune bleuissait les guérets et les éteules, les maisons blafardes aux fenêtres rosées par les lumières intérieures, les ombres des bois éloignés, les horizons vagues ». En quelques traits, sans un mot superflu, l'esquisse est parfaite. Cela commence aux premiers plans et finit à l'horizon, et l'impression qui se dégage de l'ensemble n'est pas provoquée par des digressions personnelles. L'auteur ne parle point de « douceur recueillie », de « silence imposant » etc., mais il nous met devant la nature même, il éveille en nous les sensations que la nature même eût éveillées. Je regrette de ne pouvoir transcrire ici un autre paysage que vous trouverez à la page 40. C'est un effet de soleil couchant sur la Scarpe. Des chalands suivent la rivière, tirés par des bêtes de halage. Ici, les détails sont plus nombreux. Mais aucun de ces détails n'est inutile. Tous contribuent à l'excellence de l'effet général. Et ne croyez pas à un morceau plaqué. Des faits sont sertis entre les phrases descriptives. Je vous assure que c'est un modèle du genre.

S'agit-il au contraire de représenter des groupes d'êtres vivants : « Les blessés, pêle-mêle, culbutèrent et s'étalèrent, criblés de balles. Blessés ou morts, ils furent un amas de têtes gémissantes et de membres confondus, d'où s'extirpait, en se haïlant sur les mains, un garçon à face de terreur. » Est-ce assez *vu*? Et ceci : « Des hordes de quadragénaires trapus, barbus et ventrus partaient pour la Bastille. » Est-elle amusante, l'harmonie de ces trois finales en *u*, et comme elle traduit bien la bonhomie un peu bouffonne de certains combattants de 1830 !

Avant de parler de Paul Adam peintre des foules, je voudrais dire quelques mots de Paul Adam historien, ou plutôt peintre d'histoire.

Par un tour de force analogue à celui qu'exécuta Flaubert en écrivant *Salammbô*, il a appliqué des qualités d'observateur à quelque chose qui ne pouvait s'observer ; le résultat nous apprend que le renouvellement de cette tentative n'était pas si paradoxal qu'on serait disposé à le croire. Avec un art parfait, il a combiné l'érudition, le souvenir et l'imagination, pour galvaniser un âge révolu.

Son érudition, tout d'abord, lui fournit de nombreux éléments. Elle est surprenante. Paul Adam n'ignore rien des moindres détails de cette vie déjà lointaine. Ce n'est plus un exemple, c'est cent, c'est mille exemples qu'il faudrait mentionner. A tout moment s'insinue dans le récit un mot significatif qui estampille de leur date précise les mi-

lieux et les propos. Madame Héricourt touche-t-elle une table, aussitôt la table est décrite : « Elle caressait le thuya jaune et tigré de la table ronde ». Il en est de même pour l'ameublement tout le long du volume. Les gestes des personnages se dessinent toujours sur un fond précis. On ne tire pas un rideau sans que nous sachions qu'on « voile et dévoile les portes-fenêtres par le va-et-vient des amples rideaux de velours vert, de leurs cordonnets d'or » ; s'assied-on, c'est sur une « ottomane » ou dans « un fauteuil d'acajou épais » ; met-on des fleurs dans un vase, le vase est « de cristal à facettes ». De même pour les toilettes. Paul Adam connaît le costume masculin et le costume féminin. On croirait qu'il a compulsé sans relâche le *Journal des Demoiselles*, la *Guirlande des Dames*, l'*Observateur des Modes* et l'*Indiscret*. Si les étoffes sont brunes ou jaunes, l'auteur précise : c'est « brun-oreille d'ours » ou « jaune-girafe ». Les dames ont leurs écharpes, les hommes, des culottes ou des pantalons à sous-pieds. Est-il question du doigt d'une jolie femme, c'est un doigt à l'ongle ogival, orné d'une croix en turquoise ; et, de plus, nous apprenons qu'aux oreilles de cette dame pendent des topazes longues. L'admirable, c'est que cette accumulation de détails n'alourdit en aucune façon, et ne donne point l'idée d'un musée Grévin ou d'un « Palais du Costume ». Tout est vivant. Les écharpes volent à la brise, les oiseaux de paradis flottent sur les chapeaux cabriolets, des

pieds cambrent les escarpins, les jabots sont piqués de grains de tabac, les chasseurs, en casquettes à côtes de melon, portent, sous les aisselles et à l'encolure, des marques de sueur qui noircissent leurs blouses. Non, jamais cette documentation ne semble artificielle. Paul Adam ne fait point mouvoir devant nous des poupées documentaires. On sent que les personnages, vêtus à leur mode, lui sont familiers, et qu'il nous les décrit, non tels qu'il les devine, mais tels qu'il les voit.

- Le tribut du souvenir importe aussi beaucoup, dans une telle reconstitution. Paul Adam a prouvé par ses ouvrages antérieurs, que sa sensibilité est très aiguë. Il sait en noter les moindres réactions et les enregistrer dans sa mémoire. Vous pouvez aisément concevoir combien s'animent les choses passées, lorsque s'y mêle à l'improviste une sensation authentique et personnelle. Un exemple : « Les gens accoudés aux fenêtres de la maison Lepage refermèrent promptement les persiennes dont la poussière s'envola ». Nous nous souvenons tous que, d'une fenêtre brusquement fermée, il s'envole de la poussière. Nous l'avons vu à plusieurs reprises. Mais quel éclat ce détail prend tout à coup lorsqu'il est transporté dans le récit d'événements lointains ! C'est comme un peu de nous-mêmes qui vit dans le milieu décrit par l'auteur. Nous associons au souvenir de la poussière que nous vîmes l'idée des persiennes de la maison Lepage. Si bien que ce terme : maison Lepage devient, non plus l'énon-

ciation d'une existence indifférente, mais la désignation d'une maison véritable, en moellons ou en briques, telle qu'était cette maison dont les persiennes ont secoué leur poussière devant nous.

Remarquez encore de quelle manière Paul Adam a su mettre quelque chose de vraiment senti et de supérieurement suggestif dans un fait qui, de prime abord, semble négligeable : « Omer (à cheval, au milieu de la cohue) subissait le contact agaçant des doigts qui s'accrochaient à ses étrivières, à ses bottes mêmes. » Aucun développement, si précis qu'il pût être, [ne vaudrait cette simple notation. Il me paraît probable qu'au cours d'une bousculade, Paul Adam aura vu la foule frôler au passage les jambes d'un garde de Paris. Il se sera assimilé l'impression ressentie par le cavalier pour en faire plus tard le bon usage que voilà.

Ces documents et ces souvenirs, comment les rassembler ? Comment leur donner la cohésion nécessaire, et prévenir l'aspect d'éparpillement que présenteraient tant de notes juxtaposées ? C'est ici que l'imagination devient utile, et c'est ici que triomphe Paul Adam.

Toutes les choses de la vie qu'il n'a pu apprendre, ou qu'il n'a pu sentir, il les crée. Sa faculté d'invention est miraculeuse. Ce n'est ni avec la science, ni avec des souvenirs que l'on compose des tableaux tels que celui-ci : « Omer admira la foule en triomphe. Elle dansait, se répandait, s'asseyait, réclamait à boire. L'escogriffe avait mis les

gants à crispin d'un cuirassier sur le nu de ses bras maigres, écorchés au coude... Des tambours battaient aux champs... Aux bouches d'adolescents farceurs, quatre trompettes de cavalerie sonnaient la diane. Derrière, le général Dubourg menait son alezan au milieu des casquettes lancées au ciel, des baïonnettes et des piques, des hallebardes et des sabres brandis. Trônant sur un grison de diligence, le canonnier Bridoit remarquait la pièce conquise, que des feuillages enguirlandaient. Urbain se dandinait sur un cheval d'artilleur, qui gardait les cordes d'attelage autour de sa croupe. Ensuite, la cohue piétinait, noble et folle, ivre de son courage, de ses boissons nombreuses, travestie comme pour un carnaval, avec les heaumes, les bassinets, les salades, les cuirasses et les brassards d'un musée militaire pillé le matin. Cela défilait, comique et tragique masse d'hommes que décoraient des linges sanglants, de femmes braillardes et dépoitrillées, de gamins et d'apprentis en bonnets de papier. Cela chantait. Cela bramait. Cela frétillait. Cela traînait des bottes à l'écuyère enfilées sous les guenilles. Cela se hâtait en pantalons trop larges et trop courts, en jupes rondes, en bas sales et en souliers plats. Cela perpétuait un cortège serpentant, indéfini, qui tournait dans le cercle de la place, sous les bravos des fenêtres curieuses, des toits grouillants. » Un témoin n'aurait pas vu avec cette lucidité, et ne saurait rapporter sa vision avec une telle minutie. Car lorsqu'il décrit une foule,

Paul Adam ne s'égare pas. Il n'a nulle grandiloquence ; il ne se laisse pas vaincre par la tentation de faire vaste, de peindre à fresques, par larges touches. Bien au contraire. Il dit tout. Il met tout en relief. Il ne dédaigne pas, au milieu de l'émeute, l'incident puéril, la petite fille en pleurs qui appelle son chat sur la gouttière, les apprentis qui pillent les olives d'un baril, devant une épicerie, et se bombardent avec les noyaux. Il voit le personnage isolé, l'officier qui harangue le peuple, et qui, de sa main blanche, veut arrêter l'assaut ; il distingue le plumet du général Dubourg, que la cohue emporte, avec l'état-major, dans le torrent de ses rumeurs.

Mais l'imagination de Paul Adam est véritablement unique lorsqu'elle évoque une bataille ou crée un épisode. La charge des cuirassiers dans la rue Saint-Antoine qui, par toutes ses fenêtres, « vomit des meubles sur les escadrons » ; l'effet de l'artillerie contre les insurgés ; l'incendie du poste des gendarmes par une populace délirante ; le démontage des presses du *National* ; l'exhibition tragique d'un cadavre promené dans Paris ; la ronde des gamins autour de la vieille tricoteuse borgne de l'An II, qui revit ses émotions de jadis et chante le *Ça ira!* ; la détresse de la jeune femme nommant tendrement un mort qu'on cahote dans une brouette, les jambes ballantes ; le gamin qui grimpe en haut du Louvre, sous les regards de tout le peuple étreint d'angoisse et silencieux, pour

faire flotter au sommet les trois couleurs de la liberté, autant de prodigieuses peintures, et je ne peux résister au désir de vous montrer encore ces lignes, d'une force et d'une vitalité inimitables :

« — Il a volé un couvert d'argent... la canaille... Il faut des exemples. Avant tout, le peuple est honnête !

— Personne de vous n'a donc jamais eu faim ? Grâce !... râlait-il sans pouvoir délivrer ses mains.

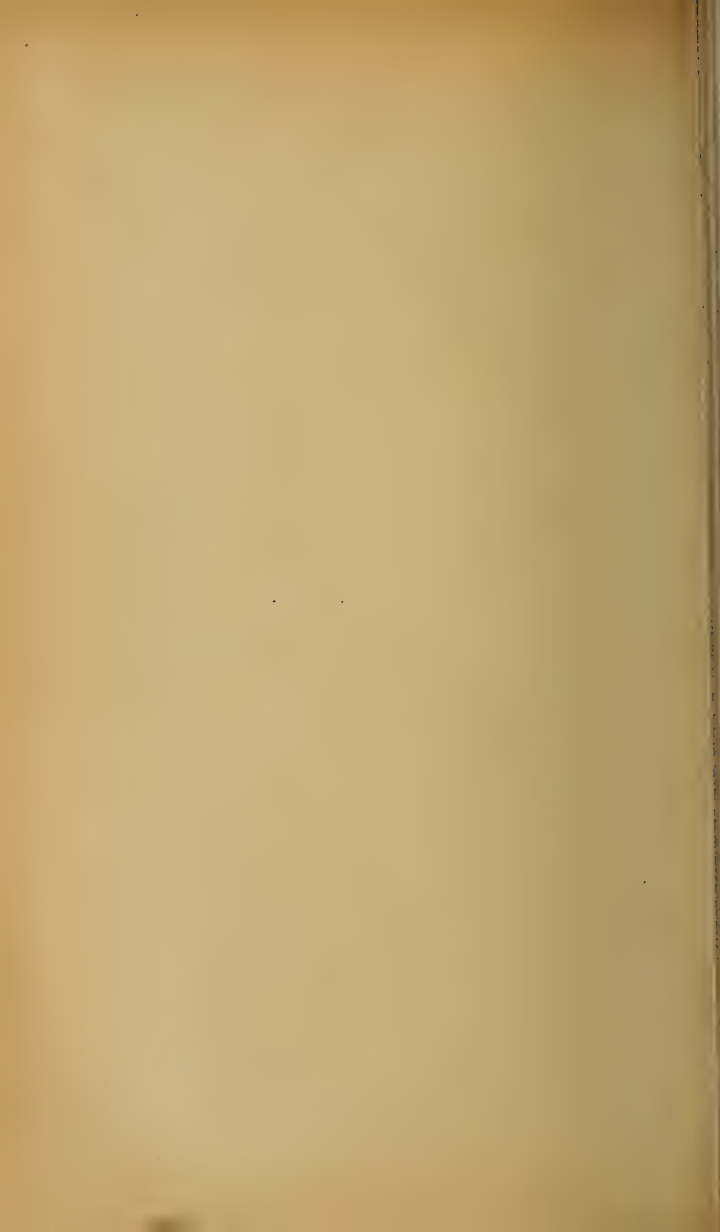
Car les exécuteurs avaient empoigné ses manchettes et le tiraient ainsi. Sa chemise sortit de son pantalon, et découvrit son dos brun ; des plis garrottaient le malheureux au cou. Il ne put lancer que des interjections rauques, avant d'être jeté contre le mur, où il se tordit. Ses yeux s'écarquillèrent, ses cheveux se hérissèrent. Dix fusils crachèrent leurs flammes contre cette vie lamentable, qui s'abîma dans les ordures et les tessons, hoquetant, repoussant de ses orteils crispés l'emprise de la mort. »

Je me rends compte que tout ceci constitue moins une étude qu'une suite de citations accompagnées de commentaires. Mais j'ai laissé Paul Adam justifier lui-même les grands éloges que lui décerna la presse.

Je vous prie de croire que je n'ai point concentré en ces lignes tout l'intérêt du *Soleil de Juillet*. Il n'est pas de page, je le répète, où vous ne puissiez trouver quelque beauté faite de force et de concision. C'est, si l'on ose dire, cette abon-

dance de concision qui caractérise l'œuvre de Paul Adam. Un monde tient en chacun de ses ouvrages. Il songe à tout, il note tout, il dit tout. Il ne choisit pas ; il sait ordonner. Voltaire écrivit quelque part : « Le secret d'ennuyer est celui de tout dire. » Il ne se doutait point qu'il y a manière de tout dire. Cette manière-là, Paul Adam l'a trouvée.

Il écrit le roman comme Taine écrivait l'histoire. D'une accumulation de petits faits juxtaposés naît l'illusion de la vérité même. De pareils livres ne racontent pas le passé, mais ils le déroulent, ils semblent le faire revivre sous nos yeux ; ce sont des fresques géantes peintes par un pointilliste. De près, c'est une vibrante mosaïque de taches ; de loin, c'est la lumière et c'est la vie.



POÈTES ET RIMEURS

Il faut être armé d'une inlassable curiosité et d'une patience séraphique pour n'être pas exaspéré par la plupart des poètes contemporains.

Pourquoi donc ces gens dépensent-ils leur argent afin de se faire imprimer? De quelle illusion saugrenue se leurrent-ils? Où veulent-ils en venir? Ne comprennent-ils pas qu'ils ont transformé le Parnasse en un bazar de l'Hôtel de Ville, grouillant d'un personnel bigarré et babillard, en une sorte de halle étrange, de marché aux épithètes, où d'innombrables vendeurs étalent les mêmes denrées : « états d'âmes », crépuscules, larmes ; défroques romantiques ; bric-à-brac oriental ; lots de bustes, de stèles, de bas-reliefs en Paros écorné ; accessoires évangéliques ; vieux cygnes empaillés de Lohengrin, fioles de Tristan ; tout cela poudreux,

suranné, flétri, branlant, vermoulu, moisi, hors de service ; et tous les poètes sont là, en face les uns des autres, proposant leurs marchandises d'une voix monotone ; mais personne ne se risque plus dans ce capharnaüm de la poussière et de l'ennui. Et les pauvres gens ont beau faire les pîtres, s'épuiser en grimaces et en pantalonnades décadentes pour attirer les chalands, on ne les écoute même pas. On fuit, de confiance !

Pourtant quelques-uns de tous ces poètes ont du savoir. Ils écrivent convenablement, ils riment convenablement, on ne peut rien leur reprocher de précis, ils mériteraient la note « bien » ; mais tous la mériteraient de même.

N'entreprenons point de les catégoriser. Ils n'obéissent plus à présent à des mots d'ordre d'école. Chacun travaille pour son compte. C'est à peine si l'églantine de Vanier ou l'homme qui bêche de Lemerre indiquent encore certaines tendances générales. Promenons-nous donc à l'aventure entre les comptoirs, et tâchons de n'avoir point les oreilles trop meurtries par les sons de ces luths innombrables et discordants.

« M. Lévêque, dit M. Camille Lemonnier en sa préface, vit dans la conjecture. La symétrie, la mesure, la règle, ne sont ni dans ses moyens, ni dans ses goûts. Son vers est outré. Son livre a des scories en assez grand nombre. Il évite, avec une

gaucherie dédaigneuse, le menu détail de la main-d'œuvre. Mais c'est un imaginaire congestionné de formes. Et il a une âme tellurique. »

Infortuné M. Lévêque ! Il estime donc sa renommée bien solide, pour croire qu'elle puisse résister à de telles appréciations ! En les imprimant au début de son volume, comment n'a-t-il pas songé à certaine fable où il est question d'un dormeur confiant, d'un ours et d'un pavé ?... Mais qui sait ? Il a peut-être, en effet, une âme tellurique, et quand on a une âme tellurique, on juge les choses d'un point de vue qui diffère beaucoup du nôtre.

Qu'est-ce donc qu'une âme tellurique ?

Tellurique se dit, en chimie, des combinaisons au maximum du tellure ; et le tellure est un métal. Alors, une âme métallique ? Bizarre !

Étudions cette âme dans ses phénomènes, pour en constituer ensuite la synthèse.

Quand un poète d'âme tellurique décrit un temple, il le fait en ces termes :

De forme périptère à ses flancs resplendit
 Son quadruple ptéron...
 Sous les abaqes dort l'architrave, où les fleurs,
 Des triglyphes larmés, des métopes sculptées
 Fluent la douce nuit de leurs ombres portées.

Un poète d'âme tellurique n'hésite pas à mettre candidement, à la fin d'une pièce, cette note :

« Le lecteur aura sûrement compris qu'il s'agit ici de la Victoire de Samothrace, en laquelle il

nous plaît de voir l'image du génie multiforme et divin de la Grèce antique. »

Un poète d'âme tellurique écrit sans scrupules :

Cette blessure au flanc du ciel hémoptysique.

ou :

Son creux épouse-t-il la turgescence aimée.

ou :

Un lion, sur un roc, scrutant l'immensité
Sous le pourpre reflet du ciel sur lui bluté.

S'il faut en juger d'après *Au cours des Ages*, une âme tellurique est une âme capable de visions préhistoriques et historiques assez grandioses, de lyrisme et d'énergie. Mais c'est une âme encombrée par le fatras des termes scientifiques, prodigue de mots fabriqués avec ces naïves audaces d'étymologie dont s'enthousiasmaient jadis les jeunes hommes aux cheveux longs et gras qu'on appelait les « esthètes » ; c'est une âme inhabile aux jeux du mètre, ignorante des nécessités logiques de la prosodie, une âme, si j'ose dire, qui jongle à l'aide de ses pieds, — bref, c'est une âme à qui manque cette qualité qui est presque une vertu : le goût. Vraiment, à voir les épaisses erreurs qu'a pu commettre dans *Au cours des Ages* un poète non sans talent, je me résigne bien volontiers à n'avoir pas une âme tellurique.

J'ai ouvert sans méfiance les *Grâces inemployées*, de M. Charles Adolphe Cantacuzène. Hélas ! imprudent que j'étais ! Plus je me suis enfoncé dans la

lecture de cet ouvrage, plus s'est précisée en mon esprit la notion que je visitais une sorte de Salpêtrière où des sosies de grands poètes, enfermés en raison de leur délire nuisible à l'esprit public, crieraient, clameraient, vagiraient et scanderaient d'incohérents pastiches, d'exécrables simulacres, des contrefaçons pitoyables, des parodies enfantines ou carnavalesques de Baudelaire, de Verlaine, de Viellé Griffin, d'Henri de Régnier et de Porto-Riche. C'est une foire aux imitations dont tous les baladins seraient devenus fous. Et, par là-dessus, c'est le comble de l'infatuation, de la nullité prétentieuse, de l'absurdité tranquille et florissante ! Vous demandez des exemples ? En voici quelques-uns :

En avril,
 Que votre rire est puéril !
 En octobre,
 Votre sourire est vraiment sobre.
 L'octobre est doux comme un avril,
 L'avril est bon comme un octobre ;
 Mais votre rire est puéril,
 Et votre sourire, il est sobre.

Voici, sous le titre *Pensée*, cinq vers incroyables :

Si mon navire eût eu pour voiles quelques robes,
 Je t'aurais eue, ô gloire, ô toi qui te dérobes ;
 Si, pour voiles, j'eusse eu des robes seulement,
 Je t'aurais eue, ô gloire — en élégant amant ;
 Si j'avais pu lancer des robes comme voiles,
 Je t'aurais eue, ô gloire — oui, là, dans les étoiles.

Et notez que je ne découpe pas avec trahison ;
je cite intégralement, je cite les pièces entières.
Une encore :

Sans doute, sans
doute, tous ces soirs-là furent attendrissants ;
mais le plus tendre
fut celui du grand éventail en palissandre
qu'elle avait acheté
des derniers sous de son dernier été.

Je note, en tournant les pages, çà et là, quel
ques vers dignes d'être retenus :

J'ai pris, matin, avec Armande
Un délicieux chocolat,
Et puis la blonde à l'âme grande
Dit : « Quelle nuit ! sois-en donc fat ! »

.....
Oui, je t'aime beaucoup...

Tu me sautes au cou.

Oui, t'aime comme la créature divine...

Tu me sautes à la poitrine... etc...

Et quand on pense que ces choses ont été médi-
tées, écrites, relues, portées à un éditeur ; quand
on pense que des ouvriers ont combiné des carac-
tères pour former ces phrases, qu'on a vu cela sur
des épreuves, qu'on a corrigé ces épreuves, qu'on
a donné un bon à tirer, et que ces pauvretés ridi-
cules, ces distiques de mirliton divaguant se croient
peut-être une ombre de mérite !... Elles n'en ont
qu'un : celui de n'être pas médiocres. Malheureu-
sement, si elles dépassent la médiocrité, c'est par

en bas. Et pourtant, M. Charles Adolphe Cantacuzène a publié jadis des vers qui n'étaient point dépourvus d'intérêt. Je sais quelques strophes charmantes de ses *Douleurs cadettes* et de ses *Chimères en danger*. N'y a-t-il donc eu personne pour l'avertir qu'il faisait fausse route?

Afin de s'inspirer, M. Raymond Roussel n'a point contemplé de vastes horizons, et ne s'est point penché sur les abîmes des passions humaines. Il a choisi trois objets : un porte-plume, une feuille de papier à lettre ornée d'une vignette représentant un hôtel, et une étiquette de bouteille d'eau minérale ; il a décrit ces objets durant deux cent trente-six pages, ce qui fait en moyenne un peu plus de soixante-dix-huit pages pour chacun. Ne vous estomachez pas devant cette extraordinaire entreprise ; examinez avec soin la tenue d'ensemble de ces poèmes, la patience qu'ils nécessitèrent, et la miraculeuse minutie de facture avec laquelle tout détail est caractérisé. Il y a là vraiment un genre nouveau, et l'évolution serait bien curieuse à noter d'un art poétique qui passerait du vague extrême au comble de l'exactitude. Cet enregistrement, cette désarticulation des moindres faits, Edouard Dujardin l'avait déjà tentée dans un petit roman qui parut en 1897, au *Mercur* de France, sous le titre : *Les lauriers sont coupés*. Mais Dujardin ne prenait même pas la peine de composer les phrases. Il s'en tenait aux exclamations :

« Illuminé, rouge, doré, le café — écrivait-il. — Les glaces étincelantes ; un garçon au tablier blanc ; les colonnes chargées de chapeaux et de pardessus. Y a-t-il ici quelqu'un de connaissance ? Les tables sont pleines ; où m'installeraï-je ? Là-bas un vide. Le garçon, la table. Mon chapeau au porte-manteau. Retirons nos gants ; il faut les jeter négligemment sur la table à côté de l'assiette ; plutôt dans la poche du pardessus, non ; sur la table ; ces petites choses sont de la tenue générale. Mon pardessus au porte-manteau. Je m'assieds ; ouf ! j'étais las. »

M. Raymond Roussel, lui, semble avoir à plaisir compliqué sa tâche. Il s'est imposé les règles de la syntaxe. Bien mieux ! Il écrit en vers, en alexandrins nécessairement prosaïques, mais rimés avec exactitude. Et voici comment il débute :

Quelquefois, un reflet momentané s'allume
 Dans la vue enchâssée au fond du porte-plume.

.....
 La vue est mise dans une boule de verre,
 Dans le haut, presque au bout du porte-plume blanc
 Où l'encre rouge a fait des taches comme en sang.
 La vue est une très fine photographie.

.....
 Mais tout enfile, quand l'œil, plus curieux, s'approche
 Suffisamment pour qu'un cil par moments s'accroche.
 Je tiens le porte plume assez horizontal.
 Avec trois doigts, par son armature en métal
 Qui me donne au contact une impression fraîche.

Et cela continue de la sorte ; tout est énuméré,

qualifié, analysé. La « vue » représente une plage. Au loin, la mer, les bateaux; ici les flâneurs, les baigneurs, là, des enfants qui jouent, des enfants qui pêchent, un peintre, des amoureux, des bourgeois; toutes ces choses, tous ces êtres sont examinés comme au microscope et représentés méticuleusement. On dirait d'un panorama géant, peint par quelque miniaturiste.

Evidemment, ce procédé ne mérite pas des louanges sans réserves; on peut lui reprocher d'être étroit, mesquin, terre-à-terre, maniaquement systématique. Mais il a du moins l'avantage de la nouveauté. Et lorsque tant et tant de poètes célèbrent en rythmes banaux le Printemps, l'Azur et leur Belle, il ne faut point refuser une sorte de sympathie littéraire à celui-ci qui tenta de s'affranchir.

Les livres de M. André Foulon de Vault — il y en a vingt-et-un et l'auteur compte au plus une trentaine d'années — offrent tous ce même attrait qu'on peut les parcourir sans se heurter jamais à une faute de goût. Les poèmes se déroulent avec une lenteur harmonieuse, une grâce molle et douce, comparable à celle des beaux fleuves. Et l'on se croirait transporté dans la Touraine, devant des paysages aux lignes souples, formés d'arbres frémissants, de sources pures et d'horizons bleutés, sous un ciel de France. Mais un paysage comme celui-là, M. André Foulon de Vault, lui, ne le

goûterait qu'au crépuscule, car quelque chose d'invincible l'attire vers les tons qui s'effacent, les formes qui s'indécisent, les sons qui meurent.

Il n'est du reste pas qu'un poète de sentiment. Il est aussi un poète de pensée. Et pour l'attester, je veux vous citer en entier le sonnet liminaire de *l'Allée du Silence*.

Au fond du parc désert où toute voix s'est tue,
Où le bourdonnement humain s'est arrêté,
La grande allée étend avec tranquillité
Sa vaste nef, qu'octobre a déjà dévêtue.

Pour rendre plus seraine encor sa majesté,
Dont la splendeur d'âge en âge se perpétue,
Diane chasseresse y découpe en statue
Le geste souverain de sa divinité.

Pareille à cette allée ample, je veux ma vie :
Droite, silencieuse, à l'Art seul asservie,
Close aux rumeurs, rebelle au plus humble détour.

Et, défiant le Temps, robuste comme un arbre,
Je veux que la fierté de mon unique amour
Y dresse vers l'azur la blancheur de son marbre.

Aux poétesses connues, à Lucie Delarue-Mardrus, à la comtesse de Noailles, à madame de Régnier, s'adjoint mademoiselle Nicolette Hennique. Son nouveau volume, *Des héros et des Dieux*, est d'une inspiration pure et d'une forme irréprochable. Adonis, Méduse, Hercule dans ses douze labours héroïques, Ganymède, les Olympiens y paraissent, et aussi les Grâces et les Bacchantes. Et le

volume de mademoiselle Nicolette Hennique débute heureusement par ces vers :

O Dieux ! pour le tribut d'encens que je vous brûle,
Pour la myrrhe, le nard, la cannelle et le thym,
Et les vers parfumés que j'offre ce matin ;
Pour ces branches de lys, pour ces fleurs d'aspérule,

Donnez-moi, dieux puissants, jusqu'à mon crépuscule,
Un égoïsme épais, un repos surhumain ;
Car je voudrais, au long du terrestre chemin,
Avoir contre l'amour, le bouclier d'Hercule.

Faites-moi toute entière et de glace et de roc,
De métal. Que mon cœur ne reçoive aucun choc ;
Qu'aucune passion jamais ne le harcèle,

Ne puisse le tiédir, même d'une étincelle !
Ainsi je garderai le calme triomphant
Qui me berçait hier, lorsque j'étais enfant.

Pourquoi les éditeurs, lorsqu'ils publient des poésies, ne les ordonnent-ils pas suivant la méthode de Lemerre, qui est excellente, et qui mérite de devenir traditionnelle ? Les sonnets de *Des héros et des Dieux* sont imprimés sur deux pages. A la première, un titre nageant dans un blanc démesuré, et, tout en bas, une strophe. Les trois autres strophes sont à la page suivante, et l'on a l'impression d'un tronçonnement, en présence de ce quatrain isolé, et de cette assemblée biscornue d'un quatrain et de deux tercets. Pour la vue, et pour l'intelligence, ne vaudrait-il pas mieux diviser, comme fait Lemerre, le sonnet en deux grou-

pes équilibrés ? Cela satisferait le lecteur et le disposerait à l'indulgence.

D'indulgence, MM. Jean de la Jaline et François-Guillaume de Maigret n'en ont pas besoin. *Les Tourmentes*, du premier, *Sur la route ardente*, du second, sont des œuvres sérieuses, consciencieuses, probes. M. de Maigret me semble plus raffiné dans son art ; M. de la Jaline me semble plus ému, plus sentimental. L'un compose des pièces rarement longues, avec des recherches de rythme, des ingéniosités de rimes. L'autre se laisse aller davantage, et cela nous vaut des poèmes d'une aisance agréable, écrits un peu au courant de la plume, et qui procèdent visiblement sinon de Musset, du moins d'Armand Silvestre. Nuancez d'exotisme la poésie coulante de ce bon versificateur, et vous connaîtrez assez exactement la manière de M. de la Jaline. C'est avec sympathie que je vous signale ce volume, où vous verrez naître, fleurir et se faner, sous des ciels divers, des amours d'un printemps, qui n'ont pas eu d'été.

J'ai lu avec intérêt *Peintres et Sculpteurs*, de M. Alfred Joubert. Les vingt-quatre sonnets qui composent tout son volume sont inspirés chacun par un maître de l'Art. Ce jeu agréable, Reynaldo Hahn l'avait essayé naguère, en écrivant quelques jolies mélodies sous l'invocation de peintres illustres.

M. Alfred Joubert est un rimeur visiblement influencé par Hérédia, mais il possède une souplesse, une ampleur, un accent qui lui sont propres. Ses vers vivent et palpitent. Qu'il symbolise Rubens, Watteau, La Tour, Daumier ou Rops, c'est toujours avec le même bonheur. Je voudrais citer au moins un de ces sonnets, et j'hésite. Car il faut avouer que, s'ils sont tous exempts de défauts, ils le sont pareillement, uniformément, sans qu'un s'érige au-dessus des autres par une valeur plus éclatante. Voici pourtant un Rubens qui me paraît d'une fougue et d'une allure estimables :

Le rire de la vie éclate en tes couleurs,
 Car le bonheur d'aimer t'est chose coutumière,
 La gloire du baiser rutil en ta lumière,
 Et tes riches brocarts n'ont pas connu les pleurs.

Tu n'as jamais souffert au jardin des douleurs
 Et ta force a toujours gardé sa grâce altière,
 Maître qui sus broyer, pour chanter la matière,
 Dans le creuset, du jour, du soleil et des fleurs.

Tu fus le virtuose élégant et superbe,
 Le grand seigneur qui passe en effeuillant la gerbe,
 L'Artiste-Dieu qui prend un pinceau de rayons,

Et fait, en se jouant, dispensateur des joies,
 Fleurir sur la splendeur de ses carnations,
 La douce royauté des velours et des soies.

Le prix Sully-Prudhomme fut décerné cette année à mademoiselle Marthe Dupuy. J'ouvre le vo-

lume, et je tombe sur une poésie intitulée *Blessures*, dont voici la première strophe :

J'allais vers vous comme vers Dieu,
De délices les mains brisées ;
Je voulais joindre à mes aveux
Les anciennes larmes versées.

Cela n'est pas fameux. L'inversion du second vers est fâcheuse, et la force de la pensée n'excuse point l'indigence des rimes.

Je trouve ailleurs cette image champêtre :

Le liseron, coiffe blanche,
Aux brises va brimballant :
Un volubilis se penche,
C'est blanc bonnet, bonnet blanc.

Voilà qui est évidemment du genre familier. C'est un effet de monologue susceptible de faire sourire aimablement les personnes assemblées en rond autour de la demoiselle à qui on a demandé de dire quelque chose.

Encore une strophe, de laquelle il appert que l'auteur de l'*Idylle en Fleurs* excellerait à écrire la chansonnette genre Judic ou Thérèse :

A l'existence farinière
Mon esprit va s'ingénier :
Vieux moulin, si j'étais meunière,
Je sais bien qui serait meunier.

On voit d'ici l'œil en coulisse de la chanteuse. On entend la voix qui s'assouplit et devient caressante, et l'on s'attend, aussitôt le dernier vers

décoché avec finesse, à ce qu'éclatent ensemble le bruit des applaudissements et la ritournelle de l'orchestre.

Mais ne croyez point que mademoiselle Marthe Dupuy soit dépourvue de philosophie. Voici comment se termine la dernière pièce de son livre :

Ce sera très amer et ce sera très triste.

Et tu souffriras à ton tour,

Pour la première fois — surpris que te résiste

La mort, plus forte que l'amour.

C'est un petit jeu. L'amour est-il plus fort que la mort? Oui, disent les uns. Non, disent les autres. Fort comme la mort, proposent les conciliateurs. Selon cette jeune fille, la mort est plus forte que l'amour. En est-elle bien sûre? Ne croit-elle pas que par la procréation, l'amour remporte sur la mort d'incessantes victoires? Mais cela n'est pas une idée de jeune fille. Et, à tout prendre, il convient mieux à une jeune fille de parler de liserons et de moulins que de ces grands antagonismes mystérieux.

Tous les autres poèmes de l'*Idylle en Fleurs* ne sont point sans agrément. Ils ont de la gentillesse, de l'aisance, parfois de la grâce, et parfois une bonne humeur qui fait excuser leur banalité. Mais ils ont mérité le prix « Prudhomme » tout court.

J'ai à vous signaler quelque chose de profondément « rigolo ».

C'est un volume de vers. Ce volume qui s'ap-

pelle *Eurythmies* a 72 pages. Mais les pages de droite ont seules reçu quelque impression. Toutes les pages de gauche sont vierges. Cela remet donc à trente-six le nombre des faces imprimées, et à dix-huit le nombre des feuillets utiles. Aucun des sixains ou des dizains qui flottent dans ces grands blancs in-8° ne s'est abaissé jusqu'à prendre un titre, et le volume n'a rien de luxueux.

Or, savez-vous le prix marqué? — Trois francs.

Mais ne criez pas à l'aberration. Les vers de M. Jean Royère valent bien trois francs. Ils valent plus; ils sont inestimables. En voici un échantillon :

Le soir si pâle au gré de la nuit dense
 Fut la rosace où rêvent d'autres yeux,
 S'efface, gris renversé des nuances,
 Vers les cyprès du rond-point otieux,
 Dont l'ombre encore allongée et verdâtre
 Bronze le stupre au mur presque éboulé
 Du sang si vieux qu'il écaille le plâtre.
 Grottesques trous d'un concombre fêlé
 Par les carreaux de minuit qui grimace,
 Bave, et ces chairs gluantes de limace
 Sur l'abricot velouté du baiser,
 Ricanera, blafarde, cette face,
 Jusqu'au fini de me désabuser?

Avez-vous compris?

Allons, je vais vous faciliter la besogne en vous rapportant la Préface par laquelle le « poète » inaugure ses chants. Voici cette préface, dont je vous prie d'admirer la clarté qui m'a paru éblouissante jusqu'à l'aveuglement :

« Le Poète avoue volontiers qu'une collaboration décente avec Stéphane Mallarmé — lequel par malheur je n'ai pas connu — l'induisit à prolonger au delà de l'œuvre choisie le jeu émouvant de sa lecture en combinant — paré d'une grâce neuve et sans plus se souvenir de l'aurore que s'il se fût évadé en un midi supra-terrestre — une poésie qui contraignit le lisant à autant d'initiative que l'Écrivain, l'arrachant à cette route royale du Verbe qui se déroule fertile et plate dans l'unanime majesté du paysage, nappe, dans les forêts, régulatrice des futaies, râclant les guipures des venelles, pour l'embellir des contours nuancés d'*eurhythmie*, quintessence, philosophie, rêve replié — comme d'un peu d'infini bu aux lèvres d'enfantines confidences — susurrements cueillis à l'Écoute dans le Silence désert qu'un crépuscule balance entre des tombes — l'impossible de la clarté enclot d'harmonie fuie et retrouvée ductile à l'ouvrier de doigts ingénieux — le dû de l'intuitif d'ailleurs développé en discursifs théorèmes d'une géométrie vive et succincte pour l'œil ennemi de gloses honteuses à qui sait comprendre et sentir le Poème. »

On ne saurait trop admirer la sorte de la pudeur morale avec laquelle M. Royère dissimule chaste-ment sa pensée.

Il fut de mode, durant quelques années, de prétendre que l'obscurité était la condition première de la poésie. Cette affirmation n'avait point une origine absurde. Il est certain que la poésie doit

procéder par intuition, non par raisonnement, qu'elle est destinée à évoquer plus qu'à analyser ou à décrire, que son premier rôle, enfin, est d'être suggestive. Mais il y a loin de ce souci louable à l'excès par lequel on fait de la prosodie un intelligible agencement musical de syllabes et de mots.

D'ailleurs, la clarté, quoi qu'on dise, sera toujours la qualité première de la Beauté, car la Beauté ne comporte point d'effrois ni de vertiges; elle est sereine, harmonieuse et nette, comme ces temples de l'Hellade dont les formes se montrent purement sur un ciel qui n'est complice d'aucune irrégularité et qui répand jusque dans le creux des corniches le reflet de sa toute-lumière.

Je ne veux point vous persuader que tous les poètes contemporains sont pareils à M. Jean Royère.

Au magasin du Louvre, entre le rayon des balais de crins et celui des phonographes nasillards, se trouve une salle où pendent des tableaux et des dessins de maîtres. De même, dans le bazar hétéroclite des lettres, il faut mettre à part quelques nobles écrivains.

Si j'avais à désigner aujourd'hui le maître de la poésie française, je n'hésiterais pas à nommer Fernand Gregh. C'est en lui que chantent nos douleurs, nos espoirs, nos angoisses et nos joies. C'est lui qui vit la vie telle que nous la voyons, l'aima telle que

nous l'aimons, c'est par sa voix que devint mélodieuse l'âme moderne.

Ah ! qu'il est doux d'avoir entre les mains un livre qu'on peut lire de confiance, sans crainte de rencontrer une banalité, une défaillance, avec la certitude au contraire que toute expression sera renouvelée, et que toute image ne viendra point de la réserve où puisent habituellement les gens de lettres, mais sera toute vibrante de vérité et de sincérité.

La sincérité, voilà, je crois, ce qui donne aux *Clartés humaines* leur force et leur séduction. Quel que soit le sentiment que veuille exprimer Fernand Grehg, quel que soit le décor ou l'objet qu'il cherche à peindre, il le fait en termes vrais, en termes neufs et en termes qui, malgré la rareté de leur choix, ne semblent même pas ingénieux ni recherchés, tant ils ont de naturel, tant ils définissent exactement ce qu'ont éprouvé l'intelligence ou les yeux.

Il a le secret du mot évocateur, de ces audaces que se permettent seuls les grands lettrés, et par la magie desquelles on est invinciblement ravi. Certains de ses vers ont une beauté charmante qui se prolonge comme la vibration d'un timbre d'argent ou d'un pur cristal. Après les avoir lus, on s'interrompt, on se les répète et on les écoute...

Je voudrais en glaner quelques-uns pour vous :

Le sommeil pourpre, à l'ombre immobile des gerbes

.....

Les branches des pêcheurs balancent dans le bleu
 Leur molle neige rose...

.....
 Parmi le blond parfum des tilleuls alanguis

.....
 Le vaisseau dont le mât oscille aux cieux pâlis.

.....
 Les grêles peupliers, comme un frêle rideau,
 Tremblent dans l'ombre bleue avec un bruit de soie.

.....
 Les coteaux veloutés que le soir lent recule.

.....
 Ces beaux jours neufs, déjà plus doux, frileux encore,
 Où comme un nouveau-né, rit le monde ingénu.

.....
 Tombe, douce pluie!

Ruisselle du ciel mat en larmes de clarté.
 Irise dans l'air blanc tes gouttes éblouies ;
 Toile d'eau que le vent subtil fait palpiter,
 Tissu d'argent que plisse au loin la brise enfuie,
 Croise et trame sans fin tes fils diamantés.

.....
 Le vent passe, effeuillant dans l'herbe les pivoines,
 Le vent passe, argentant la houle des avoines.

Quelle exquise perfection offrent ces tableaux de nature ! N'entend-on point le chuchotement de la brise elle-même à travers les mots ? Et quelle trouvaille que cette épithète : pourpre, au premier vers, simple mot disant la torpeur orientale des midis d'été et la grande clarté qui fait transparentes les paupières closes.

Mais Fernand Gregh, en même temps qu'un descriptif, est aussi un penseur. Il ne pense point

par méthode et ne rime point des chapitres de métaphysique ; il pense par élan, par envolée, et l'unique objet de ses aspirations, c'est la Vie. Ce mot revient à chaque moment dans les *Clartés humaines*. Le poète aime les hommes et les choses de la vie. Il nous exhorte à vivre, à vivre ardemment, pleinement, à ne pas nous perdre en rêveries stériles ou en concepts amoindrissants, mais à marcher en aspirant le parfum des fleurs, en écoutant les éternelles harmonies de la nature, en embrassant tout de nos regards exaltés, en emplissant nos poumons de l'air du ciel.

Lui-même nous a donné magnifiquement l'exemple, et c'est pour cette raison que son art paraît si neuf.

Cet art, il l'a défini, et dans des termes tels que tout développement critique serait au-dessous de leur chantante précision.

Qu'ai-je donc ? Qu'est-ce que j'attends ?

Que sais-je ?

Un art plus infléchi, plus vif, plus palpitant,

Un art magicien d'un plus doux sortilège ;

Un art audacieux, un art inentendu,

Plus fluide, plus frais, plus flottant, plus fondu ;

Un art plus familier et plus secret ensemble

Où l'on sente parfois mon cœur à nu qui tremble,

Un art immédiat, où plus rien d'arrêté

Ne s'interpose entre mon rêve et la beauté ;

Un art plus complexe et plus libre,

Plus large à la fois et plus fin,

Où tout varie, où tout chatoie, ondule et vibre,

Un art plus vrai et plus vivant enfin !

En Louis le Cardonnel, il convient de saluer, ainsi qu'en Fernand Gregh, une nature de poète, et cela, de toute justice. Il n'est pas un de ses *Poèmes* qui ne soit marqué de ce signe auquel on reconnaît l'œuvre respectable et haute. Ils sont tous d'une belle venue, saine, aisée, puissante. Je sais, dans la forêt de Fontainebleau, un endroit qu'on nomme La Tillaie. C'est une futaie de hêtres. Au printemps, les hauts troncs d'un blanc chaud, pareils à de l'argent moussu d'or, supportent un dôme translucide de jeunes feuilles, à travers lesquelles passe un jour de verrière, un jour couleur d'émeraude et de péridot. Cette pénombre mystérieuse et presque magique, cette ample et sereine colonnade de fûts gigantesques, ce soleil deviné qui, çà et là, jette sur les feuilles des disques de lumière vive, cet aspect de paix robuste, de calme et de majesté, les poèmes de Louis Le Cardonnel les ont fait renaître du fond de ma mémoire, et c'est pourquoi je leur porte vraiment une sorte d'affection reconnaissante. Ces quelques vers vous montreront quel charme prenant ils dégagent :

O ma sœur, attendons que, sur le bois qui rêve,
 Avec lenteur la lune automnale se lève,
 Dans une lumineuse et mouvante vapeur,
 Les chemins blanchiront, pleins de mystique peur,
 Et nous regarderons flotter de frêne en frêne
 Le voile indéfini de l'heure élyséenne...
 O silence que seule interrompra, là-bas,
 Derrière le taillis, celle qu'on ne voit pas,
 La fontaine aux sanglots brisés.

Et virginales,

Des formes glisseront pour nous, par intervalles.
Des Muses sembleront s'en aller à longs plis,
Harmonieusement, dans les chemins pâlis.
Et dans cette forêt qui, sommeillante et blême,
Ne paraît plus, ma sœur, que l'ombre d'elle-même,
Laisant aller notre âme en propos languissants,
Tous deux nous semblerons nos mânes bleuissants...

M. Gabriel Nigond écrit ses vers

Entre son puits, ses fleurs, sa treille et son noyer.

Si vous goûtez la poésie, achetez *Novembre*. Ce livre est tout à fait supérieur. Dès la première page, vous sentirez le souffle rude et parfumé des champs. L'impression persistera. Une simplicité sans monotonie règne sur l'œuvre entière, et lui communique un charme incomparable. J'espère beaucoup du talent de M. Nigond. Il est personnel et souple à la fois. Auprès de poèmes en alexandrins, vous verrez dans *Novembre* des rythmes ingénieux, mais toujours combinés suivant les lois inéluctables de l'harmonie. Le *Cheval mort*, le *Chat*, *Nuit tendre*, en sont le témoignage. M. Nigond respecte la primordiale nécessité de ne point hacher les rythmes. De cela, je lui ai beaucoup de reconnaissance, car *Novembre* nous prouve qu'il est possible, avec du talent, de soumettre, sans l'altérer, une inspiration neuve aux formes de notre prosodie. En vérité, n'est-ce pas une profanation et une folie que de vouloir détruire l'instrument amélioré sans relâche, et dont les poètes

les plus divers ont pu faire naître tour à tour, depuis si longtemps, des harmonies nouvelles !

Mais je ne veux pas entreprendre l'éloge de la prosodie classique... Et je reviens à M. Nigond pour le féliciter d'avoir fortifié son inspiration en la subordonnant à la discipline du mètre. J'accorde que les puissants seuls peuvent résister à cette épreuve, et que, si l'auteur de *Novembre* avait été un tiède poète, il se fût trouvé amoindri, sinon éteint, par les lois du vers. Il est certain qu'elles exercent une contrainte meurtrière parfois. Mais l'anéantissement des faibles, la sélection des bons et des forts, voilà, n'est-ce pas, les conditions premières de la vie et du beau.

Or, l'observance des principes du rythme n'a rien ôté au génie poétique de M. Nigond. Les rimes de *Novembre* ne sont pas toujours correctes, mais elles sont toujours suffisantes. J'entends par là qu'elles allient des pluriels à des singuliers, et jumellent un infinitif avec un participe, ou un substantif terminé par une désinence muette avec un verbe à la troisième personne du pluriel. Ce ne sont pas là des licences poétiques, mais des droits. Il ne faudrait point, en effet, accepter comme formules définitives les étroitesse de Boileau et de celui dont Banville a dit si joliment :

Tant qu'à la fin, pour mettre le hola,
Malherbe vint, et que la poésie
En le voyant arriver, s'en alla.

Si j'ai tant insisté sur la valeur en quelque sorte

intrinsèque des vers de M. Nigond, c'est que je tenais à justifier l'admiration que m'inspire son livre. Il contient une pièce qui est un chef-d'œuvre. C'est intitulé : *la Grand'mère*. En lisant cette pièce on pourra connaître à quelle intensité d'émotion, de tendresse, de grâce et de beauté atteint l'expression simple et vraie d'un sentiment. Vous trouverez, dans le reste, une suite de tableaux intimes, de paysages, d'analyses morales, de câlineries amoureuses, d'images philosophiques, tout empreints d'une douceur alanguie dont on subit invinciblement le prestige. Une ambiance d'air pur et de candeur vivifie ces poèmes ; leur mélancolie fait songer, mais ne blesse pas ; leur joie, éclatante et pure comme la joie des choses sous le soleil, met dans l'âme une tiédeur charmante. Entre tous, j'ai particulièrement goûté les paysages, qui ont les lignes calmes des Pavis de Chavannes, et les petits intérieurs, obscurs et familiers comme ceux de Rembrandt, parmi lesquels pénètre aussi la Poésie, dans un flot de lumière d'or.

Je pense beaucoup de bien d'*Alternatives*, que M. G. Fauconneau du Fresne publia récemment. Ce poète est un sensible, un délicat. Ses strophes sont d'une fermeté qui rappelle celle du *Carnet d'un amoureux*. Comme Georges de Porto-Riche, il touche à la poésie moins par la forme imagée, la recherche de l'épithète brillante et suggestive, la cadence laborieusement combinée, que par le sentiment pur.

On a dit qu'une phrase brève, fouillée, exactement expressive de la pensée, prend souvent la mesure d'un alexandrin ou d'un octosyllabe ; je serais incliné à croire que c'est à force de netteté et d'harmonie intellectuelle que M. du Fresne est poète. Quoi qu'il en soit, sa vocation est incontestable. Lorsqu'il se gardera de certaines antithèses, telles que « le mal délicieux », et de certaines idées que trop de poètes ont chantées pour qu'elles soient encore poétiques, il pourra être assuré de toucher à la maîtrise. Observez combien cette strophe est filée avec aisance, sans remplissages, sans inversions :

Ecoute, méchante,
 Je chante
 L'histoire touchante
 D'un cœur rebuté,
 Qui, pour l'infidèle,
 Loin d'elle,
 Ne fut qu'un modèle
 De fidélité.

Celle-ci, où la pensée se condense si simplement :

Dans ma détresse, en mon cœur las,
 Reviennent, comme une ironie,
 Les serments que tu violas.

Et je veux vous faire connaître en son entier la pièce intitulée *Despotisme*, par laquelle vous jugerez la manière du poète :

Ma tendresse qui te tourmente
 Exige d'incessants témoins.
 Elle est jalouse autant qu'aimante,
 Et veut toujours plus, jamais moins.

Elle s'attache à ta pensée,
Ne lui tolère aucun écart,
Et d'une ombre elle est offensée,
Si cette ombre est dans ton regard.

Elle te surveille, elle épie
Ta gaieté comme ta langueur ;
Elle pénètre et fouille, impie,
Au sanctuaire de ton cœur.

A chaque geste, elle soupçonne
Un motif obscur, étranger...
Et ne cède rien à personne
D'un droit qu'on ne peut partager.

Elle est vigilante, et s'assure
Dans ton âme, à chaque moment,
Qu'il n'existe aucune fissure
D'où m'échappe ton sentiment...

Elle est importune, et je doute
Que tu n'en soupIRES tout bas ;
Cependant, elle te veut toute,
Elle ne transigera pas.

Quand même sa rigueur te blesse,
Je sais, je n'ai jamais douté
Que tu blâmerais sa faiblesse
Cent fois plus que sa fermeté.

Car cette force qui t'engage
En de tels liens, au mépris
De toute relâche, est le gage
De ce que ta garde a de prix !

Ces trois exemples montrent que les vers de M. Fauconneau du Fresné sont des vers d'amour. Tantôt confiant, tantôt désespéré, il traduit les mouvements de son âme. C'est toujours la même

exactitude, la même sûreté de forme. Et si son cœur subit des alternatives, son talent, du moins, est d'une unité à laquelle nous devons notre approbation la plus chaleureuse.

Puisque les écrivains impressionnistes nous ont accoutumés à l'emploi des termes détournés de leur véritable sens, et choisis seulement en raison d'associations d'idées qu'ils suscitent, il me paraît que le mot : royal conviendrait le mieux du monde aux *Charmes*, le recueil des poèmes de madame Catulle Mendès.

Oui, ce mot : royal, avec sa grave syllabe initiale où domine la lettre qui fait toute la noblesse du mot : lys, et sa finale magnifique, ample et radieuse, ce mot : royal, qui débute riche et sourd comme un froissement de soie, et qui s'achève en une fanfare, ce mot où sont en puissance tant de magnificence chaleureuse et de beauté, ce mot évocateur de cortèges, ce mot : royal, enfin, blanc et or, blanc comme la pureté, or comme la gloire, ce mot répond mystérieusement à ces poésies qui se développent, montent et s'épanouissent avec majesté sur l'azur de l'Idéal, à ces poésies sveltes comme des calices, et d'où s'exhale un parfum noble, fort et fier, le parfum, vraiment, des lys de France.

Il est infiniment précieux de lire un livre comme celui-là, neuf d'inspiration, renouvelé d'images, et dont pourtant la forme demeure classiquement pure. On peut l'opposer heureusement à ces son-

geries banales et prétentieuses, à ces fausses naïvetés, à ces bouquets de jardinier, gauches et sans art, que Francis Jammes nous envoie d'Orthez, ou à cette voiturette de légumes et de fruits que pousse devant elle notre petite poétesse à la mode, en criant très fort, tout comme Crainquebille : « Des choux, des navets, des carottes!... »

Mais la qualité première de ces *Charmes*, c'est, à mon avis, la variété. Depuis la brève notation d' « intermezzo » jusqu'à la pièce amplement développée, depuis la « lettre » de quatre strophes jusqu'à la grandiose élégie, madame Catulle Mendès s'essaie en tous les genres, et réussit en tous. Elle manie, avec l'aisance de Gautier, l'octosyllabe, comme en ce *Paysage* :

Tes yeux me sont un pays clair
Où, grave et peureuse, j'habite,
Un grand pays de ciel et d'air
Où je me sens toute petite.

Doux pays que mon rêve obtient
Pour s'isoler dans la caresse,
Vaste pays qui m'appartient
Sans que pourtant je le connaisse.

Pays vivant, pays léger
Tout peuplé de ma seule image,
Mais dont l'horizon étranger
Est fait d'un immense mirage.

Tes yeux de poète et d'amant
Sont la terre que j'ai conquise,
Et, pour mon infini tourment,
Sont toujours la terre promise.

Elle ne méconnaît point le vers de dix syllabes coupé par le milieu, délicieuse cadence, légère encore et déjà forte, qui porte la pensée comme un bel oiseau dont les ailes ont à la fois la mollesse du duvet et l'ampleur de l'envergure :

LÉGÈRETÉ

J'ai parfois ce vœu, d'être si fragile
 Sous ta volonté, sous votre désir,
 Qu'un peu de ton rêve et de ton plaisir
 Soit tout mon destin fugace et futile ;

D'être, un bel instant, la reine d'amour
 D'un très beau château de songe et de conte,
 Une reine-enfant, sans peine ni honte,
 Beau jouet d'orgueil en son bel atour,

Qui rit d'être enfant, qui rit d'être reine,
 Et sait ignorer, joueuse d'été,
 Que son beau palais sera dévasté,
 Qu'un jour seulement la voit souveraine,

Et d'un doux élan pareil au baiser
 Qui toute la prend et toute la donne,
 Puisqu'à vous distraire elle s'abandonne,
 Veut bien en mourir pour vous amuser.

Alors que madame de Noailles parle de « la forme délicieuse et mouillée » de certains mots, et de paroles « si tièdes et si sensibles qu'elles semblent des choses de chair », voyez comme une pensée presque analogue se transforme et s'harmonise par le talent de madame Catulle Mendès :

LES ROSES

Roses rouges épanouies
Fléchissant au bord des cristaux
Qui vous sont de jolis tombeaux
J'aime vos beautés alanguies,

Votre soupir, ce lent accord
De vos existences brisées,
Vos airs d'amantes épuisées
Dont se répand la molle mort,

Et votre grâce encor qui pâme
Avec des parfums accablés,
O fleurs lourdes, qui me semblez
Mon rêve fait de chair et d'âme.

Je terminerai en vous donnant la joie d'entendre ce cri d'amour superbement lancé, cette ode frémissante de vie, chaude, enflammée, palpitante, où la pensée monte d'un magnifique essor jusqu'aux régions supérieures. Je devrais la citer intégralement ; mais je veux faire quelques coupures ; non parce que mon admiration déclina, mais parce qu'il vous faut connaître et juger vous-mêmes ce livre, qui est celui de la meilleure poétesse dont nous puissions nous enorgueillir aujourd'hui :

Vous, à qui j'ai donné les songes, les soupirs,
Les désirs radieux du printemps de l'année,
Tous les rayons de ma jeunesse illuminée,
Et, dans les beaux instants de vos rares loisirs,

L'éclat soudain, que vous aimiez, de mes dents blanches,
L'offre de mon baiser que tu disais ton bien,
Puis, pour vous faire croire à quelque mythe ancien,
Ma fuite retournée et vive sous les branches,

Vous, à qui j'ai donné mes larmes et mes jeux,
Et ce vœu de vous plaire, et ma coquetterie
Puérile et retorse, et, dans l'ombre chérie,
Tout l'abandon, tous les éclairs, tous les aveux,

Toi par qui j'ai subi l'amour et le martyre
Des grands cœurs attentifs, malades de bonheur,
Dont le baiser ne peut pas guérir la langueur.
Toi, par qui j'ai souffert plus qu'on ne le peut dire,

Au long de notre temps fier, cruel et blâmé,
Toi qui fus tout l'orgueil et toute la prière
De mes brillants espoirs et de mon heure altière,
O mon amant! je ne t'ai pas assez aimé.

Je t'ai donné ma vie et bien plus qu'elle-même,
Ce qu'elle détenait de captieuses voix,
Car, si l'on est marqué pour aimer une fois,
De longs jours précurseurs, l'on ressent et l'on aime.

Je t'ai donné la foi que j'avais en mon Dieu
Avec l'expert savoir dont l'esprit bref s'honore,
Les secrets devinés, mon secret que j'ignore,
Et je sais maintenant que tout cela c'est peu...

Je sais, pour avoir vu dans tes yeux la tristesse
Qu'en ces mauvais instants rien ne saurait guérir,
Hélas! que c'est bien peu de croire et de chérir,
Et que rien ne suffit de l'humaine tendresse.

Nul ne détient toujours le bonheur enflammé.
Je t'ai donné ce qui, dans le ciel et sur terre,
Forme l'amour superbe, unique, solitaire...
Pardonne-moi, je ne t'ai pas assez aimé!

Par une préface où son génie s'ébat familièrement, M. Faguet nous apprend que M. Malteste, l'auteur de *l'Encens perdu*, est peintre. Nous

l'aurions deviné. Toutes ses poésies, lorsqu'elles contiennent une image, la rendent visible, précise, nette de lignes et colorée.

La manière de ces petits poèmes est d'une variété très louable. Tantôt, l'idée se sertit en une expression aux fermetés métalliques, tantôt le vers ondoie, flue, glisse, avec des souplesses luisantes de nymphe. Là, le récit condensé rassemble en six strophes l'énergie d'une *légende des siècles*. Ou bien, par la force même des mots et leur savante juxtaposition, le thème de la poésie s'impose à nous, nous obsède, nous pénètre — si bien que nous ressentons, par sympathie, les affres mêmes du poète.

Paul Bilhaud, qui vient de publier sous le titre : *Ça... et le reste*, un charmant recueil, Paul Bilhaud est un poète gai.

Voilà deux mots, ne trouvez-vous pas, qui semblent en froid l'un avec l'autre? Depuis que les Romantiques, puis les Parnassiens, s'enorgueillirent de leur imagination à panache, ou de leur impassibilité et refusèrent au moindre sourire le droit de troubler leurs traits augustes, nous nous sommes déshabitués de croire que la forme poétique pût convenir à ce qui n'était point de la psychologie pure, du récit grandiose ou de la description. Le malentendu se fortifia d'autant mieux que de bas industriels s'emparèrent des genres délaissés. Aussi l'odelette, le madrigal, l'épigramme,

la ballade, privés d'honneurs, sont-ils aujourd'hui vêtus de dégradantes livrées et, loin de la place qu'ils méritent, traînent-ils dans les cabarets montmartrois ou sur les scènes des cafés-concerts une existence ignominieuse.

Il faut se réjouir qu'un délicat lettré leur rende un peu du lustre aboli.

Ça... c'est la grâce, la fantaisie, l'élégance, le charme, résumés en une piécette où l'auteur trace de la Parisienne un profil délicieux. Ce n'est, si vous le voulez, que de l'aquarelle ou du pastel, mais, outre que le procédé convient au modèle, la ligne est harmonieuse, la couleur fraîche et séduisante. *Le reste*, c'est un ensemble de petits poèmes, de badinages, d'élégies familières, de croquis rimés, de satires, et parfois de stances philosophiques où la gravité de l'idée s'éclaire et sourit, comme un buste de penseur qui s'enguirlanderait de chèvrefeuille.

Presque toutes ces pièces sont des « pièces à dire ». Voilà un des grands mérites de l'auteur. Il se dénonce homme de théâtre par la science qu'il a de la gradation de l'intérêt, du ménagement de l'effet. *Monsieur Bébé*, *Idylle*, *L'unique baiser*, *Rencontre*, sont des récits « filés » comme des scènes de Becque ou de Meilhac.

Je qualifiais Paul Bilhaud de poète gai. Mais sa verve, quelquefois, se nuance d'attendrissement et de mélancolie. S'il a le secret de nous faire rire, il a pareillement celui de nous émouvoir ; on se sent le

cœur gonflé, la gorge étreinte : des pleurs vont arriver... voici que déjà les yeux brillent... Bah! d'un mot gentil, d'une drôlerie inattendue, l'auteur — qui connaît son public! — sèche vite les larmes naissantes et détend la petite angoisse qu'il a si bien su provoquer.

Qu'il soit tendre dans les *Baisers*, fantaisiste dans la *Fiancée du trombone à coulisse* et l'*Histoire ponctuée*, copieusement comique dans la *Douche* et la *Sonate*, sceptique dans les *Dupont*, ému dans les *Toutes petites*, Paul Bilhaud demeure un poète plein d'aisance, un esprit sympathique, ingénieux et fin.

Après ce court répit, reprenons notre promenade entre les éventaires des rimeurs.

En voici un qu'enveloppent de funèbres crêpes drapés par des admirateurs fidèles.

Un recueil d'*Œuvres Posthumes* est venu s'ajouter aux volumes que Paul Verlaine approuva et signa. Je me suis proposé de le lire avec attention, de noter les poésies qui me paraîtraient les meilleures, puis d'élire celle que je pourrais proposer à votre admiration.

Eh bien! de très bonne foi, j'ai lu, j'ai relu les *Œuvres Posthumes*. Elles ne contiennent rien, absolument rien de bon. Ce sont des balbutiements, des rêvasseries inintelligibles, des hoquets. En voici un exemple :

HOPITAL

De cet endroit neutre, il s'exhale
 Quelque chose de neutre trop...
 Pourtant les femmes de ma salle
 Sont aimables sans être au trot.

Les principes de ces personnes,
 Bien que par tels us harassés
 Sont, malgré qu'elles soient si bonnes,
 Tant gentils moins que jusqu'assez,

Jusqu'à trop presque, moins la femme
 Française, si méchante ainsi
 Que ses rivales, corps et âme,

Hélas! est donc trop presque, ainsi
 Qu'il le fallût, et que réclame
 Le poète malade aussi...

Tantôt, dans les vers dédiés à *mademoiselle Marthe*, ou composés pour le banquet de *La Plume*, on découvre tout juste autant d'inspiration que sur les banderoles hélicoïdales d'un mirilton; tantôt, dans le *Billet à Lily*, Verlaine formule — avec art, cette fois — un petit programme de mignardises où la nature des caresses qu'il se propose est annoncée en termes précis, que ne désavouerait pas un voyageur de commerce.

Il serait temps de s'expliquer au sujet de ce poète, et de lever un peu le bandeau que le snobisme, depuis dix ans, nous maintient sur les yeux.

Verlaine publia quinze cents pages de poésie. Cinquante sont excellentes; cent sont bonnes, deux

cents sont passables, et le reste ne vaut rien. Comment Paul Verlaine est-il devenu le grand Verlaine? Par le zèle de ses disciples. Ces disciples, à la fin des *Œuvres Posthumes*, une suite de croquis en prose nous les montre au naturel. J'en extrais ces phrases : « Vif comme le mercure — un pacha à combien de... cœurs! — Son verre s'empourpre de picon ou s'illumine d'absinthe. — Il porte, très enfoncé, très en arrière, un pétase de feutre noir, disposé en cône à la Salvator-Rosa. — Imberbes fumeurs de cigarettes. — Leurs immenses tignasses épanouies, savamment déchevelées, flottent par les airs. — Tout de gris de perle investi. — Drapé d'un manteau à triple ou quadruple pèlerine, pour subjuguier le sexe aimable. » Tous sont ensuite rangés sous la dénomination commune — et justifiée — de « mômes-monocles ». Voilà comment Verlaine lui-même nous décrit ses élèves. Ces jeunes gens le proclamèrent chef d'école. A la vérité, il ne fut jamais qu'un chef d'école buissonnière.

Verlaine composa plusieurs poèmes remarquables et quelques beaux vers. Il serait tout à fait injuste de ne pas le reconnaître. Mais il serait non moins injuste d'accorder à ce doux vagabond de lettres un mérite et une influence que rien ne justifie.

Vous pensez bien que je n'ai, à l'égard de Verlaine lui-même, aucun ressentiment. Le pauvre homme est irresponsable des louanges bouffonnes qu'on lui décerna. J'ai pour lui, outre une

intime tendresse, une compassion très sincère. Mais je trouve insupportable cette bande de décadents prétentieux et sots qui le suivait en hurlant des éloges. Verlaine montait-il chez une fille, la bande disait aussitôt : « Quelle sympathie évangélique pour la détresse humaine ! » Allait-il chez le mastroquet, elle proclamait : « Il boit à la source des muses. Attendons le chef-d'œuvre ! » Bégayait-il en sortant, elle sténographiait ses propos. S'appuyait-il le front contre un mur, tous se le désignaient avec émotion : « Voyez le fils de la Nature, l'homme simple, le génie primitif qui défie les conventions humaines ! » Chantonnait-il d'une voix enrouée, la bande faisait taire les passants : « Ecoutez ! Quelle révélation ! Quelles harmonies nouvelles ! Quelles virtuosités dans la dissonance ! » Enfin, frissonnant et las, s'immobilisait-il dans une église, sur une bouche de calorifère, aussitôt la bande s'exaltait : « Hosannah ! Le Maître est converti ! Vive Dieu ! Quelle candeur ! Quelle dévotion ! Quelle édifiante et sublime prière que la sienne ! » Et, comme les badauds accouraient à ces cris, elle organisait bien vite, forte de son ahurissant prestige, une manifestation d'enthousiasme et un service d'acclamations.

Monsieur Edouard Ducoté est
un poète qui
composa en vers libres
la *Prairie en fleurs*.

C'est pourquoi il ne trouvera point
mauvais que
j'adopte sa forme
pour
rendre compte de son
ouvrage.

Mais, cette forme, je m'empresse
de l'abandonner,
car
je suis certain que
vous ne me lisez déjà plus.

Et je tiens cependant à vous dire que, malgré la langue où M. Edouard Ducoté emprisonne ses idées, malgré ce hideux vers libre qu'il emploie — lombric sectionné qui se tortille en fragments inégaux — malgré ce vers libre tranché par le hasard ou par d'absconses intentions dont personne ne se peut douter, ce vers qui lèse la logique, l'euphonie et le nombre, je veux dire que M. Edouard Ducoté révèle une âme douce, sensible et rêveuse, en qui rien ne ressemble à des hiatus inharmonieux ni à des anormalités saugrenues.

Si je vous demandais de vous imaginer que les vagues de l'Océan, une nuit, se soulèvent jusqu'aux étoiles pour leur donner assaut, et que le ciel, enfin vaincu, s'écroule dans la mer, vous y parviendriez après un effort.

Mais si je vous demandais d'imaginer qu'un poète ait consacré cent quatre-vingts pages à dé-

peindre ce conflit nocturne, vous déclareriez qu'un tel tour de force passe votre entendement.

C'est pourquoi je vous engage à lire, par curiosité, *la Conquête des étoiles*, de M. Marinetti. Il n'y a pas un arrêt, pas une nuance, pas une variété. A ce point, la monotonie devient grandiose, stupéfiante, respectable. Ce livre offre un exemple de vertigineuse fécondité. Les termes s'entassent, les épithètes ronflent, les verbes s'accumulent, les substantifs vrombissent, se heurtent, éclatent, s'escaladent, se battent, se tordent et hurlent. Les néologismes se creusent comme des abîmes, les barbarismes s'échevèlent, les impropriétés de termes planent formidablement sur l'ensemble.

Un vers? Voici :

Hola hé! Hola ho! Stridioula, Stridioula, Stridioulaire.

Je m'empresse d'ajouter que chacun pourra rencontrer au moins un mot familier dans la plupart des autres vers de ce poème.

Très sincèrement, si vous voulez considérer *la Conquête des étoiles* comme une symphonie, vous ressentirez une curieuse impression chaotique et vous goûterez des visions riches, souvent neuves, et puissamment évoquées.

Les Français apprendront, dans les notes qui terminent *Héros des Andes*, par M. Victor Randon, plusieurs choses singulières, entre autres qu'il exista, dans le commencement du siècle der-

nier, un poète nommé José-Maria Hérédia « surnommé le Cygne du Niagara pour son ode célèbre à l'imposante cataracte »; qu'André Belleau fut « le plus éminent publiciste de l'Amérique latine, chantre mélodieux de la végétation de la zone torride »; que José-Antonio Paez fut surnommé le « lion d'Apur », et que « l'art et la poésie n'ont cessé de transmettre à la postérité le nom et l'exemple d'Antonio Ricaurte ».

Si j'ometts de dire que *Héros des Andes* est un recueil de poésies, c'est que la plupart de ces poésies sont analogues à ce *Chant des Tropiques* dont je détache une strophe absolument au hasard :

Le quinquina, bienfaiteur
De l'humanité souffrante,
Le nopal, où le planteur
Prend l'insecte créateur
De l'essence colorante...

Les premières pages des *Jardins de l'Orient*, par Stéphane Moreau, vous causeront quelque déception. On s'attend à des vers exotiques, à une inspiration renouvelée, et l'on tombe sur des poèmes intitulés : *Myosotis*, *Dragées*, *Le baiser que tu m'as envoyé*, etc. La partie vraiment orientale de ce livre a plus de saveur. Certaines pièces, les *Ibis*, entre autres évoquent assez heureusement des paysages lointains et des êtres qui sont pour nous mystérieux. Mais dans tout cet orientalisme, je n'ai point trouvé l'accent de sincérité, le mot qui fait surgir une vision neuve, une vision vraie;

c'est de l'orientalisme de potiche, de tenture et de paravent. Et je n'entends point par là que les poèmes de M. Stéphane Moreau soient dénués d'agrément. Je me borne à regretter que leur charme ne soit pas sans défaillance.

Et les poètes continuent à défiler, comme des enfants le jour de la fête du grand-père, en récitant leur petit compliment et en présentant leur petit bouquet. Souvent, ces compliments sont du charabia, et souvent ces bouquets sont fanés, ramassés sur la route commune après qu'ils ont été jetés par d'autres, ou composés de fleurs adverses, d'orchidées inquiétantes, de branches acérées, dont les piquants déchirent d'une blessure qui s'envenime.

Avec beaucoup de simplicité, M. Paul Plan, lui, s'est contenté de suivre l'avis de Ronsard : il a « cueilli dès aujourd'hui » les *Roses de la vie* et il nous les donne en gerbe. Son offrande est formée de roses, c'est-à-dire de fleurs qui, à force d'être les plus exquises, sont devenues les plus répandues. Et parmi les variétés des roses, il n'a point recherché les calices aux pourpres profondes ou les pétales aux carnations étrangement diaprées. Il a cueilli tout bonnement des roses, des roses France, ces roses aux tons nets et aux franches senteurs qui pourraient être les emblèmes des pensers honnêtes et des cœurs loyaux...

La muse de M. Paul Souchon est, à n'en point douter, une jolie Parisienne qui lui dit un jour :

« Ami, prends ton kodak et me donne un baiser ».

Muni de ce luth nouveau, l'auteur de la *Beauté de Paris* parcourut les rues, les boulevards, les quais, les places, les jardins, les musées, et fit, çà et là, nombre d'instantanés en vers qu'il rassemble dans un agréable album. Presque tous sont bien au point, développés sans trop de flou et sans trop de dureté.

Paris à travers les Sages d'Armory, est un recueil cocasse et truculent de plaintes mi-Montmartoises, mi-Quartier-Latin, riches de vocabulaire, empanachées d'expressions argotiques, qui ne mesurent pas toujours leur décence, mais qui sont hautes en couleur, et où sonnent de rabelaisiens éclats de rire. Entre toutes, j'ai goûté l'*Oraison funèbre*. Je dois vous avertir que cette *Oraison funèbre*, célèbre les charmes abolis d'une « Grosse Margot », en termes que n'eût point reniés Villon...

Sur des pensers nouveaux, je fais des vers classiques, pourrait dire M. Eugène Hollande.

Du moins, cette phrase résume l'impression que m'a produite la *Cité Future*. Laissez-moi débiter par quelques objections contre l'écriture et la prosodie de l'auteur ; je vous détaillerai ensuite tout

le bien que je pense de sa généreuse inspiration.

Je reprocherai donc à M. Eugène Hollande d'imiter la noble correction Lamartinienne ; d'user de l'inversion :

C'était de deux humains l'amoureuse aventure

.....
J'avais été du beau le zélateur déçu

de se servir d'euphémismes périmés ; d'atteindre au rébus par souci du vers noble ; d'écrire : « le cheval d'acier », « le couperet impur du meurtre juridique », au lieu d'écrire tout simplement : la bicyclette et la guillotine ; d'appeler les oiseaux « la gent de l'air ». Tout cela est singulièrement désagréable. Je sais que ce n'est pas d'une très grosse importance, et qu'on serait piètre lecteur si l'on s'arrêtait pour si peu. Je sais que le défaut d'esprit critique convient souvent aux poètes, qui sont des intuitifs, des passionnés, et que c'est sa pensée que M. Hollande suivait sans s'apercevoir qu'il la suivait sur des chemins trop battus. Toutefois, je ne puis taire ma critique, d'autant plus que cette forme surannée et « coco » contredit formellement l'ardeur rénovatrice et la jeune philosophie de cette *Cité Future*.

M. Eugène Hollande est une sorte de Sully-Prudhomme socialiste et anticlérical. Il aime Jésus « doux révolutionnaire », mais il hait « l'imbécile Christ du Jésuite vainqueur ». Il croit à la possibilité d'une rénovation sociale par l'amour mutuel et la volonté commune de justice ; il est persuadé

que la proportion de douleur qui incombe à l'humanité n'a rien d'immuable et pourrait être prodigieusement diminuée. Enfin, pour conclure, il décrit avec éloquence, dans une ample vision poétique, la cité future où les hommes, régénérés, seront

Maitres au front serein d'un monde harmonieux.

Si M. Eugène Hollande répugne à la religion catholique orthodoxe telle que l'Eglise l'a fondée, il a la religion de l'amour, de l'harmonie et du Beau. Pour cela, il mérite d'être honoré comme un très noble esprit.

Je veux vous signaler la *Chaîne des heures*, de M. de Vandelbourg, un recueil de vers élégants, sveltes et subtils, où l'auteur a mis la délicatesse de son goût et le raffinement de son intelligence. C'est une gerbe — sinon de pensées — du moins d'iris, de cyripèdes et de cattleyas. Au milieu du volume, une rapsodie africaine jette sa note éclatante et bigarrée. On sent que M. de Vandelbourg connaît bien la nature qu'il décrit. La plastique de ces poèmes est excellente, et leur couleur très ingénieusement évocatrice. Enfin, la *Chaîne des heures* se termine par une traduction de poèmes persans qui rappellent les quatrains d'Omar el Kayyam. Vous y trouverez des axiomes d'épicurisme rêveur, de belles figures orientales et des préceptes judicieux. On croirait entendre parler un philosophe à longue barbe, économe de ses gestes, sobre de mots, un de ces contemplateurs silencieux des cho-

ses, qui résument parfois, de la façon la plus saisissante, le résultat de leurs longues méditations.

Il me paraît juste de nommer, parmi les poètes, M. Maurice Magre, qui vient de nous donner l'*Histoire merveilleuse de Claire d'Amour*. Oh ! le joli, le tendre, l'aimable livre ! Appéciez-vous les féeries de Perrault, la légende de Saint Julien l'Hospitalier, les contes d'Andersen, de Grimm et d'Albert Samain ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien, je suis certain que vous aimerez cette *Histoire de Claire d'Amour* et les *Histoires merveilleuses* qui l'accompagnent. Quel conteur charmant, que M. Magre ! Je me suis senti porté dans le temps légendaire. J'ai vu passer le cortège des Ondines, des Génies, des Sirènes. J'ai entendu parler des fleurs, des oiseaux, des pièces d'or, des joujoux. J'ai fait connaissance de petits garçons et de petites filles aux cheveux blonds et aux yeux bleus qui se nommaient Lili-des-Roses, Jean-des-Bois, et d'un soldat qui se nommait Poignard, et d'un aventurier qui se nommait Glorifer, et d'autres personnages imaginaires que, seul, un poète pouvait concevoir. Tous ces contes sont symboliques juste assez pour ne point paraître sans fruit, mais ils intéressent d'eux-mêmes, indépendamment de toute signification, par la manière ingénieuse et vivante dont ils se déroulent. Et quelle belle écriture, simple comme une enluminure, simple comme un vitrail ! Vous ne reprocherez pas à M. Maurice Magre, j'en suis

persuadé, le caractère un peu enfantin de sa dernière œuvre, et de n'y avoir mis ni observation, ni psychologie, ni vérité. La vie est un grand texte noir qu'il faut bien illustrer quelquefois, et l'on vous a dit que les poètes, comme les enfants, se consolent avec des images.

Par une préface en vieux style, M. Maurice Chevais déclare qu'il n'aime point les institutions vicieuses et les briganderies, qu'il ne veut nulle accoutumance avec les prêcheurs et les porteurs de besaces, ni avec les batailleurs affublés d'armes et d'éperons, tueurs galonnés et traîneurs de bombarde. Les deux odeurs qui lui semblent particulièrement désagréables sont l'odeur de l'encens et l'odeur de la poudre. Dans *La main qui file*, le poète développe ces idées ; il les fait chatoyer et miroiter en strophes à forme fixe, qui le révèlent artiste soigneux et fin lettré.

M. Thouret a cru bon de publier, pour servir de préface à son volume, des lettres de Léon Dierx, Auguste Dorchain, Jean Rameau, et Albert Samain. Cela complique singulièrement la tâche des critiques. Car si je conteste le talent de M. Thouret, vous m'opposerez les élogieuses paroles de ces maîtres incontestés. Si je veux louer M. Thouret, quels termes choisir, maintenant que tout a été dit, et que je viens trop tard?... M. Rameau félicite M. Thouret d'avoir « une lyre si bien montée ».

Vous pensez bien que jamais je ne trouverai, pour le glorifier, de plus pittoresque expression. Les épithètes, retentissantes se succèdent, dans cette correspondance... M. Thouret, ensuite, s'efforce de les justifier. Il y parvient souvent. Afin de vous donner un aperçu de sa manière, je transcris ici une fin de sonnet, dont j'aime le balancement et l'ampleur :

Et je contemplerai devant moi, longuement,
L'Océan, qui paraît sous le clair firmament
Un immense miroir dont la face étincelle,
Pour laisser, dans ce calme et pur enchantement,
Mon âme se mêler, mystérieusement,
A la sérénité de l'âme universelle.

Mais, pareil au bègue du *Voyage en Chine*, qui n'articule correctement que lorsqu'il chante, M. Thouret a besoin de l'essor poétique pour enlever son esprit loin du jargon et du galimatias. Car je retrouve, dans sa préface personnelle, cette phrase regrettable : « Quelques pièces citées par tel ou tel poète, figurant au premier recueil ont disparu, afin d'atteindre à une plus grande homogénéité de l'ensemble... »

M. Gustave Hue est un poète qui aime. Et de cela, vous pensez bien, je ne vais pas lui chercher querelle. Il rassemble, sous le titre : *Chrysalides*, une centaine de sonnets où il énumère, avec une générosité très louable, tous les objets de son amour. Ces sonnets sont d'ailleurs corrects ; certains même

ont de la valeur ; on trouverait en chacun quelques bons vers. Enfin, je crois qu'on n'en pourrait point citer un qui fût tout à fait sans mérite.

M. Gustave Hue exprime l'amour qu'il ressent pour Léonard de Vinci, Raphaël, le Titien, le génie grec, la cathédrale de Rouen, rien de mieux. Il professe un culte particulier à l'égard des pomiers, des algues et des « nymphes girondines », voilà qui est tout à fait innocent. Il se délecte de nourrir une dévotion spéciale à l'endroit du col de Chavière ; à merveille !

Malheureusement, lorsque M. Gustave Hue étend sa tendresse au colonel Monteil, aux accumulateurs, au commandant Marchand, à Villebois-Mareuil, aux héros obscurs, au charbon, à Kruger, à l'armée, « souffletée par l'ignoble main des Hébreux », c'est en des termes que le bon goût voudrait ignorer. M. Hue regrette de rencontrer, au Bristish Museum, « Chamberlain qui s'assied dans l'histoire ». Certes, je comprends que devant un pareil spectacle, on éprouve une horrible surprise. Toutefois, M. Hue, peut-être, aurait pu recourir à une formule plus heureuse. De même il déclare à Villebois-Mareuil :

Ton glorieux dessein, qui nous met tous en deuil,
Dans le cœur de nos fils en exemple s'incruste.

La pensée est judicieuse, l'expression a moins de prix. Parfois, M. Hue nous donne des avis prudents :

Mais prenez garde à vous ; ne longez qu'à pas lents
— Car la foudre bouillonne, ardente, dans leurs flancs —
Les accumulateurs agenouillés dans l'ombre.

Enfin, retrouvant l'occasion d'exercer, sur le charbon, son attendrissement ingénu, il s'écrie, dans une sorte de transport :

Charbon, pardonne-moi si j'invoque ta muse
Pour chanter les trésors par les Titans vomis!

Suivent douze vers à l'éloge de la houille. M. Hue a tort de croire que le modernisme, en poésie, consiste à célébrer sur le mode lyrique le Métropolitain, les automobiles, et les gages des progrès scientifiques. Je prends la liberté de lui donner cet avis, certain qu'il peut réaliser des promesses déjà très agréables, et transformer en papillons les *Chrysalides* qu'il nous présente aujourd'hui.

Permettez-moi de laisser à M. Lovio le soin de se définir lui-même :

C'est pourquoi je demeure Athénien dans Rome,
Où, franc d'ambition, du mal tirant le bien,
Je demande ma joie à chaque jour qui vient.

En effet, M. Lovio écrit de douces rimes païennes dans lesquelles passent les mythes de l'Hellade. De même que le soleil de ce pays divin fait couler comme un sang d'or dans les statues de marbre, l'inspiration du poète donne à ses vers une grâce alerte et fine, et aussi une puissance dont tous les vrais artistes voudront goûter le prestige. En même temps qu'Apollon et qu'Orphée, Villon, Marot, Ronsard, Régnier, sont visiblement ses maîtres. C'est d'eux qu'il a appris comment il con-

vient, après avoir construit la flûte de roseaux, de :

Contraindre la pensée, encor rauque et diffuse
A sonner clairement dans les tubes étroits.

Aussi, quel caractère définitif revêtent les idées lorsqu'elles sont condensées de la sorte! Quels effets! quelles formules! Les Muses, que M. Lovio invoque si souvent, le protègent. Elles lui glissent dans l'âme la suavité du miel Hymetéen, et font murmurer sur ses lèvres des paroles ailées et vibrantes comme les abeilles des collines sacrées. Et c'est ainsi que, après quelques invectives contre les

... faux censeurs

Qui se clament libre-penseurs

Parce qu'ils ont changé d'idole,

M. Lovio s'en va près des fontaines mener, au son de ses pipeaux, la danse des faunes, des nymphes et des aegyptans cornus.

D'âme noble et haute, expert en l'art de rimer, M. Lovio mérite qu'on le loue pour avoir délicieusement harmonisé la clarté de l'Attique et la douceur angevine.

Ce n'est pas seulement pour les gens de son village que M. Paul Harel écrit ses poèmes, mais je crois que les gens de son village les goûteront mieux que personne, car ils reconnaîtront les horizons, les coins de paysage, ils retrouveront les impressions de nature que M. Harel exprime en des termes sans recherche, et ils découvriront le lieu particulier que désignent tant de lieux-communs.

Je n'entends point dire que M. Paul Harel manque d'art et que ses vers soient corrompus par la banalité. Mais ils ont — et cela, pour quelques-uns, constituera le charme principal — ils ont un peu trop de souplesse, de flou, de mollesse Lamartinienne. L'auteur connaît bien ce qu'il veut dire, et, suivant le pronostic de Boileau, les mots lui viennent aisément. Mais ils lui viennent avec un peu trop d'aisance, un peu trop d'abondance, avec une superfluité un peu trop généreuse. Je pense que M. Paul Harel ne me saura pas mauvais gré d'avoir parlé avec une sympathie sage et lucide de ses poèmes, qui ne pèchent, après tout, que par excès de mérite.

On retrouve, dans les poèmes de M. Arsène Ver-
menouze,

La fierté de l'Auvergne et sa rudesse honnête.

Ses vers, francs, sonnent clair, et sont frappés en métal pur de tout mauvais alliage. Leur mérite est surtout la simplicité. Cette simplicité côtoie quelquefois la banalité, voire le prosaïsme, mais ne s'y attarde point et, bien vite, un coup d'aile le fait remonter vers les cimes. Mais ce n'est point sur des cimes rigides, glacées, classiques, que se plaît la muse de M. Vermenouze. Elle choisit pour Hélicon les montagnes natales, dont les herbes odorantes s'échauffent au soleil, se teignent par le rose des bruyères, l'or des genêts ou le vert éclatant des pâ-

turages, et dont les pentes forment des vallées intimes et douces. C'est dans une de ces vallées que la muse de M. Vermeuzouze a voulu que fût édifié son temple, et ce temple se confond avec la maison de famille, pleine de souvenirs et de traditions.

Parfums, de M. Jean Mariel, débute par une étrange poésie, où des parfums français, africains, orientaux, sont analysés et célébrés avec amour, et suggèrent de jolies visions de paysages. En cette pièce, les rimes se mêlent, se cherchent, se poursuivent, et vraiment il y a quelque douceur à retrouver de place en place des finales dont l'oreille a presque perdu le souvenir, et qui sonnent comme les coups espacés d'une cloche très lente. Le reste de l'ouvrage, correctement écrit, dénote que M. Jean Mariel est un penseur délicat, et que son esprit s'est formé en bonne compagnie. Il y a particulièrement douze strophes dédiées à Amiel qui m'ont délicieusement ému; mais il se peut que ce soit en raison de ma prédilection particulière pour l'auteur du *Journal intime*.

Dans chacune des illustrations que Steinlen composa pour les *Soliloques du Pauvre* apparaît un personnage bizarre. Son pantalon est effrangé. On devine que son chapeau et sa redingote, noirs tous deux en leur jeunesse, ont — disparate infortune — roussi sur sa tête et verdi sur son dos. La redingote, trop étroite, est tirée par chaque bouton;

le chapeau, trop large, s'enfonce juxqu'aux oreilles. Avec cela, une figure de souffrance qui semble à la fois celle d'un pion famélique, d'un anarchiste, et de Jésus-Christ. Ce personnage rôde, toujours solitaire, à travers ces longs traits grenus par lesquels Steinlen exprime si bien l'aspect des crépuscules transis, les reflets des réverbères sur le bitume, les rues des humbles quartiers et surtout le brouillard, l'humidité, le froid, les averses... tout ce dont la Nature indifférente accable les pauvres bougres sans domicile. Courbé contre les rafales, il va. Parfois, il s'assied sur un banc, les poings aux joues. Puis il repart. Il marche sans but. Il a demandé partout et n'a rien obtenu. Il a perdu l'espoir. Il vit sans savoir comment il a vécu ni comment il vivra, préoccupé seulement du croûton dont s'apaisera sa faim du moment. Humilié de se sentir un déchet social, honteux de sa mise, il sort le soir, comme un hibou. Il voit les boutiques éclairées, le va-et-vient des bourgeois, les brillantes annonces des lieux où l'on s'amuse, les amoureux au bras l'un de l'autre. La nuit s'avance. Les rues deviennent désertes. Lui marche toujours. Il songe. Et puisque personne n'a jamais voulu l'écouter, il parle seul.

Que dit-il? Il exprime la douleur de ceux qui pâ-tissent et se taisent, la misère timide, la détresse, la faim... Quelquefois, il se raille lui-même; les termes par lesquels il confesse son état sont plaisants. Il n'a « pas le rond », il est « dans la pu-

rée ». La *purée*, l'infortune tragi-blagieuse, voilà son thème ordinaire. Et c'est très touchant, cette plainte errante; et c'est très pathétique aussi, ce poing rougi de froid, qui se braque par moments vers les bonheurs égoïstes, vers les prospérités insolentes et cruelles.

Ce personnage, c'est Jehan Rictus. On le reconnaît, « long comme une larme », a-t-on dit. Et, comme ce « purotain » est un homme de lettres très soigneux, il a noté ses lamentations et il nous les présente aujourd'hui. Ouvrez ces *Soliloques du Pauvre*. Après dix pages, votre opinion sera faite. Rictus est un poète, un vrai poète. Cette impression se fortifiera lorsque vous lirez la pièce intitulée : *Crève-cœur*.

La silhouette que je vous décrivais est blottie dans l'encoignure d'une porte-cochère. L'homme dort debout. Il rêve. Il rêve qu'il se marie, par un matin de mai, à la campagne. Sa femme a quinze ans, des joues comme des pêches, des yeux bleus. Lui-même — en rêve, hélas ! — est vêtu de neuf. Il voit la fête, le décor, la table servie, la verdure. Le soir, les lampions s'allument. Chacun y va de sa romance. Enfin, il emmène la petite, grisé qu'il est par les parfums de jeunesse et d'amour, grisé par ce bonheur bien simple, bien naturel, et, qui pourtant lui fut jusque-là défendu par son indigence. Tout à coup, le voilà grossièrement éveillé par un bourgeois à qui « il bouchait la sonnette ». Le malheureux le « reluque de travers ». Terrifié,

le bourgeois se sauve en criant. Alors, le pauvre diable hausse les épaules, puis s'en va, le cœur gros, et s'efface dans le brouillard... Tout cela est parfaitement exprimé, sincère, ému, avec une pointe de gouaillerie qui marque bien que celui qui parle est un gueux de Paris.

Voilà ce que dit Rictus. Comment le dit-il ? Regardons attentivement ses vers, et tâchons de formuler sa technique.

D'abord, écrit-il en vers ? Ses strophes sont habituellement formées de quatre lignes, quelquefois de six, de cinq, quelquefois de deux. Chacune de ces lignes, en tenant compte des apostrophes, se compose de huit syllabes. Jusqu'ici tout va bien. C'est, si vous voulez, la prosodie de chanson. Le genre est connu, consacré. Et cette coupe de huit syllabes est la plus simple, la plus naturelle, la plus parlée. En effet, nous cherchons souvent, par instinct, à équilibrer nos périodes. Pour cela, nous tendons à leur donner un rythme pair. Les limiter à six syllabes serait un peu court. D'autre part, il est rare qu'elles atteignent à dix ou douze syllabes, car il faudrait alors un arrangement préconçu, une complication de césure qui paralyserait l'improvisation. Aussi choisissons-nous la longueur moyenne : huit syllabes. C'est d'ailleurs le mètre employé par les vieux poètes. En l'adoptant, Rictus est d'accord avec la nature et avec la tradition.

Mais ces lignes ne riment pas, ou du moins ri-

ment peu. Cessent-elles, pour cela, d'être des vers ? Point du tout.

Je crois tout à fait injuste de refuser le nom de : vers aux périodes d'un rythme constant parce qu'elles sont rimées irrégulièrement, ou simplement assonancées. La rime ne fait pas la poésie, quoi qu'on ait dit. Guillocher un sonnet aux rimes rares est beaucoup moins méritoire que d'exprimer dans une strophe simple des sentiments humains. Entre un rondeau froid, conforme à l'exigence parnassienne, et la poésie en triangle, en losange, en coquetier, en sablier, des *Œdipes du Café du Commerce*, je ne vois point de différence, et je donnerais toutes les rimes dissyllabiques de Banville pour un poème mal rimé, s'il est sincère et touchant. D'ailleurs il est à remarquer que le sentiment est presque toujours en raison inverse de la richesse des rimes. Alfred de Musset, qui fut certes le plus passionné des poètes du siècle dernier, semble ignorer jusqu'aux lois les plus élémentaires de la prosodie.

Ces lois engendrent parfois des chevilles heureuses, voire des développements auxquels les auteurs n'eussent point songé. Mais quand on a vraiment quelque chose à dire, on ne peut guère le faire intégralement si l'on veut observer une correction rigoureuse. C'est pourquoi je ne reprocherai pas à Rictus d'avoir étendu la tolérance à des finales inaccoutumées. Il avait, lui, quelque chose à dire, et il l'a dit. Il l'a dit fort bien. C'est l'essentiel.

Par l'emploi de l'octosyllabe, de la rime libre

et de l'assonance, il se rapproche des anciens poètes de l'île de France. Ce n'est pas le seul trait qu'il ait de commun avec eux. Voyez son langage. Rictus pratique fréquemment l'allitération et la contre-petterie, jeux de mots depuis fort longtemps populaires. Il parle de « fair' la culbut' sans culbutant », et il écrit « phizolof » pour philosophe. Il désigne les objets par des sobriquets, suivant la coutume faubourienne, et, comme les écrivains du Moyen-Age et de la Renaissance, substantifie des qualificatifs et des participes présents. Lui-même se baptise « Mâche-angoisse, princ' du Bitume, duc de Ribouis, Cherche-pieu, Longe-ruisseau, Rôd'-la-nuit, Bouff'purée, Marque-mal, Caus'-tout-haut ». Voilà une énumération bien rabelaisienne, n'est-ce pas? Le peuple, c'est « les crache-impôts, les fous-la-faim, les sans-baisers » — le cœur, c'est « le sensible, le ressautant, le palpitant » — le cerveau, c'est « le juge » — le matin, c'est « le souriant en flanquet bleu » — le soleil, c'est le « flamboyant, le glorieux » — le crépuscule, c'est « le furtif, le rêveur » — le soir, c'est « le mystérieux, le consolant » — la mort, c'est « la sans-mamelles, la sans-prunelles, la dure-aux-cœurs, la grande-en-noir ». Je ne sais si ce mode d'appellations — qui rappelle celui des litanies — est essentiellement plébéien. Il implique un symbole; le symbole est toujours d'origine supérieure. Il suppose la culture intellectuelle ou mystique. Il est aristocratique ou religieux. Il peut

devenir populaire, mais il est toujours issu des classes dirigeantes. D'ailleurs, je suis tenté de croire que Rictus a imaginé plus qu'il n'a transcrit. Certes, il nota des formules pittoresques et des altérations de syntaxe caractéristiques; mais il y a beaucoup de personnalité dans ce qu'il écrit, et, de même que M. Lavedan créa naguère l'idiome de la noce, il est vraisemblable que Rictus créa l'idiome de la rue. Et puis, nous ne sommes pas en présence d'un illettré. Rictus signe : Jehan Rictus. Il parle d'Egerie, du « Mane, Thecel, Pharès », et écrit que la mort « jarnacque le jarret de l'espoir ». N'entendez point que je critique. Je veux seulement vous faire observer que l'argot des *Soliloques du Pauvre* est plein d'intérêt et de charme, et que, sans être, comme celui de M. Richepin, œuvre de normalien linguiste, il est nourri de moelle classique et fortement charpenté.

Enfin Rictus a une philosophie que j'approuve jusque dans l'excès de ses conclusions. C'est celle du Pauvre, du Réprouvé, du Paria, qui se demande pourquoi la paresse, sous le nom d'oisiveté, est permise au riche, et devient déshonorante et meurtrière dès qu'elle s'attaque à l'indigent. Il s'attriste de l'inégalité des sorts. Il voudrait... oh ! peu de chose : de quoi dîner, de quoi coucher, de quoi aimer...

Deux ronds d'tendresse, un sou d'sourire
Et deux tétons en oreiller,
Pour s'y blottir, y roupiller
Et les mamourer sans rien dire.

...
 ... Oh! d'la santé, eun' bonne haleine,
 D'la peau jeun', des bras de fraîcheur,
 Et su'tout ça, coucher ma peine
 Et ma fatigue de marcheur!...

Il nous décrit la maison idéale, la maison des pauvres, la maison du poète. Là, on mangera des lentilles, des choux, des pommes de terre, des choses solides, qui tiennent au ventre. Il y aura un jardin avec des fleurs, un dortoir où s'alignent des lits blancs. Il y aura — luxe suprême — des commodités à l'anglaise que le poète détaille avec un peu trop de complaisance. Et ce sera la société future, la société débarrassée des parlements où pérorent les avocats

Poilus, gueulards et marseillais

la société sans rois, sans prêtres, sans rien d'autre que d'anciens pauvres, étalés dans des rocking-chair, et fumant des cigares à bagues.

Ici, nous touchons à l'éternelle utopie. Rictus attend et réclame la paix, le bonheur général, l'âge d'or. Il proclame que :

L'homme n'est point fait pour la misère
 Et contrarier ses beaux désirs,
 Ni pour qu'ses frangins l'forc'nt à faire
 Des cravails noirs et sans plaisir.

Au nom de ses pareils, il aspire à la prospérité sans effort, au bonheur sans responsabilité, et voudrait transformer l'univers en un vaste « flânoir » où somnolerait la béatitude universelle. Mais ceux

dont l'ambition est telle la comprennent irréalisable. Alors ils s'aigrissent, ils en veulent à tout ce qui les dépasse, ils injurient, ils menacent... Rictus a recueilli leurs rancœurs et leurs invectives. Il les a condensées et formulées avec force.

Eh bien ! peut-être n'est-il pas mauvais, après tout, que ces choses-là soient déclarées. Les poèmes de Rictus enrayeront peut-être un peu la tendance actuelle à la charité, « humiliante pour qui reçoit, enorgueillissante pour qui donne », comme disait Blanqui. Certes l'harmonie ne peut exister que si les possédants se concilient, par des sacrifices mesurés, la tolérance des misérables. Mais la lutte entre les classes est la seule condition de dignité réciproque. Faut-il espérer l'amélioration du monde ? Les rôles pourront changer, le conflit social persistera. Que les puissants ne soient pas dupes, s'ils veulent durer. Qu'ils se souviennent de 1792. Les premiers guillotins furent ceux qu'on ne craignait pas trop, sur lesquels on osait porter la main, les humanitaires, les philosophes habillés à la Franklin, amis du peuple et de la liberté. Au cas où les « bourgeois » d'aujourd'hui ignoreraient l'état d'esprit d'un vagabond de trottoir, Rictus le leur fera connaître. Alors ils se tiendront sur leurs gardes. Je crois que l'expectative armée serait de leur part la meilleure attitude pour conserver l'équilibre social dont ils profitent. En effet, tout abandon en faveur de la classe inférieure est une force dont se diminue la classe haute. Entre ceux

qui ont et ceux qui veulent, la division demeurera toujours. La richesse est une forteresse. Elle doit garder sa garnison et traiter en ennemie la pauvreté qui veut s'emparer de la place. Il ne faut pas qu'elle la massacre du haut des remparts, mais il ne faut pas non plus qu'elle lui donne des munitions.

Les idées que je vous exprime ici ne sont pas à la mode, je le sais, car aujourd'hui le socialisme est « bien porté ». Il y a vingt ans, il était de bon ton de dire : « Quand les pauvres auront l'opulence, il se trouvera nécessairement d'autres pauvres pour souffrir, se plaindre, réclamer à leur tour... Plus le bonheur sera répandu, plus il sera de qualité moyenne. Il n'y aura plus de luxe, rien que de l'aisance. Mais plus la qualité du bonheur deviendra moyenne, plus nombreux seront les gens qui se croiront dignes d'y aspirer. L'inaccessible de la veille leur semblera tout à coup à portée de leur jouissance. Résultat : plus de désirs — et plus de désillusions encore que par le passé ».

Et après vous avoir signalé le pour et le contre, je vous laisse conclure au point de vue social. Mais la conclusion poétique, je me la réserve, et la voici :

Rictus a écrit un livre tour à tour passionné, cynique, triste, railleur, puissant et surtout coloré. Il l'a écrit avec science, avec adresse, sans pour cela le rendre artificiel. Il y a mis toute son intel-

ligence — et tout son cœur. Aussi l'a-t-il créé durable. Il a voulu faire entendre le Pauvre, le bon Pauvre dont tout le monde parle et qui se tait toujours — et il y a réussi.

Puisque l'usage prescrit d'asseoir les enfants au bout de la table, mademoiselle Antonine Couellet ne me tiendra pas rigueur si je parle d'elle en dernier lieu.

Car mademoiselle Couellet est toute jeune. Elle a dix ans. Ses parents font imprimer ses vers. Mais elle ignore cette publication. Elle ne se doute pas que chacun va connaître cette *Paraphrase du Psaume I^{er}*, écrite, j'imagine après une partie de grâces, ce *Sonnet sur la Vierge de Chapu* que précéda, sans doute, un fort « vinaigre » à la corde à sauter, et cette poésie dédiée *A une dame*, que l'auteur composa, je pense, en faisant passer d'une joue dans l'autre une praline.

Le recueil n'est pas ennuyeux. C'est un cahier d'écolière, voilà tout. Pas plus que je n'aime à voir paraître sur les planches des petits prodiges à tête trop grosse et aux yeux cernés, je n'aime à voir entrer dans la publicité des lettres des gamines qui, au lieu de veiller sous la lampe du poète, feraient mieux d'aller se coucher après le dessert.

Chose étrange! Les pièces les meilleures de ce volume — et il y en a de surprenantes — sont celles qui m'ont été le moins agréables. A cet âge, la perfection a quelque chose d'anormal et même

de choquant. Un sonnet correct, écrit par une main enfantine, m'attriste comme le spectacle d'un accident de la Nature.

Il est vrai que, dans ces *Poésies d'une enfant*, j'ai trouvé à chaque page, à chaque ligne, des raisons de me rasséréner. Oui, cela est bien d'une toute petite fille. Parce que vous avez fait beaucoup de fautes, mademoiselle, il vous sera beaucoup pardonné.

Cette précocité m'a fait songer à une de mes petites amies, qui, elle aussi, rédige. Elle a huit ans. Elle compose des romans mondains. Dernièrement, elle racontait un voyage de noces. Et je détache de son œuvre cette phrase dont je vous prie de goûter l'esprit et le tour :

«... Alors, Simone et Jacques partirent en Italie par la gare de Lyon. En arrivant à Rome, le lendemain, ils avaient déjà quatre enfants. Mais ils étaient très embarrassés, car ils ne savaient pas comment les appeler... »

Oh ! ces petites filles de lettres !

J'ai émis sur la rime, dans ce qui précède, des idées qui ont pu surprendre. Peut-être conviendrait-il de dire toute ma pensée et de marquer exactement si je suis, en prosodie, conservateur ou progressiste. Voici :

Je crois qu'on peut diviser la rime en trois catégories : la rime inspiratrice, la rime classique et la rime phonétique.

La rime *inspiratrice* fut suggérée par l'école romantique et imposée par l'école parnassienne, dont elle causa l'éclat tout ensemble et la mort. Théodore de Banville l'a définie et célébrée. Banville fut un grand poète et un détestable théoricien. A la page 79 de son *Traité de poésie française*, il déclare absolument répréhensible la rime de Vénus avec nus. A la page 46 du même traité, il propose comme exemple de rimes accomplies une poésie de Sainte-Beuve où cette rime se trouve. Page 74, il imprime en lettres capitales que la consonne d'appui est indispensable et qu'on doit éviter de rapprocher, à la fin des vers, deux épithètes ou deux participes. Page 46, toujours dans cette poésie modèle, nous trouvons : fumante-écumante, élançée-nuancée, embaumé-renfermé, et : divine-poitrine, miracle-tabernacle. Les illogismes, les inconséquences, les propositions hasardeuses ou puériles abondent en ce traité. Il y est déclaré sérieusement qu'« on n'entend dans un vers que le mot qui est à la rime », et que « dans tout poème, la construction de la phrase est en raison directe de la richesse de la rime ». L'auteur émet que « la nécessité d'user de chevilles fait faire aux bons poètes des miracles d'invention et d'ingéniosité », et que la rime suffit à tout : suggestion d'image, énonciation d'idée, qu'elle est à la fois la muse et la lyre, bref, qu'elle contient toute la poésie. La rime inspiratrice, chérie par Banville, peut avoir quelque agrément. Elle se prête aux jeux harmonieux de l'esprit. Un

sonnet sur des finales rares, imprévues, inaccordable en apparence, est, quand on l'a réussi, un joyau paradoxal. Mais il faut n'avoir rien à dire pour pouvoir parler de la sorte, et l'inspiration venue de la rime convient tout juste aux caresseurs de luths et aux sonneurs de grelots.

Qu'est-ce que la rime *classique*? C'est l'ancienne rime, celle qui satisfait à la fois les yeux et l'oreille. Il n'est point du tout nécessaire qu'elle contienne la consonne d'appui. Au hasard, j'ouvre un volume de Hugo. Je lis : mort-effort, indigne-vigne, mers-éclairés ; autant de rimes classiques. Leconte de Lisle accouple : repose-arrose, divines-illumines, rimes classiques encore. Enfin, voici, de Banville lui-même : étincelle-infidèle, trésor-encor, manoir-miroir, enchanteresse-princesse, rimes classiques toujours.

Qu'est-ce enfin que la rime *phonétique*? C'est le son qui frappe l'oreille assez fortement pour qu'il puisse subsister dans la mémoire jusqu'à l'instant où un son correspondant, émis après un nombre fixe de syllabes, en reproduit l'écho.

Il faut que cette rime occupe aujourd'hui la place dont elle est digne et reprenne l'appellation de suffisante dont elle fut dépossédée.

Remettons un peu d'ordre dans notre prosodie. Au début du dix-neuvième siècle, elle ronronnait comme une chatte assoupie, dans les œuvres de M. Viennet, de M. Delavigne (Casimir) et de MM. Duval (Amaury et Alexandre). Vinrent les romantiques. Enfants terribles, ils bousculèrent la

béate dormeuse et lui infligèrent toute sorte de tribulations. Puis les parnassiens voulurent la dresser, en faire une savante. Si bien que, depuis quelques années, la malheureuse, éprouvée par tant d'émois et de supplices, ne peut retrouver sa santé. Elle a des inégalités d'humeur, des faiblesses, des attaques. Le néfaste vers libre, dépourvu de cadence, est une forme de son délire. Notre devoir est de lui rendre, non son inertie, mais sa souplesse d'autrefois. Et c'est pourquoi la croisade en faveur de la *rime libre* s'impose. Il faut acquérir — ou plutôt il faut rétablir officiellement le droit d'assembler des pluriels et des singuliers, des infinitifs et des participes, ainsi que des substantifs terminés par des désinences muettes et des verbes à la troisième personne du pluriel. Mieux. Il faut, dans la poésie française, rendre à l'assonance la place qu'elle a droit d'occuper. A l'exemple de Verlaine, de madame de Noailles et de Fernand Gregh, il faut accorder des mots comme ombre-tombe, charme-calme, etc... L'important est de maintenir le rythme, d'ordonner avec méthode les finales masculines et féminines, et, dans toute fantaisie prosodique, de conserver quelque chose de régulier, d'habituel, sur quoi l'esprit puisse se reposer pour goûter à loisir l'innovation.

Qu'on m'excuse d'avoir parlé souvent de technique et d'avoir présenté la poésie comme une science, non comme un art.

C'est qu'en effet notre poésie fut, à l'origine, tout le contraire d'un art. Nos barbares aïeux l'employaient comme un aide-mémoire, car ils ne savaient pas lire, et devaient porter tout leur savoir dans leur cerveau.

Depuis, elle a évolué. Elle évoluera encore. Cela est nécessaire. L'incessante métamorphose est la condition première de la vie. De ce que nous nous sentons parfois blessés par une innovation, il n'en faut point conclure que cette blessure est mortelle.

Il est malaisé de prévoir en quel sens notre poésie poursuivra son perfectionnement. Deviendra-t-elle, par opposition aux obscurités symbolistes, plus prosaïque et plus précise? Deviendra-t-elle essentiellement simpliste, pour se rendre accessible à la foule? Retiendra-t-elle le procédé impressionniste, et nous offrira-t-elle une suite assez désordonnée de sensations traduites en mots flous? Il est certain qu'à l'heure présente, elle est presque sans maître, et que deux infirmités également déplorablement paralysent son envolée : la banalité et le mauvais goût. Mais il en était de même à l'époque où la muse de Hugo déploya ses vastes ailes. Ne désespérons point. C'est peut-être demain que la lyre sacrée redeviendra frémissante.

XIII

ÉTUDE SUR VICTOR HUGO

Par FERNAND GREGH

Vous vous souvenez de la jolie définition de la critique que donna Sainte-Beuve, dans ses *Pensées de Joseph Delorme* : « C'est une grande et limpide rivière qui serpente et se déroule autour des œuvres et des monuments de la poésie, comme autour des rochers, des coteaux tapissés de vignobles et des vallées touffues qui bordent ses rives. Tandis que chacun des objets du paysage reste fixe en son lieu et s'inquiète peu des autres, la rivière va, les baigne sans les déchirer, les embrasse d'une eau vive et courante, les *comprend*, les réfléchit, et, lorsque le voyageur est curieux de connaître et de visiter ces sites variés, elle le prend dans une barque; elle le porte sans secousse et lui développe successive-

ment tout le spectacle changeant de son cours. »

Je ne pourrais rien dire qui définit plus exactement la belle *Etude sur Victor Hugo* de Fernand Gregh.

Hugo demeure encore le père, le maître de la poésie française. Ce Titan, même aujourd'hui qu'il est couché, répand une ombre gigantesque. Et l'on peut vraiment le comparer à un burg d'aspect formidable, cuirassé de murailles et de tours massives ; çà et là, quelques clochetons délicatement ajourés pointent et s'élancent vers le ciel. A l'intérieur de l'enceinte, une profusion de sculptures taillées à même le granit aussi facilement que dans de la glaise, frêles et durables. Et ce sont des représentations de tous les êtres vivants et d'idées très simples magnifiées par la forme allégorique. Des colonnes pareilles à des arbres, des rinceaux pareils à des branches décorent cette bâtisse. Il n'y bruit aucune frondaison ; l'on n'y sent jamais s'exhaler la senteur même de la nature. Mais ces images sont vraisemblables et parfaites. Leur abondance est merveilleuse. L'ensemble donne une éblouissante impression de grandeur, de force et d'invulnérabilité. C'est à travers ce burg majestueux que la fluide intelligence de Fernand Gregh nous guide. Elle redit toutes ses beautés en leur communiquant, par l'enthousiasme et par l'amour, un charme plus vibrant, plus séduisant encore, ainsi qu'un fleuve dont le miroir vivant fait frémir les contours des choses reflétées.

La méthode critique de l'auteur est patiemment analytique. Depuis les *Odes et Ballades*, qui sont d'un jeune « poète-lauréat, aux vers officiels, pompeux et flatteurs », jusqu'à la *Fin de Satan*, l'œuvre de Hugo est consciencieusement et loyalement examinée. Permettez-moi de mettre sous vos yeux une page, qui est, en quelque sorte, l'abrégé, la clef de cette étude.

« On pourrait distinguer dans l'œuvre immense de Hugo trois et même quatre « manières » : la première serait la manière à la fois un peu rhétorique et un peu courte des *Odes et Ballades* et des *Orientales*, où le jeune Hugo, en sage classique d'abord, puis en romantique émancipé, apprend son double métier de versificateur et d'écrivain. La deuxième serait celle des *Feuilles d'Automne*, des *Chants du Crépuscule*, des *Voix Intérieures*, des *Rayons et des Ombres* ; elle est déjà plus large et plus vivante, plus sentimentale ensemble et plus philosophique : le poète dont Hugo cite le plus souvent le nom dans ses vers est alors Virgile, et, sans doute, il se compare au doux rêveur des *Eglogues* et au grand chantre de l'*Enéide*, moins fort, pourtant, moins viril, plus délicat et plus tendre que lui. La troisième manière, qu'on pourrait appeler la grande manière, est celle des *Contemplations* (surtout, nous l'avons vu, dans le second volume), des *Châtiments*, de la *Légende des Siècles* ; c'est à elle aussi qu'il faut rattacher ces deux beaux livres posthumes : la *Fin de Sa-*

tan et *Dieu*. Le souvenir de l'élégiaque Virgile continue à hanter l'esprit de Hugo, mais le poète qui occupe le plus souvent ses rêves est maintenant le farouche Dante. Il n'est pas sans rappeler Dante, en effet, dans maints poèmes; et l'exil vient parfaire la ressemblance. Enfin, la quatrième et dernière manière, qu'on peut dater de la *Chanson des Rues et des Bois*, et qui se termine avec la vie même de Hugo, est celle des derniers ouvrages : l'*Année terrible*, le *Pape*, l'*Ane*, la *Pitié suprême*, etc. Plus abstraite, plus antithétique, plus abrupte, trop verbale, cette manière est souvent de la « manière ».

Cette analyse faite, M. Fernand Gregh en groupe les résultats dans une synthèse :

« Nous avons erré dans l'œuvre du poète comme dans une forêt immense, dit-il. Nous l'avons vue sous tous ses aspects et à toutes ses heures. Nous y avons regardé naître l'aurore, resplendir l'azur, s'amonceler les nuages, luire l'éclair, descendre le soir, tomber la nuit. Nous avons admiré les antiques statues qui, çà et là, se dressaient aux clairières et les blocs où s'ébauchait « la figure de l'avenir ». Nous avons pénétré dans les antres profonds, nous avons gravi les hauts rochers, et parfois, comme Siegfried, nous entendions, sur l'arbre d'un grand poème, chanter l'oiseau d'un vers mélodieux. Voici le moment de contempler la masse bleue et mouvante des feuillages, d'en embrasser toute l'étendue, d'en écouter tout le murmure. Après avoir

étudié l'œuvre poétique de Hugo, tâchons de définir son génie. »

Alors, tous les mérites qu'on ne peut dénier à Hugo sont énumérés. Son universalité, sa virtuosité, son affranchissement prosodique, sont tour à tour démontrés.

L'auteur de cette étude, par une harmonieuse contradiction, unit un sens critique sagace, aigu, pénétrant, à une faculté de chaleureuse admiration, et, tout le long de son œuvre, vous passerez d'une observation pleine d'ingénieuse lucidité, à un élan où l'on sent se déployer l'essor même de la poésie. Cet équilibre est des plus rares. Et le mérite de l'écrivain s'accroît de ce qu'on le devine parfaitement indépendant. Il n'est pas de la cour de Hugo; il ne le défend pas avec l'aveugle zèle que témoignent encore, en nos jours de restauration de la logique, les vieux demi-soldes attardés de cet Empereur du Verbe. Il donne chaque fois les raisons qu'il a d'approuver; il les donne avec une force convaincante. Et, comme il dédaigne, d'autre part, ces piètres commérages, ces tristes potins par lesquels les mécréants du Beau s'efforcèrent de couvrir la voix du grand homme, il trace vraiment une image pure et définitive. Généreux par esthétique, optimiste par lyrisme, il dégage l'immortel du génie de Hugo, et voici, à coup sûr, la première critique où le maître apparaît

Tel qu'en lui-même enfin l'Eternité le change.

Avoir fait cela est digne d'un grand éloge. Il faut à présent un courage supérieur pour déclarer, pour proclamer une telle admiration. D'autant que Hugo eut l'honneur d'avoir pour Zoïles les esprits les plus distingués. M. Paul Desjardins, M. Jules Lemaître, ne le ménagèrent point. Ils s'efforcèrent de démontrer que le velours de son manteau de pourpre était tramé de coton, que les pailloons des mots remplaçaient en son œuvre la clarté pure des idées, et qu'un feu de bengale, au lieu d'un soleil, éclairait par derrière son apothéose. Mais ne nous y trompons point. Ces écrits datent de l'époque du symbolisme. Il était juste que les champions des lettres françaises s'insurgeassent alors contre l'emploi incertain des termes et la jonglerie des épithètes. Il était juste qu'on invoquât la rigueur de la discipline classique. Et puis, Hugo n'était point mort depuis assez longtemps. Il y avait encore quelques terrestres brumes autour de sa gloire montante. Il est en plein ciel, aujourd'hui. Et il appartenait à Fernand Gregh, qui met en ses vers tant de chaleur, tant d'humanité palpitante, à Fernand Gregh, par qui s'exprimèrent si bien nos émois, nos mélancolies, nos espérances, de nous montrer à tous ce resplendissement nouveau et de dire : « Maître, tu as embelli la vision que nous avons de la terre et que nous transmettrons à nos descendants. Par eux, tu seras épars à jamais dans la splendeur du monde, tu revivras dans toutes les aurores et dans tous les soirs, dans tous les bruits

de la mer et dans tous les murmures du vent, dans toutes les roses des jardins et dans tous les chênes de la forêt. On nous a dit que tu avais commis des erreurs dans ta vie, et que ton œuvre était imparfaite ; nous avons entendu, mais nous ne voulons plus y songer. S'avoue-t-on les torts et les défauts de son père ? Tous, poètes, nous te devons la vie de l'esprit... C'est en ta voix que se sont le mieux concentrées, éclaircies, unies, toutes nos voix confuses, balbutiantes, éparses. C'est toi qui, au moment où tu vécus, savais le mieux assembler les *mots*, ces cris étranges des hommes qui, imitant les bruits de la nature, en traduisent l'âme innombrable. Ton verbe humain a dit la pensée qu'alors les choses enfermaient, et c'est par toi que, pendant une heure de son éternel devenir, s'est exprimé le monde ! »

LES FORMES DE LA BEAUTÉ

Les esthéticiens de jadis avaient pour occupation principale de catégoriser les œuvres d'art et d'attribuer à leurs auteurs des approbations graduées. Ces œuvres, ils les isolaient du milieu où elles avaient été produites, et quand un tableau était signé Filippino Lippi ou Velasquez, ils le classaient tout bonnement dans l'école florentine ou dans l'école espagnole, au lieu de chercher ce qu'il pouvait révéler de la gracieuse mollesse italienne ou de l'allure castillane.

M. Robert de la Sizeranne procède autrement. S'il regarde les œuvres d'art, c'est pour mieux voir la vie.

En effet, l'histoire d'un peuple nous renseigne sur son passé. Sa littérature nous renseigne sur ses sentiments. Mais ces deux « miroirs » sont moins

universels, moins sincères, moins sensibles que ne l'est l'art proprement dit, l'art qui nous transmet, par l'intermédiaire d'un exécutant fidèle, une représentation immédiate des gens et des mœurs.

L'art est plus universel en ce sens qu'il montre certaines manifestations moyennes d'humanité que l'histoire a dédaigné d'enregistrer, et que la littérature a trouvées superflues. Et les choses communes, familières, quotidiennes, fournissent toujours sur une race les renseignements les plus précieux. Il ne s'agit pas seulement des choses, mais des gens. Nous connaissons, par les chroniques et les poèmes, les rois, les héros, les grands personnages. Mais qui donc nous parlerait de la vie d'un petit artisan hollandais, si ce n'est tel tableau de Rembrandt ? Qui préciserait dans notre esprit le geste et le visage de deux bourgeois flamands, si nous n'avions pas, dans une *Nativité* du xv^e siècle, la représentation scrupuleuse des donateurs ? Il en est de même pour les portraits d'inconnus du xviii^e siècle, pour les scènes de famille de Greuze, et l'on comprend alors comment la race humaine a pu se maintenir en dépit des bouleversements de toute nature. On sent quelles générations saines, énergiques et persévérantes, quelle masse de forces anonymes fécondent inlassablement les nations et, comme dit excellemment M. de la Sizeranne, de qui je vous rapporte fidèlement les idées : « On s'aperçoit sur quelle trame de vie solide et résistante l'ambition

et la folie de quelques-uns ont pu broder impunément ces arabesques voyantes que nous appelons événements historiques... On comprend que, dans le même pays et à la même époque, il y a des vies dont les agitations sont passionnantes à décrire et qui défraient seules toute l'histoire et toute la littérature, et qu'il y a les vies, par milliers, par millions, qui, n'ayant d'autres traits que ceux du labeur quotidien, ont échappé le plus souvent à l'attention des historiens, des romanciers, des poètes, et n'ont jamais occupé que les peintres: vies de paysans et d'ouvriers attentifs au lever et à la chute du jour, d'échevins obscurs et de manouvriers modestes, vies qui n'ont cessé de produire le pain que nous mangeons en ignorant qu'elles existent, vies passées sans bruit, comme les eaux qui fertilisent, et sans éclat, comme les fleurs qui guérissent. »

D'autre part, en même temps que l'art fut toujours susceptible d'enregistrer des nuances d'une délicatesse extrême, il eut toujours plus de liberté, et partant, plus de franchise que la littérature. Le portraitiste d'un Grand, libre de ne point l'embellir, nous le révèle plus exactement que ne le peut faire son historiographe, pour qui la flatterie est tout à la fois un mode de talent et une nécessité vitale.

Enfin, l'art est inconscient. Son témoignage n'est donc point suspect. De l'œuvre du peintre, qui exprime des formes et non des idées, se dégage

une signification morale qui, étant naïve, involontaire et spontanée, est triplement précieuse.

D'autres raisons militent encore en faveur d'une recherche de la vie par le moyen des œuvres d'art. La vie elle-même est un mouvement. Comment la fixer ? Et, parmi les diversités et les contradictions des mouvements littéraires, comment choisir ? Comment affranchir sa vision des grossissements passionnels ou de la déformation des perspectives chronologiques ? Or, l'évolution de l'art est plus perceptible ; les difficultés d'exécution, la nécessité d'un zèle patient, le libèrent de la mode et de ce quelque chose d'éphémère qu'ont toujours les idées.

La tentative de M. de la Sizeranne s'exerce en quatre Essais : *L'Esthétique des Batailles, la Caricature, la Modernité de l'Évangile, et les Portraits d'enfant.*

Dans le premier, l'auteur étudie l'évolution de la guerre. En examinant les principales représentations du combat autrefois et aujourd'hui, il tâche de déterminer la beauté plastique de la lutte et les conditions de cette beauté. Il passe en revue les gestes des vainqueurs et des vaincus à travers les âges ; il analyse la décadence du pittoresque dans les combats, et, venant au caractère scientifique et si peu décoratif des conflits modernes, aux uniformes khaki et aux officiers sans panache, conclut que la tristesse des combats a remplacé leur éclat et leur poésie, et que, devant l'intérêt poi-

gnant des rivalités pacifiques, il ne faut point regretter la décadence de l'esthétique des batailles.

Puis, M. de la Sizeranne étudie l'évolution de la caricature, selon les époques de l'humanité. Dans les bas-reliefs assyriens, les estampes, et même dans les « charges » de Granville, les lithographies de Gavarni, les dessins de Forain et de Caran d'Ache, il suit les étapes de l'ironie humaine. J'aime moins cette partie du volume. J'ai eu quelque peine à en saisir le plan. Les énumérations, comme une poussée de plantes folles, y étouffent les idées. Si je fais à M. de la Sizeranne cette petite critique, c'est parce que je tiens son livre en très grande estime, et que je l'eusse souhaité sans défaillance.

La troisième partie traite de la modernité de l'Évangile. Elle est excellente. L'auteur y recherche pourquoi l'on pratique l'anachronisme dans l'art religieux. Les raisons qu'il donne sont ingénieuses et multiples. Il distingue les anachronismes de la peinture ancienne de ceux de la peinture contemporaine, juxtapose, en une reproduction adroite, le *Christ et les Pèlerins d'Emmaüs* de Breughel le Vieux, et la *Madeleine chez les Phari-siens* de M. Jean Béraud, et se demande pourquoi nous ressentons devant la seconde de ces œuvres une sorte de surprise et de gêne. C'est, dit-il, que notre costume est inesthétique et s'harmonise mal avec la robe du Christ. La pièce de tissu carrée ou oblongue, mise sur un être humain, se modè-

lera sur lui, tandis que l'homme qu'on revêt d'un habit conforme aux modes rigides et artificielles des tailleurs, demeurera un « bonhomme », quelle que soit la perfection de son corps. Ce n'est pas que nos vêtements soient laids ; ils sont unis — le peplum des Grecs l'était bien davantage ; ils sont noirs — quels magnifiques effets Rembrandt et Van Dyck n'ont-ils pas tirés des noirs ? Ils ne sont pas laids, non, mais ils sont « inembellissables » — et ils conviennent d'ailleurs à merveille aux êtres sans vie profonde, sans conscience et sans individualité, aux marionnettes que deviennent les hommes, chaque jour davantage, dans les conditions de l'existence moderne.

Le Miroir de la Vie se termine par un essai sur les portraits d'enfants. Ce chapitre est d'une grâce charmante. C'est une histoire très adroite de l'éducation. L'époque de l'étiquette, l'époque de la sensibilité et l'époque contemporaine se différencient spirituellement par les reproductions de portraits de Velasquez, de Drouet et de Jacques Blanche. A propos de ces portraits et de leurs modèles, M. de la Sizeranne émet sur les enfants des considérations d'une philosophie très perspicace, finement déduites, et délicatement exprimées.

C'est ainsi que les grands ressorts de l'âme humaine, l'énergie, le jugement et la foi, en même temps que l'espoir des races, se trouvent étudiés dans ce livre par un examen attentif et selon une

méthode nouvelle. Et c'est ainsi qu'en voyant passer et évoluer les réalités, les idées et aussi les sentiments les plus insaisissables dans l'art qui les reflète, nous comprenons que M. Robert de la Sizeranne ait voulu désigner l'art par cette formule imagée et poétique qui sert de titre à son livre — *le Miroir de la Vie*.

QUELQUES BONS LIVRES

L'Inconstante est un roman que j'aime. Je vous l'assure, ce mot traduit ce que j'éprouve. C'est plus que de la sympathie, mieux que de l'admiration, c'est exactement de l'amour. Mon plaisir fut délicat, constant, parfait, de savourer l'admirable écriture de cet ouvrage, les descriptions suggestives et les « à-côté » délicieux qu'il contient. La vitalité de la gentille héroïne est si puissante qu'elle anime toutes les pages, les imprègne de son parfum, les embellit de sa grâce. On subit son charme indocile et câlin, la séduction de sa jolie âme païenne et, quand s'achève le plaisir de la lecture, on ne peut s'empêcher en fermant le livre, d'y poser une caresse attendrie et mélancolique.

Je vous avertis donc que je parlerai de *L'Inconstante* avec une furieuse partialité. Mais c'est si

doux de découvrir une vraie œuvre d'art, de pouvoir s'en éprendre, et de le dire !

Gillette Vernoy est unie depuis deux ans à un mari qui l'aime beaucoup, et qu'elle aime de toute la moitié de son cœur. Il la rend heureuse, mais n'a pas ses goûts. Tout le jour, il roule en automobile. Gillette, sans se dire délaissée, se trouve seule. Elle cherche une distraction. Et cette distraction se présente, ornée d'une moustache très douce, et remarquable par la délicatesse de ses mains et la gentillesse de ses baisers.

Valentin de Vérovre devient l'amant de Gillette.

Qu'est-ce que Gillette ? Une jeune personne assez particulière. Dans notre société empoisonnée par l'observance des conventions, elle présente un singulier exemple d'amoralité.

D'origine créole, elle est restée petite sauvage ; elle n'a pas une morale plus développée que celle de ces gentils ouistitis qui se balancent sur des cocotiers, heureux de se sentir agiles dans la lumière et dans l'air libre. Et sa fruste nature, s'amalgamant avec l'ambiance mondaine, a produit cette curieuse réaction : une âme sans jalousie, sans perfidie, sans vice et partant sans pudeur, dépourvue de sens moral, incapable de mensonge et de méchanceté. Avec une bonté nonchalante, Gillette — pareille aux femmes très intelligentes ou aux femmes très simples d'esprit — se donne, oui, se donne pour le plaisir des autres et pour le sien, parce qu'elle n'attache aucune importance au geste d'aimer.

Aime-t-elle Valentin ? Certes, elle l'aime quand elle le voit. Quand elle ne le voit plus, elle l'oublie. Quand elle le revoit, elle éprouve une satisfaction très sincère.

Et Valentin, aime-t-il Gillette ? Oui. Il l'aime comme un joli bibelot de luxe et de volupté, dont s'égaierait sa vie ; il l'aime sans passion, avec un peu de vanité quand il sait qu'on la désire, avec beaucoup de camaraderie tendre lorsque, en tête-à-tête, ils blaguent, et boivent du porto dans le même verre.

Ils sont deux gamins pas méchants qui se sont dit, comme on se le demande entre gosses : « Voulez-vous jouer avec moi ? » et qui ont répondu : « Je veux bien », sans coquetterie et sans grandes phrases.

Et je trouve cela délicieux. Mais oui ! Elle a raison, cette petite Gillette mi-exotique, mi-païenne, avec ses sentiments de faunesse dansant la nuit, en compagnie des satyres, autour des clairières illuminées d'étoiles ; elle a raison de déposer le fardeau des pudeurs, des remords, des défenses vertueuses, des mots terribles et définitifs sous lesquels on écrase depuis des siècles la liberté du jeune Eros ; elle a raison de pratiquer ce qui ne fait de tort à personne — puisque Vernoy, ignorant tout, selon la coutume, ne souffre pas — et ce qui fait grand bien à Valentin... et à elle ; elle a raison de ne se priver d'aucune joie, car la vie est fugitive, et de ne se défendre la réalisation d'aucune harmonie,

car la jeunesse est transitoire ; elle a raison de développer son être en liberté, selon le grand exemple de la nature. — Et elle sait bien qu'il n'existe pas au monde une femme de quarante ans qui ne regrette de s'être refusée, le jour lointain où la morale avait parlé plus fort que son désir.

Mais Valentin est dans l'obligation de partir pour l'Italie. Les deux amants se quittent sans se promettre fidélité réciproque.

— Ne me trompe pas trop ! dit Gillette d'un ton léger.

— Ne me trompe pas du tout ! implore gentiment Valentin.

Gillette reste seule à Paris. Elle se promène. On la suit ; cela l'amuse. Elle flirte un peu, se moquant des uns et des autres, agitée d'une fièvre d'ennui et d'une coquetterie inoccupée.

Un jour, elle entend Michel de Nergy, ami de Valentin, lui adresser quelques paroles avec une émotion qui ne se dissimule pas. Il la désire. Elle s'en aperçoit ; cela lui plaît. Mais elle l'avertit que, si elle a un goût pour lui, cela ne durera point. Elle aime qu'on l'aime. Voilà tout. Cette aventure l'occupera.

Et elle se laisse prendre par Michel, avec simplicité.

Mais, pour Michel, après l'heure d'enivrement viennent les jours moroses. L'humeur inégale, la mélancolie fantasque de Gillette, le déconcertent. Si elle n'est pas sans affection, cette affection molle

et mêlée de pitié ne ressemble guère à l'amour, à l'amour classique qu'il voudrait trouver en elle.

Gillette continue à s'ennuyer. Maintenant, l'obligation des rendez-vous la torture ; elle invente des empêchements, des fatigues ; elle espace ses visites. Le jeu ne la divertit plus. Et elle ne se rend pas compte que sa froideur progressive fait grand mal à Michel, qui est tout de confiance et d'ardeur.

Sur ce, Valentin annonce son retour. Grosse joie. Décidément, elle quittera Michel, et, en attendant son gentil amant, elle ira passer quelques jours chez Marion, une amie d'enfance, qui vit veuve et seule, à la campagne.

Les deux jeunes femmes, dans une paix amicale, bercent leurs cœurs. Marion, âme douce et grave, reproche à Gillette l'infidélité qu'elle a commise. Elle lui montre qu'elle a dû chagriner beaucoup Michel. Gillette s'étonne : « Je lui ai répété mille fois, dit-elle, qu'il était pour moi un caprice. Il devait savoir ce qu'il faisait. » — « Est-ce qu'on n'accepte pas tout d'un être qu'on désire ? », répond Marion.

Gillette, pour la première fois, ressent des angoisses de conscience. Soit ! Elle écrira tout à Valentin.

Et Valentin répond ! Valentin arrive, épris encore, vers sa maîtresse amoureusement infidèle. Il la chérit quand même. Il la croit lorsqu'elle lui confesse qu'elle a pensé toujours à lui depuis son départ, même dans les moments où le contraire

eût été plus vraisemblable. Mais il apporte une tragique nouvelle : Michel s'est tué.

Une ombre passe sur leur bonheur. Gillette mesure, pendant une seconde, la profondeur des passions humaines. Elle déplore sa responsabilité, et pleure surtout parce que des bras qui l'ont tenue et une bouche qui l'a baisée sont maintenant froids, immobiles, couverts de terre.

Son ardent regret et la tristesse de Valentin cherchent un mutuel réconfort. La tendresse le leur donne. Voilà qu'ils s'effleurent. Un frisson les parcourt. La Nature puissante vit en eux. Ils songent qu'il faut se hâter d'aimer ; ils songent que tout s'efface ; ils songent que le tourment est inutile, et que la joie seule est sacrée : et ils confondent leurs lèvres, passionnément.

On a dit que ce roman, au lieu de se nommer *l'Inconstante*, devrait se nommer *l'Inconsciente*. Je crois au contraire que Gillette possède cette conscience supérieure qui se nomme l'instinct de vivre. Il est indiscutable que l'évolution de la race humaine la porte à se différencier le plus possible des animaux. Mais est-ce une raison suffisante pour condamner en nous tout ce que nous partageons avec les races inférieures ? Il y a des principes fondamentaux de l'existence. On les rencontre à la fois chez les hommes, qui, dans le monde d'aujourd'hui, sont les devanciers du monde de demain, et chez les êtres éphémères qui tournoient parmi les rayons du soleil ; je veux dire l'expan-

sion de la personnalité, la mise en rapport de toutes les ressources vitales. Les mirages du bonheur colorent au loin la route du progrès. Réaliser de la joie dans l'heure présente, c'est faire un pas en avant. Et voilà pourquoi la petite Gillette, avec sa philosophie sans formule, donne une grande leçon de sagesse aux rigoristes de la morale figée, aux esthètes morbides du cœur, à qui les larmes sont seules agréables, et qui méconnaissent — les malheureux ! — l'exaltante douceur d'un sourire qui dit : « oui » sur des lèvres bien aimées...

Voici encore une œuvre aimable où la sagesse s'enguirlande de grâce et de fantaisie.

Nous deux de Paul Bilhaud est un dialogue entre deux amants. Ils se nomment, lui, Riquet, elle, Riquette. Et voilà !... Sur eux, vous n'en saurez pas davantage.

— C'est tout ?

— Oui, c'est tout.

— Mais, me direz-vous, les contingences, les développements, l'ambiance, les faits dont le concours assemble ces deux êtres, les obstacles à leur union, bref, tout ce qui constitue la chaîne du roman psychologique, qu'en fait l'auteur ?

— Il ne s'en soucie point du tout.

— Alors, *Nous deux* est donc un livre puéril, plat, ennuyeux ?

— N'en croyez pas un mot !... c'est une œuvre

charmante, neuve, spirituelle, ingénieuse, sincère, brillante, et surtout amoureuse.

— Je ne comprends pas comment il se peut que...

— Vous n'avez pas besoin de le comprendre, monsieur ; il s'agit de le sentir. Et si vous avez jamais aimé, si jamais vous avez bêtifié délicieusement, si vous avez donné à une petite amie des noms de fleur, d'animal ou de comestible, si vous vous êtes vanté d'être en chocolat tout en la glorifiant d'être en sucre, si elle vous a qualifié de lapin mauve et si vous avez proclamé que vous lui ouvriez un cœur grand comme le ciel et la terre, si vous avez goûté cet alanguissement de l'esprit qui prélude aux abandons du reste et si, ensuite, vous avez doucement savouré la grâce morale, le bon sens féminin, la gentillesse de votre compagne, alors, monsieur, vous apprécierez justement *Nous deux*, qui est cette chose désirable et pas encore écrite : le bréviaire des amoureux et le catéchisme des baisers.

Au nom de votre plaisir, ne lisez pas *Nous deux* avec des yeux d'indifférent ou une lucidité d'analyste ! Ne vous étonnez pas si les propos s'interrompent parce que les lèvres de Riquet et celles de Riquette sont trop rapprochées pour laisser passage aux paroles ; ne vous effarouchez pas s'il survient de plus longs intervalles pendant lesquels Riquette, qui est jolie, donne à Riquet licence de le lui prouver ; ne prenez pas un air dédaigneux et

ne haussez pas les épaules en découvrant, çà et là, des enfantillages, des luttes à coups d'oreillers, des tapes, des farces, des rires qui vont jusqu'aux larmes et même plus loin... ne haussez pas les épaules... souriez avec indulgence... Songez à vous-même... Cherchez-vous en ces bavardages, en ces joies gamines, en ces baisers... Retrouvez-y votre jeunesse... Je suis persuadé qu'alors vous aimerez Riquet et Riquette parce qu'ils sont simples, tendres et bons, et parce qu'ils nous donnent l'utile exemple d'un amour sans tristesse et sans philosophie.

Toutefois, la philosophie ne fait point défaut à l'auteur. Malicieusement, il confère au bon sens des allures de paradoxe, et met sur les lèvres de ses personnages — quand il y reste un peu de place — des sentences très judicieuses et des raisonnements très logiques. Dans un chapitre intitulé : *Variations sur l'amour*, ils recherchent quelle est la meilleure définition de ce sentiment. Boufflers, Leibnitz, Desmoutiers, Balzac, Hugo, sont consultés tour à tour. Riquet, lui, émet cette jolie pensée : « Le désir, c'est l'amour qui passe ; l'amour, c'est le désir qui reste. » Et Riquette dit : « L'amour, c'est nous deux. » Cette formule résume toutes les autres, en effet, puisqu'elle exprime l'égoïsme en deux personnes, et définit exactement Riquet et Riquette, qui, généreux de cœur, sont égoïstes d'esprit, et rattachent à eux seuls et à leur bonheur toutes les choses du monde.

Après quoi, il est question de l'amour platonique : « J'y crois... dans les entr'actes » prononce Riquette. Aussitôt Riquet agite la sonnette qui annonce la fin de l'entr'acte. Mais l'auteur a le bon goût de ne nous convier qu'aux entr'actes, et la toile se baisse tout juste au moment où Riquet et Riquette vont se persuader, par comparaison, de l'infériorité de l'amour platonique.

Le livre a bien commencé ; il continue mieux ; il finit parfaitement. Acclamons Riquette et Riquet, aimables interprètes, et qu'au deuxième rappel, ils paraissent avec l'auteur pour que nous puissions l'applaudir, car il l'a bien mérité.

Le *Diogène* de M. Adolphe Retté promène autour de lui sa sincérité, comme son ancêtre, cherchant un homme, promenait sa lanterne. Mais c'est surtout une femme qu'il cherche. A cet effet, il parcourt divers pays, entre dans toutes les maisons dont la tolérance accueille sa libre philosophie, s'assure, les mains en avant, que les aimables personnes auxquelles il s'adresse ont assez de ferme propos pour lui agréer, s'attable à des soupers galants, se juche sur les tabourets des grands bars, et mène profondément, en diverses circonstances, ses investigations.

C'est ainsi qu'il fait connaissance d'une jeune courtisane, Lydie. Lydie est entretenue par un M. Saboule, vieux passionné, dont les caprices sont exposés sans voiles. Diogène veut délivrer Ly-

die de cet esclavage. Il l'enlève, il l'emmène aux champs. Les deux amants ont, au Val-Tranquille, des jours d'incomparable douceur. Mais un malheur vient sur eux. Lydie est désirable. On la courtise. Elle dit : « non ». Par dépit, un de ceux qu'elle évinça la frappe mortellement. Et son âme innocente s'envole de son corps coupable.

Ce livre est charmant. M. Retté connaît l'art de polir les phrases, de les orner sans surcharge, et de les cadencer. Il a beaucoup d'esprit, ce qui lui permet de dire, sans trop choquer, tout ce qu'une crudité d'expression rendrait insupportable. Enfin il a une philosophie. Elle est cynique. De même qu'il nourrit pour les femmes nues une visible prédilection, il a pour la pensée nue un goût qu'on ne saurait lui reprocher. Je ne conseillerais pas aux jeunes filles de lire les *Mémoires de Diogène* en présence de leurs parents. Toutefois, je ne puis me défendre d'une vive sympathie pour ces pages où un poète a fait chanter les rêves tristes de ses flûtes d'ébène, les rêves gais de ses flûtes d'ivoire, et d'autres rêves pour la réalisation desquels une flûte d'ivoire ou d'ébène serait au moins inutile.

Ne concluez pas, d'après ce titre : *Nane, ou le lit conjugal*, que la récente œuvre de M. Henri Duvernois soit, comme *Diogène*, un badinage. Ce roman affirme le talent robuste et raffiné de l'auteur du *Roseau de fer*. On y trouve bien, çà et là, quelques agréments discrètement et spirituelle-

ment libertins. Mais le fond de l'ouvrage — fond grave et presque tragique — consiste en une des formes les plus fréquentes du malentendu qui sépare éternellement l'homme de la femme.

Constant Bordier, naturaliste célèbre, a épousé par amour Marianne — familièrement Nane — jolie petite Parisienne flirteuse, mais honnête. Il adore, de toute son âme tendre et un peu enfantine de savant, cette délicieuse créature au rire frais, au corps souple, à l'esprit alerte. Nane est d'ailleurs pour lui une épouse fidèle et affectueuse. Elle se laisse chérir avec complaisance; elle s'acquiesce comme d'un devoir et non comme d'une corvée des obligations matrimoniales; elle accepte bienveillamment, quoique sans y répondre, les transports de passion de son mari. Bref, elle peut se croire à l'abri de tout reproche puisqu'elle ne transgresse aucune loi, ni divine, ni humaine, et cependant Bordier est le plus malheureux des hommes. Il voudrait de l'amour — et on lui donne de l'estime, de la sympathie, de l'amitié. Il pleure de recevoir des caresses distraites, de toujours sentir sous le front de Nane, une pensée lointaine, indifférente, étrangère.

Néanmoins il se résignerait à n'être jamais l'amant de sa femme, et, dans les satisfactions douces de l'intimité, oublierait les joies plus ardentes qui lui sont refusées.

Mais voilà que Nane, un jour, se met en tête de faire chambre à part : « Le couchage à deux,

déclare-t-elle, cela évoque toujours dans mon esprit les loges de concierges, l'alcôve et le lit avec les deux oreillers, les courtines de guipure et le relent de bouillon sùri et de tabac à priser, pouah ! » Mais, à la vérité, ce n'est pas un scrupule d'élégance qui incite Nane à désirer cette révolution de ménage. Au fond, la vie à deux la fatigue. Malgré son dessein d'être soumise et prévenante, elle s'irrite de ne jamais s'appartenir à elle-même. Elle a besoin d'un peu de solitude et de liberté. Vainement Bordier tente de lui faire abandonner ce projet dont l'idée le torture. Nane reste inflexible. Peut-être met-elle plus d'amour-propre que de sincérité à ne pas revenir sur sa décision ; peut-être même a-t-elle pour son mari — et cela inconsciemment — une tendresse plus vive qu'elle ne le croit, une tendresse obscurément mais profondément insinuée en elle. Bref, elle congédie Bordier, quelque peu nerveusement. Or, seule, elle a peine à s'endormir et, dans l'insomnie, il lui vient un regret du baiser paternel que Constant lui donnait chaque soir ; ce doux baiser enveloppant et timide lui manque soudain, « et elle se sent triste comme quand, aux heures de l'enfance, sa mère oubliait de l'embrasser avant d'aller au bal. »

Vous prévoyez bien que Nane se repentira d'une dureté dont elle est la première punie, et que Bordier reconquerra sans peine sa compagne récalcitrante. Il y parvient, en effet, grâce aux conseils de son ami Thillot, un écrivain sainement et fine-

ment psychologue, qui le persuade de rendre indifférence pour indifférence, froideur pour froideur, et de désertier délibérément la maison où l'on prétend l'exclure de la chambre conjugale. Ses sages avis, si bien formulés par M. Duvernois, méritent d'être notés, et pourraient servir de leçon à bien des époux inexpérimentés.

— « Rends à ta femme sa liberté, dit-il, toute sa liberté... Quand on lâche un jeune chien, il s'enfuit comme un fou pour revenir de lui-même tendre le cou à la caresse et au collier. Laisse Nane se dépêtrer toute seule, libre, au milieu de ses amis. Elle a l'honnêteté de la femme intelligente ; elle n'ira pas jusqu'à la faute définitive, irréparable, que votre malentendu amènerait forcément. Si tu pèses de ton autorité conjugale sur ses jolies épaules, elles feront semblant de plier et se redresseront ensuite ; tu seras perdu. Va-t'en. Un des flirteurs de Nane te remplacera ; il essuiera les accès de mauvaise humeur, on s'ennuiera avec lui au lieu de s'ennuyer avec toi, et on ne le lui pardonnera pas ».

Nane reste seule, un peu désorientée et le cœur gros. Elle apprend que son mari semble supporter allègrement l'indépendance qui lui est rendue. On l'a vu dans des baignoires de café-concert en compagnie d'une célèbre danseuse toulousaine. Nane s'impatiente ; elle essaie, sans en avoir la force, de se venger. Dans son isolement, elle apprécie la valeur de Bordier et comprend combien il est rare d'être aimée ainsi qu'il l'aimait. Et nous ne tar-

dons pas à la voir frapper à la porte du logis de garçon où son mari l'attend, prêt à tout pardonner, si facilement reconquis qu'elle pourra lui faire dire — du bout des lèvres — que Nane et lui auront chacun leur chambre, sinon leur lit.

Ce roman est en partie raconté et en partie dialogué. Sans interrompre l'action, qui se poursuit logiquement de chapitre en chapitre, M. Duvernois a su multiplier les milieux et les types — on pourrait presque dire les décors et les acteurs, tant une fine comédie semble sertie dans la forme de ce roman. Je vous signale, comme des pages vraiment magistrales, un passage où Thillot montre ce qu'est le métier des lettres; une satire brève, mais implacablement virulente, de l'éducation universitaire — et certaines notations de pottins recueillies dans une fête mondaine, où toute l'âme des oisifs, des jouisseurs, des inutiles, est cruellement mise à nu. M. Duvernois, dans *Nane, ou le Lit conjugal*, confirme des qualités dramatiques et littéraires assez puissantes pour qu'il me soit permis d'augurer — et je le fais avec beaucoup d'agrément — que nous aurons bientôt en lui un de nos meilleurs romanciers modernes.

Quel magicien que M. Abel Hermant! Comme il connaît les ressources du style, comme il sait envelopper de phrases charmantes ses idées ingénieuses et aiguës, comme il vous berce, vous entraîne, vous ravit d'aise!

J'ai lu sans m'interrompre sa *Confession d'un homme d'aujourd'hui*. Chaque page réserve des agréments imprévus. Il y a des passages qu'on ne peut s'empêcher de relire à voix haute, pour en goûter pleinement le balancement et la cadence. Ah ! le joli livre, l'aimable écrivain !

Les qualités de M. Abel Hermant le desservent presque à force de le servir. Elles empêchent qu'on lui assigne sa vraie valeur. Dès qu'on veut le juger, on est pris par le charme. Aussi bien cet « homme d'aujourd'hui » — je dois le désigner ainsi, car l'auteur ne lui donne point de nom — cet « homme d'aujourd'hui » a toute licence de nous apparaître comme un personnage égoïste, glacial, parfois féroce, comme un analyste orgueilleux de ses plus banales émotions, comme une silhouette pâle, d'âme étriquée et de cœur sec — il pourrait être tout cela — et je ne dis pas qu'il le soit — eh bien ! vous ne le lui reprocheriez pas. Mieux ! Vous l'aimeriez, en quelque sorte, tant M. Abel Hermant, qui guide sa plume, l'assiste heureusement par sa prestigieuse maîtrise.

Dès le début, le personnage est précisé, peint en traits inoubliables. « J'appartiens, dit-il, à cette élite, qui est aujourd'hui légion, où les supériorités intellectuelles sont des inutilités sociales. L'éducation classique, dont l'unique ressort est l'émulation, m'a enseigné la concurrence et point la solidarité. J'ai désiré d'être un homme éminent et point d'être un homme. La leçon de la guerre ne

m'a fait citoyen que pour un temps. J'ai échappé au fonctionnarisme plus par esprit d'indiscipline que par esprit d'initiative... »

Le héros de M. Hermant est d'abord, en Russie, précepteur du fils de la princesse Yashvne. La princesse est une personne énorme, qui, avec toute sorte d'éléments de ridicule et de laideur, « se compose une majesté ». Le précepteur résiste, comme le Cercleux, de Donnay, aux confidences embrasées de cette dame, et finalement, quitte la place pour devenir précepteur du jeune Périclès, neveu de Constantin Rodosto, banquier. Il renonce à cette mission, enrichi qu'il est par un courtage heureux — car Rodosto l'a associé à certaines de ses opérations — et revient à Paris, où il se marie.

Ici, un passage exquis, qui semble de Jules Renard ou de Tristan Bernard — c'est-à-dire de Dickens. Entre ce jeune homme banal, et une jeune fille banale, il se passe des choses banales, et cela est d'un puissant intérêt. Voilà le comble de l'art.

Après un « pitoyable voyage de noces, un trop long séjour, dans un coin trop peu fréquenté, au bord de la Méditerranée, où l'insécurité du printemps faux coupé de rafales de vent et de pluies froides appropriait, hélas, beaucoup trop le décor aux sentiments des jeunes époux », plusieurs causes d'antipathie naissent entre eux... « Elle m'effrayait, avoue le mari, par des caprices où son innocence contrefaisait la perversité, par des exi-

gences inconsidérées, mais que je pouvais croire calculées ou sournoises, où je flairais une velléité plus qu'à demi-consciente de me supprimer en usant de moyens damnables que le Code ne punit pas. Elle profitait, en ce honteux duel, des avantages qu'assure à la femme la vanité de l'homme, et son stupide point d'orgueil physique. Je ne lui demandais pas merci, content des seules trêves que son infirmité de femme l'obligeait de m'accorder, lui faisant, au surplus, payer par des brutalités de geste et de prise ses victoires qui n'étaient jamais sans larmes. »

Vous pensez bien qu'entre ces deux êtres, l'union n'est pas de longue durée. Leur mariage est un mariage d'opinion plus qu'un mariage de raison. Et le souci de l'opinion, qui parfois incline à prendre parti, est rarement assez fort pour faire persévérer dans une attitude gênante. Au bout de quatre ans, divorce. Mais durant son séjour à Paris, le héros de M. Hermant a connu le monde de la presse, des affaires, des théâtres. Il se fait une joie malicieuse de nous initier à ses découvertes. Et comme il est un observateur pénétrant et impitoyable, il a vu tout, — sauf ce qui pouvait prêter à l'indulgence. C'est dans cette partie du volume que se trouve cet admirable portrait d'un journaliste : « Il était viveur par principe, travailleur sans méthode, brouillon. Il ne faisait rien de bon qu'en retard et bousculé. Il ne respirait qu'essoufflé. Il avait plus besoin d'embarras que d'action,

et, s'il dépensait trop, c'était par goût de gêne, plutôt que par instinct de luxe. »

Privé, par une brusque catastrophe, de son ami Belgrand, chez qui il espérait trouver un refuge où dorloter son célibat, le divorcé devient l'amant d'une femme d'ambassadeur, la marquise de Theuil. Par suite de circonstances où son honneur et son amour sont également compromis, la marquise est réduite au suicide. Notre héros, lassé des aventures, s'essaie — un peu tardivement — à la bonté, et consacre son existence à l'éducation d'un fils naturel qu'il eut jadis.

Résumée, cette histoire paraît être un peu veule, un peu décousue. L'ouvrage ne donne, en aucune manière, cette impression. Il est certain que vous trouverez un vif agrément à sa férocité polie et douce, qui feint l'indifférence, et s'oblige au calme pour porter plus sûrement ses coups. Vous savourerez, j'en suis sûr, le charme acide de cette littérature cruelle et délicate. Les livres de M. Abel Hermant évoquent toujours pour moi, et je ne m'en puis défendre, l'image suivante : J'aperçois une coquette de jadis, en ajustements somptueux. Elle a, sur son visage, tous les signes de l'esprit et toutes les harmonies de la beauté. Devant elle, un métier à tapisserie. Et le sujet de son ouvrage est une représentation sévère de la perfidie, de l'imbécillité, de la lâcheté, de la malice humaine, quelque figure allégorique propre à inspirer la terreur. Or, elle travaille avec

tranquillité. Sous ses doigts fuselés et menus s'allongent les soies chatoyantes. Elle brode le mal à petits points ; elle trace les formes de la laideur avec des gestes de grâce. Sur ses lèvres flotte un sourire énigmatique. Raille-t-elle sa propre pensée ? Ne se moquerait-elle pas un peu de nous, qui la regardons ?

C'est une heureuse inspiration qu'a eue M. Louis Bertrand lorsqu'il a donné Séville pour décor à un drame d'amour. L'atmosphère de l'Andalousie, en effet, a des moiteurs fécondantes de serre chaude, qui favorisent le développement des passions, et font monter du cœur humain des floraisons inaccoutumées.

Le parfum de Séville, où se mêlent des émanations d'oranges, de sang tiède, de cigarettes et de géraniums au soleil ; la couleur de Séville, où le rouge, le blanc violent et l'or flamboient ; le bruit de Séville, chœur de grelots, de cris et de castagnettes ; la voix de Séville, qui chante un hymne langoureux et sauvage, un hymne de fête et d'amour ; l'air de Séville, qu'on peut inhaler à peine sous les midis meurtriers, ou qu'on aspire la nuit sous les étoiles, comme une onde odorante et fraîche, c'est de tout cela qu'est fait le prestige de Séville, et c'est tout cela qu'évoque l'auteur du *Rival de Don Juan*.

Le livre de M. Louis Bertrand contient d'excellents « morceaux » de style. Et je m'empresse

d'ajouter qu'il ne donne pas pour cela l'impression d'une mosaïque d'épisodes, d'une suite de cavaïnes littéraires, mais qu'il garde une imperturbable unité. Je suis persuadé que vous allez goûter avec moi cette description d'un coucher de soleil :

« Les eaux du Guadalquivir se teignaient de rose comme un ciel d'aurore. De grandes nappes vermeilles frissonnaient par place sous les reflets de la lumière finissante. Les deux rives resplendirent ; les rouges carènes des navires à l'ancre flamboyèrent sur les ondes purpurines comme sur une mer de flammes. Puis, vers le pont de Triana, des moires d'un bleu sombre se déployèrent, s'étendirent, gagnèrent tout le lit du fleuve. Les lignes rigides des édifices parurent s'incruster et se fixer sur le fond mat du firmament, ainsi qu'un paysage sur un fond d'émail. Mais bientôt les formes s'effacèrent, se confondirent, enveloppées par la brume lumineuse, tandis qu'au loin des globes électriques s'allumaient, grosses oranges d'or, sous les verdure de San Telmo. »

M. Bertrand a des bonheurs d'expression, des comparaisons inattendues et saisissantes, qui donnent à son récit un perpétuel attrait. En voici quelques exemples :

« Soulevant la gargoulette très haut au-dessus de sa tête, il ouvrit sa bouche sous le jet violent du liquide, buvant à mesure que l'eau tombait, comme font les moissonneurs dans les champs.

Elle essaya de l'imiter. Mais, maladroite, elle s'inonda la gorge. Un filet d'eau, d'une fraîcheur tranchante, ruissela entre ses seins, coula jusqu'à son ventre. Elle poussa un cri strident, en frissonnant de toute sa peau. »

Et — j'abuse des citations — considérez comme M. Bertrand, lorsqu'il a trouvé une image, sait la mettre en valeur, l'agrandir, lui faire rendre tout ce qu'elle peut avoir de pittoresque et de suggestif.

« Le bijoutier retira le bracelet de la vitrine, le fit reluire avec la peau de daim, l'offrit à la visiteuse, puis il alla chercher d'autres écrins, qu'il aligna devant elle. Les petites boîtes de maroquin s'entrebâillaient discrètement, montrant l'eau dormante des bijoux étalés. Mais à peine frappée par la lumière, l'eau semblait se briser et jaillir en mille fulgurations bleuâtres, comme si toutes les flammes captives dans l'ombre frileuse des écrins eussent éclaté au même instant. Le scintillement des pierres faisait autour de la Galliego un cercle de feux. Son visage resplendissait. C'était une transfiguration complète et soudaine. On eût dit que la nacre aphrodisienne des perles, les clartés des diamants, des saphirs et des émeraudes, l'azur laiteux des turquoises, tous les fluides subtils qui émanaient des gemmes, la pénétraient d'une chaude caresse où son être se dilatait et s'épanouissait. Dans tout son corps, par tous ses traits, se lisait une sorte de volupté sensuelle au contact des pierres qui paraissaient l'émouvoir

comme l'approche d'une chair et comme un attouchement amoureux. Elle poussait de petits rires nerveux; elle allait d'un bijou à un autre, s'appuyant sur la boiserie de la vitrine avec le mouvement d'une chatte dont on stimule l'échine et qui s'étire et se pâme en crispant ses ongles. »

Il faut lire, au milieu du volume, les pages où deux amants sont dépeints couchés parmi des fleurs, et, vers la fin, l'insomnie sous le vol des moustiques, et surtout l'analyse de ce qu'éprouve un visiteur de la Giralda, pénétré par les vibrations des cloches. Il y a là deux pages splendides. Je ne sais qui pourrait composer aujourd'hui une description de cette envergure. A la sensibilité suraiguë de Jean Lorrain, M. Bertrand allie la force évocatrice d'Octave Mirbeau. Il a la divination du cœur humain en même temps que la perfection de la forme. C'est un écrivain délicat et robuste, et c'est un artiste complet.

Je vous parlais d'un drame d'amour. En voici les personnages: Jean Puig, un jeune financier, riche et gentil garçon, la Galliego, sa maîtresse, la plus jolie femme de Paris, première danseuse à l'Olympia, et Henri Mautoucher.

Dans cet Henri Mautoucher s'incarnent toutes les tares de la génération d'hier, des « enfants de la défaite ». Un conflit divise perpétuellement ses désirs et ses facultés. Il met à nu, par l'analyse, les rouages moraux de sa nature, il les touche du doigt, il les fait jouer à plaisir, il les détend, il les

use, et ensuite s'étonne, s'afflige de les sentir faussés, fatigués ou rompus. Il subit des impulsions nerveuses, mais n'a point d'énergie; très intelligent, il comprend beaucoup de choses, mais il s'admire à l'excès de les comprendre; il déforme sa vision du monde, dans le souci de paraître exceptionnel; il est esthète par vanité, mystique par faiblesse, socialiste par pose; il qualifie de déterminisme accepté sa veulerie consciente. C'est un esprit surchargé par une philosophie mal assimilée, détourné de ses instincts par la gloriole. C'est un de ces êtres immoraux et néfastes qui masquent du nom de dilettantisme tout ce que l'âme humaine peut contenir d'égoïsme, de scepticisme stérile, d'impuissance, de malveillance, et d'orgueilleuse imbécillité.

A vrai dire, Mautoucher ne mérite pas que du mépris. Il a droit à un peu de pitié. Il souffre, il a souffert jusqu'à la désagrégation totale de lui-même :

« Ce malheureux ne savait pas se résigner à être simplement ce qu'il était ! Pendant les derniers jours, il en était venu à se mépriser, à perdre le sens de sa valeur. Il était fou de désespoir de ne pas avoir de génie, et, ne sachant pas se satisfaire avec les dons cependant enviabiles qu'il possédait, il rêvait toujours au delà du réel et du possible, comme si la plus mince réalité n'était pas supérieure à tous les fantômes de l'imagination !... Alors, quand cet amour s'est emparé de lui, ç'a été une débâcle, il a tout emporté... »

Quel amour? Celui qu'il a conçu pour la Galliego.

Jean Puig, en compagnie de sa maîtresse et de Mautoucher, est allé s'installer à Séville. Mautoucher est possédé par l'idée fixe qu'il va conquérir la jolie créature. A l'hospice de la Caridad, il a vu le masque authentique de Don Juan Tenorio. Il s'est mis en tête de devenir un Don Juan, lui aussi, d'être un séducteur, de ressusciter la faculté d'envoûtement dont le souvenir rend cette figure prestigieuse encore.

Pour y parvenir, il use de toute son intelligence. Il multiplie les considérations brillantes, les paradoxes; il propose à la Galliego de faire son portrait, car il peint assez habilement; il fait copier pour elle un cœur d'or qu'elle admira au trésor de la cathédrale. Mais tout est inutile. La Galliego est amoureuse de Jean. Elle a, de plus, la volonté de se faire épouser par lui. Elle repousse Mautoucher. Alors, celui-ci s'impatiente, s'irrite, s'exaspère. Complexe, il souffre à la fois de son orgueil et de son manque de confiance en lui-même; son délire des grandeurs lui rend atrocement douloureuse la constatation quotidienne de ses échecs. Son âme, débilitée par l'artificiel, appauvrie par le raffinement, ne peut résister au choc de la réalité. Un ébranlement cérébral fait qu'il a des visions, qu'il divague, et finalement que la démence s'intronise en lui. Avec l'exactitude scrupuleuse et tragique des fous, il combine un plan. Il éloigne Puig par

une dépêche, pénètre chez la Galliego et se venge de ses refus en l'étranglant. Il erre ensuite dans Séville. A l'aube s'ouvrent les portes de la Giralda. Il entre. Il monte. D'un coup d'œil, il parcourt l'horizon de la plaine andalouse, puis, envahi par l'ivresse des cloches, il se précipite et vient s'écraser sur le sol.

Cette fin, où Mautoucher dévie vers la démence avec des hallucinations discrètement renouvelées du *Horla*, est peut-être la meilleure partie du *Rival de Don Juan*. M. Bertrand y manifeste toutes ses brillantes qualités d'analyste et d'intuitif.

Pas un acteur du drame n'est digne de vraie sympathie, car Mautoucher, au fond, est un assez vilain personnage, la Galliego, une courtisane impure et simple, et Puig, un jeune bourgeois peu reluisant. Mais si l'auteur n'a pas voulu les rendre dignes de pitié, du moins nous inspire-t-il à leur sujet un intérêt sans défaillances.

Ce roman voluptueux et moral, énergique et subtil, audacieux et classique, ingénieux et puissant, ne vous décevra jamais. Il porte les marques de la force, de l'harmonie et de la grâce. Il est de la bonne école française.

De même que, dans les cafés d'Espagne, on a coutume de servir, avec la brûlante *aguardiente*, un verre d'eau fraîche destinée à pacifier la gorge, je vais passer du *Rival de Don Juan* à quelque chose d'essentiellement paisible et lénitif.

Monsieur Lulu est un livre écrit avec aisance, et qui se lit sans fatigue. Les pages tournent, on les parcourt, et çà et là, comme dans les bois chers à M. Theuriet, on peut cueillir de ces petites fleurs candides, dont l'odeur est douce.

Nous y faisons la connaissance du jeune Lulu, et, depuis sa première culotte jusqu'à son premier chagrin d'amour, nous apprenons les étapes de son existence.

Lulu est un Pierre Nozière provincial. Anatole France, bon humaniste, fervent du vieux Paris, du quai d'où l'on voit le Louvre des Valois et le coucher du soleil, a donné à l'aimable gamin du *Livre de mon ami* ses propres goûts. De même M. Theuriet nous montre un Lulu sincère et cordial, élégiaque, amoureux de la campagne, virgilien, crédule aux fables païennes, rebelle aux conceptions du catéchisme, un Lulu d'esprit sûr et tranquille, et surtout un Lulu dont l'âme est faite de tendresse, de fraîcheur et d'ingénuité.

Rappelez-vous cette sensation : on a quitté Paris le matin ; les rues étaient noires, pleines de tumulte ; le soleil ne paraissait pas encore ; l'atmosphère s'obscurcissait de brumes et de fumées. On a pris le train. Durant le voyage, le ciel s'est dégagé. On arrive. On descend. Oh ! la bonne surprise ! Voici des bois, des prairies, une rivière, des fermes, la petite ville paisible, et, derrière, voici de nouveau le déroulement des plaines et des coteaux boisés. Un air vif et léger fouette le visage, et l'on

se sent, pour partir sur la route, des jambes de vingt ans.

Cette impression, je la trouve chaque fois que j'ouvre un volume de M. Theuriet, et, chaque fois, j'éprouve un réconfort à goûter cet écrivain salubre.

C'est pourquoi M. Theuriet désarme la critique. Que lui reprocher? Sa forme unie? La modestie de ses sujets? Les oiselets et les fleurettes qui, pour lui, semblent être toute la poésie? L'artifice de certains mots patois employés pour mettre tout de même en ses récits un peu de couleur locale? Non. Cela n'a point d'importance.

Et je ne veux donner d'importance qu'à l'art très réel avec lequel M. Theuriet peint les existences médiocres des bourgeois de petite ville — et aussi à la force suggestive avec laquelle il nous transporte en pleine forêt « où l'odeur des plantes fraîches et des pousses verdissantes monte à la tête. »

En vérité M. Theuriet, contant aujourd'hui ces histoires d'enfant, fait songer à un bon grand-père, à un digne garde-forestier qui, sous son képi brodé d'un cor, sourirait dans sa barbe blanche, en montrant sa poitrine où s'étaleraient la croix du Mérite agricole, et peut-être une médaille de sauvetage — et sûrement les palmes académiques.

René Grandon, dont M. Paul Brulat nous conte, dans *la Gangue*, la lamentable histoire, est un malheureux d'une laideur atroce, stupéfiante, telle qu'à

première vue on en éprouve un frisson d'effroi. Sa face, sans nez, sans barbe, sans sourcils, présente une matière informe, déconcertante, un amas de chairs torturées, ravagées, labourées, une sorte d'épouvantable plaie cicatrisée. Cependant, sur cette chose funèbre rayonnent deux grands yeux splendides par leur lumière et par la profondeur de leur regard, deux yeux qui expriment tout le drame des passions silencieuses, des désirs inavoués, des ardeurs réprimées, des tendresses inassouvies.

Le pauvre être connaît l'horreur qui se dresse de toutes parts à sa vue. Il sait que les passants se détournent, que les mères entraînent leurs enfants, que beaucoup le voudraient exilé, que quelques-uns le souhaitent mort, afin que disparaisse de l'univers un exemple terrifiant de monstruosité.

Avant qu'un accident ne l'eût défiguré, une tendre et puérile affection l'unissait à Lucette Delbray, petite amie de son âge. Or, un soir, le feu éclate dans la maison des Delbray. René accourt, Lucette est restée dans les flammes. René s'y jette !... Hélas ! l'infortuné est brûlé si profondément qu'un masque effroyable remplacera désormais son aimable visage.

Alors, les persécutions commencent. Ses parents se détachent de lui. On l'envoie dîner avec les bonnes, quand « il y a quelqu'un ». On hésite à l'emmener promener le dimanche. On finit par l'exiler dans un lycée lointain. Là, ses camarades l'injurient et le battent. Il est le martyr nécessaire à la

vie de ses compagnons d'internat. Personne ne veut de son voisinage. Pauvre petit ! Quelles atroces nuits, au dortoir, dans l'épouvante de l'aube prochaine, qui va montrer à tous, une fois encore, cette face abominable !

Les vacances passées en famille sont plus cruelles que la période scolaire. Quelques années s'écoulent, mornes. Le voilà maintenant à Paris. Il fait ses études de droit. Il est intelligent, travailleur. Il ne demande qu'à trouver, dans la vie active, l'oubli des hostilités de là-bas. A Paris, espère-t-il, l'égoïsme intransigeant de ceux qui luttent pour parvenir, l'âpreté du conflit vital, lui vaudront l'indifférence. En effet, sa laideur semble moins effarouchante. Il reprend courage.

Mais il voit partout de la joie, de l'espérance, de l'illusion, de l'amour. Il se sait paria du cœur. Les femmes qu'il aimerait le repoussent, soit d'une grimace de dégoût, soit d'un éclat de rire. Par une formidable ironie, il ne se sent vraiment lui-même que pendant le carnaval, quand la possibilité de porter un masque lui permet de se confondre avec d'autres humains. Alors, on l'écoute, on sourit. Sa voix est chaleureuse ; ses mains fines ont des gestes charmants... Mais à l'heure où le masque tombe, sa disgrâce apparaît. On le fuit... Le voilà seul, de nouveau, atrocement seul.

Les laides, les difformes, les vieilles, les professionnelles du baiser elles-mêmes ne peuvent surmonter leur répulsion. Une d'elles, un soir, par

famine, consent à l'accompagner. Alors, inondé de reconnaissance, il se jette à ses pieds. Il prosterne son malheur d'âme devant ce malheur de chair. A l'exemple de Rodion Roskolnikoff, il s'agenouille devant l'incarnation de la souffrance humaine.

Un hasard lui fait retrouver sa petite amie d'autrefois. Elle est mère. Elle est veuve. Elle est libre. Alors, une liaison très douce les unit. Par la magnanimité d'un amour sans exemple, cette femme joint sa beauté à la splendeur morale de cet homme, rétablissant ainsi la suprême et définitive harmonie. Elle a eu l'héroïsme de ne point s'inquiéter de la gangue. En récompense, elle verra briller pour elle seule tout l'éclat du diamant.

Un tel bonheur dure jusqu'au jour où la mort emporte, l'un après l'autre, les héros de ce drame poignant.

Le problème qui s'y pose est le problème éternel. C'est l'histoire du Cyclope et de Galatée, c'est la Belle et la Bête, c'est Esope, c'est Quasimodo, Triboulet, et c'est un peu Cyrano. De tout temps, la nature humaine fut éprise d'un idéal d'harmonie linéaire. De tout temps, elle a marqué son hostilité, voire son mépris, à ceux qui se montrent sur terre comme un défi aux lois de la beauté.

Je reconnais qu'il y a là une évidente injustice.

On ne doit tenir rigueur à personne des disgrâces de la nature, des disgrâces physiques ou morales.

Mais je crois que si la sévérité des jugements

que nous portons quotidiennement sur les faits d'ordre moral est excessive, on trouverait peut-être quelque excuse au dégoût que nous inspire la laideur; et j'entends la laideur constitutive, non la laideur accidentelle — car M. Brulat m'y autorise en quelque sorte par le soin qu'il apporte à élargir la question.

Ce dégoût, je ne vais pas essayer de le justifier. Je voudrais en chercher les raisons.

Il ne faut pas toujours se laisser amollir par la sensiblerie. La pitié est fallacieuse. Elle conduit vite au mépris des grandes lois humaines.

Or notre espèce lutte pour la perpétuation d'un type. L'instinct des sexes se manifeste par la volonté de créer un être futur, plus complet, plus harmonieux. Cette volonté, chaque homme l'exerce en recherchant, par l'illusion de l'amour, la femme belle dont les flancs pourront engendrer le type idéal; chaque femme l'exerce quand elle préfère à d'autres hommes celui dont la force et l'intelligence annoncent qu'il la fécondera utilement.

Cet obscur dessein agite l'humanité tout entière. Si bien que lorsqu'une aberration de la Nature fait paraître au jour un être monstrueux, un vestige de la difformité première, dont la conformation ne correspond pas aux plans que se propose l'universelle tendance, et qui compromettrait le progrès vers le beau, alors, contre cet être surgit une antipathie générale; mâles et femelles l'exècrent également.

Une semblable façon d'agir se retrouve chez les animaux. Dans les basses-cours, une poule étique et mal emplumée subit les injures de toute la volaille.

Je vous accorde que cette haine de la laideur manque de charité, que ses conséquences sont terribles, puisque, comme dans la *Gangue*, elle amène des parents à détester leur fils. Je reconnais que la beauté morale devrait constituer des droits à l'indulgence d'autrui, que certains grands personnages, bien qu'épouvantables, ne découragèrent pas la postérité. Enfin, il est notoire que le cœur domine parfois l'instinct, et que bien des gens à figures manquées rencontrèrent des dévouements dignes d'estime.

En tout cela, je n'ai point voulu faire le procès de la laideur ni excuser les cruautés contre lesquelles M. Brulat s'élève avec tant d'éloquence. J'ai voulu seulement les expliquer et, pour l'avoir tenté, je ne prétends pas y avoir réussi.

Ces *Dialogues de bêtes* où madame Colette Willy a noté les propos que tiennent Kiki-la-Doucette, chat, et Toby, bull bringé, forment un précieux petit volume que j'ai lu avec beaucoup de plaisir. Kiki la-Doucette, avec ses yeux obliques et couleur de raisin, sa gueulette rose armée de dents en aiguilles, Toby avec sa figure prognathe et carrée, sa peau plissée de crapaud sympathique, sa physionomie renfrognée que dément la bonté du re-

gard, sont deux personnes très réelles, très chat et très chien, qui échangent des paroles délicieusement vraisemblables.

Toby est essentiellement bon garçon. Il est copieux en affections, caressant, lécheur, un peu encombrant. Il a des goûts sans noblesse. Il flatte au besoin la cuisinière pour obtenir des rognures de viande, et, quand il ne peut réussir auprès d'elle, il ne dédaigne pas de flairer et de savourer à défaut de mieux, sur les routes, des matières telles qu'il mériterait, comme ces personnages de *Salammbô*, le titre de « mangeur de choses immondes ». Mais sa cordiale bonne humeur le fait vite absoudre, et si l'on était tenté de lui reprocher un abandon, une banalité, une gaieté facile de commis-voyageur, on serait désarmé par sa simplicité bonasse et par sa franchise.

Kiki, lui, a la pudeur de ses sentiments. On croirait même qu'il dédaigne doucement ses maîtres, d'un dédain de mandarin. Il sait leurs habitudes, leurs manies, s'en étonne parfois, hautainement, mais n'en prend point ombrage, et se croit suffisamment heureux s'il a loisir de peigner, d'une langue rêche, les poils de son ventre, ou de sommeiller, en boule, au coin du feu. Kiki est, jusqu'au bout des griffes, un être de réserve, de discrétion, de contemplation. Il ne faudrait point méjuger sa vie intérieure d'après le plaisir qu'il prend quelquefois à mâcher un oiseau, à broyer les os délicats, les plumes chaudes,

le petit crâne d'où sort la moelleuse cervelle... Kiki n'est pas un sanguinaire; c'est un puissant. Il a un respect britannique pour les nécessités du confort et les mérites de la force. Et, dès que, d'une gifle aiguë, il a mis en fuite le bon Toby, il se concentre dans une noble méditation, pendant laquelle il songe que ses ancêtres, jadis, furent des dieux.

Je négligeais de mentionner Elle et Lui, seigneurs de moindre importance, qui se croient maîtres de Toby et de Kiki, mais qui ne sont autre chose que les pourvoyeurs de leur appétit et les compagnons de leurs jeux.

Je vous le répète, ce livre est exquis. Je l'ai lu, et je l'ai relu avec une progression d'agrément. Et pour le charme, l'élégance, le pittoresque, l'ingéniosité, le naturel de leurs discours, je placerai Kiki et Toby dans ma mémoire, tout à côté de Riquet, l'inoubliable Riquet, en la personne de qui M. Bergeret trouva l'humble consolateur de son infortune conjugale.

XVI

LE PATRIOTISME EN FRANCE

D'APRÈS LA CHANSON DE CAFÉ-CONCERT

Le programme d'un café-concert est essentiellement le programme de ce que réclament l'intellectualité et la moralité d'un peuple.

Aux Italiens, flâneurs, esthéticiens, sentimentaux, conviennent les « Concerti serali », dans lesquels des femmes aux paupières lentes soupirent des cantilènes ou se pâment à des refrains d'amour.

Dans chaque « Baile » espagnol, c'est le rythme ardent et sec des castagnettes qui scande le déhanchement oriental des danseuses : toute l'Espagne, ce mélange de langueur et d'âpreté.

Les « Music halls » des Anglais offrent à ce peuple positif, préoccupé d'énergie, fervent de la force, des spectacles de prodiges physiques, d'acrobaties laborieuses et parfois d'un comique spécial,

flegmatique, froidement raisonnable, qu'on pourrait nommer « comique scientifique », et qui ne pouvait naître que là.

Les Français, qui aiment comprendre vite, rire souvent, voir des jupes pailletées, des dessous froufrounants et les dessous de ces dessous, qui affectent des attitudes libérales, poussent la bonté jusqu'à la crédulité, la candeur jusqu'à la niaiserie, l'amour du « comme il faut » jusqu'à l'engouement pour la sottise guindée, qui blaguent les choses sérieuses et prennent au sérieux les futilités, raillent les abus qu'ils tolèrent et frondent le pouvoir qu'ils reconnaissent, — les Français ont des cafés-concerts à leur image, tour à tour élégiaques, ironiques, grivois ou naïvement enthousiastes.

Or — fait précis, patent, indiscutable — le café-concert, qui représente la moyenne de l'âme française, était hier patriote. Il ne l'est plus aujourd'hui.

* *

Avant 1870, la chanson se montrait modérément sanguinaire. Sans doute elle célébrait « le plaisir des combats » et « l'orgueil de porter un glaive ». Sous une couverture — où l'on voit, appuyé sur un fusil à piston et muni d'une énorme giberne, un bel homme à barbiche, coiffé du shako à visière carrée, le shako de Sébastopol et d'Afrique — on découvre des poésies de ce genre :

Je suis soldat, c'était ma seule envie.
Pour mon pays j'ai dans plus d'un combat,
Bien jeune encore, oui j'ai risqué ma vie.
C'est mon état,
Je suis soldat!

On pouvait aimer le métier militaire quand il était un « état », pas encore une servitude.

Cependant que les soldats s'accoutumaient vite aux risques — alors restreints — des batailles, ceux qui n'étaient point soldats avaient l'héroïsme facile. Ils criaient : « Amis, partons ! » en escortant jusqu'aux barrières ceux qui partaient ; ils lisaient les gazettes avec l'intérêt qu'on apporte aux performances du cheval français qui va courir à Longchamp ; la guerre terminée, au retour des troupes, ils jetaient de petits bouquets vers les représentants professionnels de l'énergie nationale.

Après la guerre, ce fut autre chose. Tout le monde, cette fois, avait dû marcher. Les familles s'apitoyaient sur leurs éclopés, comptaient leurs morts. On était triste, on était vexé, on était furieux. On éprouvait, en même temps qu'une douleur très légitime, la rage d'un lutteur qui ne veut pas convenir de sa chute. La confiscation de deux provinces vint donner un excellent et noble prétexte à cette acrimonie. Ainsi naquit l'idée de revanche. Et quand des Bourguignons sanguins, des Marseillais crépus, de petits Bretons, parlèrent de reconquérir l'Alsace et la Lorraine, ce ne fut pas dans un élan de fraternité vers les froids et blonds

Strasbourgeois, mais bien parce que c'était une occasion de vengeance et parce qu'au cimetière natal, près des vignes, des oliviers ou de la lande, on lisait, nouvellement gravés sur la pierre, les noms d'Etienne, de Marius ou d'Yves.

*
* *

Alors, miroirs des sentiments nationaux, les cafés-concerts devinrent farouchement patriotes et affamés de revanche. Les rimes de « France » et d'« Espérance » s'accouplèrent éperdument. On chanta : *Tenons-nous prêts, la Noce sanglante (épisode de 1870), l'Ambulancière des Vosges, les Hirondelles de Metz ou le Nid abandonné, l'Enfant de la cantinière, la petite fleur de l'Alsacienne, Polyte à Berlin ou l'Horloger de la revanche*. Ces « œuvres » furent interprétées par des messieurs en habit noir, impeccables comme des gravures de mode, sévères, convaincus, la main étalée sur le plastron pour attester leur loyauté ; ou par des dames massives et robustes dont la poitrine tremblait, mais dont le cœur ne tremblait point ; ou encore par des tourlourous gantés de blanc qui terminaient une série de facéties relatives aux charmes de la cantinière, aux nourrices, aux incongruités des nourrissons, par des couplets où l'« esprit gaulois » se mêlait aux déclamations pathétiques.

Rassurez-vous, nobles femmes de France,
Car grâce à Lebel,
Cet homme immortel,
Vous les verrez, tous avec assurance,
Vos jolis pioupious
Fort lestement tirer dix coups!

Cela dura vingt ans. Après quoi, peu à peu l'on décoléra. On se dit, avec beaucoup de sagesse, que faire tuer de nouveau cent mille hommes pour venger cent mille victimes inscrirait au bilan de l'année suivante cent mille autres victimes à venger.

Les noms de combattants que l'herbe recouvrait sur les tombes s'effacèrent pareillement des mémoires. On ne se rebella plus contre les distractions. La France quitta son deuil, comme une veuve s'habille en violet, puis en mauve qui devient rose insensiblement. Les événements financiers, les expéditions coloniales, la politique, les Expositions éteignirent les flammes de haine. Et nul ne fut mieux inspiré que M. Jules Lemaitre lorsque, au sujet de M. Paul Déroulède, barde d'une revanche « quelquefois encore acclamée par ceux que rassure son éventualité lointaine », il écrivit: « Il semble aujourd'hui singulier. Les grands gestes qu'il continue de faire étonnent. Il a l'air noblement désorienté d'un héros sans emploi. Il donne l'idée mélancolique d'un grand diable de moulin à vent qui ferait virer ses longs bras pour ne rien moudre. »

Fidèles; les cafés-concerts accompagnèrent cette évolution.

Aujourd'hui, le monsieur « distingué » ne se permet plus que la romance ou la chansonnette; la grosse dame contient toujours sa poitrine mobile dans le réservoir du corset, mais ne l'agite plus de vagues héroïques, car seuls les petits oiseaux et les sentiers fleuris la font tressaillir; le tourlourou ne se hausse plus à des sublimités guerrières; il ne parle pas de combats, mais de la vie de caserne, et de ce que M. Lemaître, qu'on ne saurait trop citer, nomma si justement « l'artifice contraignant de la vie du soldat, l'anormalité de sa condition engendrant l'anormalité provisoire de sa conscience, l'animalité qui se développe dans ces agglomérations de mâles robustes et reclus que sont les casernes, et ce qu'il y a de furieusement étroit et antinaturel dans la discipline militaire ».

Voici quels nouveaux titres s'opposent à ceux que je citais plus haut: *La Hiérarchie, Pauvre sentinelle, le Métier des armes, le Plaisir du soldat, Fusil, pourquoi es-tu? Sale fourbi!* Tous expriment une ironie malveillante; et voici le dernier quatrain d'une de ces chansons :

A part que j' suis rud'ment content
De n'avoir plus qu' six mois à faire
Et que je m' f'rais viv'ment la paire
Si j' pouvais tout d' suit' fich' mon camp!

Ces vers suivent une longue énumération des

misères qui guettent le pauvre bleu, depuis les brimades, l'exécrable malpropreté de la nourriture, la thérapeutique imbécile des majors, jusqu'à l'injustice des gradés, l'humiliation, l'abrutissement, l'ahurissement, le dégoût; — conséquence logique d'une discipline qui, bête comme un Code, demeure immuable alors que se modifient socialement et moralement les individus qu'elle régit.

Quelques citations encore. Sous le titre : *Pour quoi l'on chante?*

Oui, nous gueulons pour soulager notre âme,
 Pour oublier c' qu'on nous fait supporter,
 Mais quand on pense aux parents, à sa femme,
 On chant' toujours, mais pour ne pas pleurer.

Sous ce titre : *Fusil, pourquoi es-tu?*

Je fais le métier de vaurien,
 Toujours le mal, jamais le bien,
 Je frappe à tort dans tous les rangs,
 Sur tes amis, sur tes parents;
 Voilà pourquoi, petit soldat
 L'on m'inventa.

Sous le titre : *Je vous salue :*

Oui, d'puis trois ans que je suis militaire,
 Qu'en bon Français j'ai fait tout mon devoir,
 M'en avez-vous-t-y fait, de la misère,
 Oh! oui, m'en avez-vous fait voir!
 Tous les jours, d' la sall' de police...
 Mais c'est fini, j' m'en vas demain.
 J' m'en rappell'rai, allez, d' vos injustices.
 Je vous salu', mais j' vous serr' pas la main.

Voilà les nouvelles chansons militaires, les refrains populaires qu'on applaudit chaque soir avec enthousiasme. Rien de moins surprenant. De même que les armements effroyables nous préservent de la guerre, le service obligatoire nous préservera du militarisme. On n'a foi que dans ce qu'on ne connaît pas. Aujourd'hui, tout le monde connaît le régiment. Et si quelques réformés par protection, quelques brutaux, quelques domestiques, quelques risque-tout, quelques faibles dont la dignité humaine « veut être battue », crient encore : « Vive l'armée ! », la majorité n'est plus avec eux. A Bataclan, à la Gaité-Rochechouart, à Montparnasse, au Concert-Parisien, à la Cigale, à Bobino, à Parisiana, les petits commerçants du parterre, les rentiers du balcon, les bourgeois des loges, les artisans de la première galerie et les gouapes du poulailler réalisent un exceptionnel accord, — égalitaire comme l'obligation au service militaire.

* *

Il y a mieux. Quelque chose a remplacé l'amour de l'armée et la frénésie guerrière : un grand mouvement de pitié fraternelle.

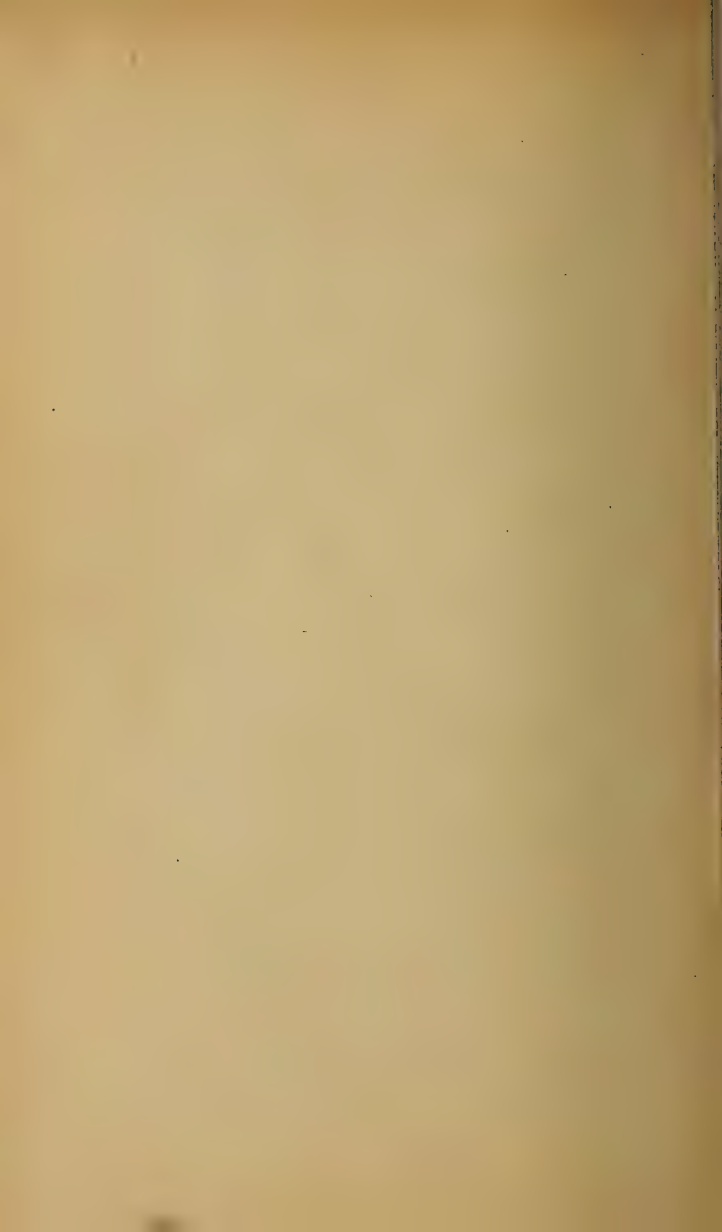
Si la guerre de jadis, maîtresse de sacrifice et de renoncement, éveilleuse d'héroïsmes, d'énergie, de courage, pouvait avoir des partisans, il ne se trouve pas une intelligence pour excuser la guerre moderne, vassale de l'argent, agitatrice des ins-

tinets bestiaux et complice des pires brigandages financiers. On n'admet plus aujourd'hui que des petits soldats aillent subir toutes les tortures, la fièvre, la faim, et finalement la canonnade qui broie leurs membres et crève leurs entrailles, afin de satisfaire et d'enrichir un petit groupe de scélérats désireux d'écouler quelque stock de bottes en carton, de cuirassés hors service, ou, simplement, de spéculer sur les désastres, les larmes et la mort.

Tout le peuple et tous les peuples le pensent. Un souci de courtoisie humanitaire préside aux rapports des nations. Les frontières s'effacent comme se sont effacées les limites de nos anciennes provinces. Dans les lieux de distraction d'Italie, d'Allemagne, de Belgique, d'Espagne, d'Amérique, on fait également bon accueil à tous les drapeaux déployés par les acrobates dans des apothéoses internationales.

Et l'on chante, à l'Eldorado, sous le titre : *Ce qu'on pense*, une chanson dont voici le dernier couplet, le couplet mis à la fin comme le mieux propice à déterminer les applaudissements, et qu'en effet on acclame chaque soir :

On crie, en voyant les fusils :
Viv' l'armée, espoir du pays !
V'là c' qu'on dit, mais v'là c' qu'on pense :
Quand tous les peuples seront frères,
Nous verrons disparaître la guerre,
Et vivrons tous en liberté
Au cri de : Viv' l'Humanité !
V'là c' qu'on pense.



LE ROLE SOCIAL DU CRITIQUE

A-t-on fixé le rôle du critique littéraire ? Comment les professionnels de cette tâche ont-ils entrepris de s'en acquitter ?

Plus je considère les maîtres du genre, ou leurs élèves, plus il me vient de doutes sur l'excellence de leurs méthodes.

Voici d'abord le critique à prétentions dogmatiques. Ses écrits sont des réquisitoires, des verdicts, des jurisprudences. Il réprouve, il anathématise. Il a des impassibilités de magistrat et des férocités d'inquisiteur. Par sa tranchante déduction, par sa massive dialectique, il a pu détenir une sorte d'autorité. Mais plusieurs de ceux qu'il condamnait à mort sont encore vivants. Et cela discrédite un peu les arrêts de son tribunal.

Voici le critique impressionniste, qui se décrit dans ses rapports avec les choses. Ses opinions

changent souvent, car la nature humaine est changeante. Elles vont jusqu'à se contredire. Il le sait; il l'avoue ingénument; mais il ne s'en émeut guère. Souvent, avec malice, il retourne, comme l'avocat du *Client sérieux*, sa virtuosité contre lui-même. Cela n'a pas d'importance, pas plus d'ailleurs que n'en ont ses propos. Pour lui, les œuvres de la pensée humaine sont des tremplins d'où bondissent ses cabrioles pailletées, souples et gracieuses — voilà tout.

Nous avons tous connu le gros critique influent. Il serait plus juste de dire : influencé. Son avis était celui de la foule. Il n'avait pas souci de nouveauté. Il ne guidait personne vers le progrès. L'opinion publique se condensait et se reflétait en lui comme un paysage de banlieue dans une boule de jardin.

Nous connaissons encore le critique pédant. Il est celui qui veille à l'application des règles. Catégoriser, grouper, classer, voilà son occupation. Parfois il se démet de son sacerdoce. Pour paraître léger et parisien, il ôte sa toge de professeur. On le voit alors, en manches de chemise, s'abandonner à des facéties qu'il croit malicieuses. Mais quelque chose de la tunique de Nessus est dans les robes doctorales. Le critique grammairien reste grammairien, c'est-à-dire conservateur d'une esthétique poussiéreuse, et rebelle à tout affranchissement.

La religion du classique a ses schismes. Plusieurs chapelles se sont constituées aux alentours de la cathédrale orthodoxe, chacune avec son

idole, ses enfants de chœur et son grand-prêtre. La critique exercée là vaut par la curiosité qu'elle inspire en révélant des partialités hyperboliques. Elle relève de la pathologie littéraire.

Parfois, le critique est un créateur qui n'a pas réussi. Alors, a-t-on dit, faute de posséder un carrosse, il monte derrière celui des autres. Dans son âme fermentent des rancœurs de laquais. Il prend tout son plaisir à n'avoir point de plaisir. Je reconnais que ce critique-là n'est pas toujours dépourvu d'esprit. On a vu de mauvais vins qui, en s'acidulant, donnaient d'excellents vinaigres.

C'est ici qu'il ne faudrait pas oublier le critique dont les mains, constamment étendues, indulgenciaient d'un geste onctueux.

Prenons par la peau du cou, pour le remettre à sa mauvaise place, le critique vénal. Sa bienveillance est une marchandise, adjudgée au plus offrant. Il me semble qu'un marteau de commissaire-pri-seur rythme en sourdine ses discours. Il écrit, non sur une table, mais sur un comptoir. On cherche, sous la signature de son article, le timbre de quittance. Cupidement, il trafique de son crédit, ce qui constitue la plus malhonnête des prostitutions.

Que d'autres types se présentent! Tantôt, vagabond, le critique ne voit dans les œuvres qu'un prétexte à dissenter éperdument; tantôt, érudit, il fait, à propos de bottes, l'histoire de la botte, depuis le cothurne jusqu'au soulier verni, en passant par la calige et le mocassin. Faut-il lui

préférer le critique rosse, comparable, selon le mot de Voltaire, aux crapauds, qui, dit-on, sucent le venin de la terre pour le communiquer à ceux qui les touchent ? Ou le critique arriviste, chez qui la rosserie n'est pas un mode du caractère, mais un moyen de parvenir ? Il y a le critique humoriste, dont l'opinion est déterminée par le calembour qui s'offre ; il y a le critique pître, habile aux imitations, qui grimace et glapit, et désigne d'un doigt sale les défauts des autres. Il y a....

Je vous assure que j'en veux aux genres, non aux personnes.

D'ailleurs, n'avez-vous pas, maintenant, de quoi définir le bon critique ? Rassemblez les contreparties des défauts que je viens de vous montrer.

Il faut d'abord que nous nous prenions au sérieux.

Ne voyez pas ici une prétention au pontificat, une tendance à la gravité professorale, mais l'affirmation que notre tâche sociale a son importance, et qu'il convient de la remplir avec conscience et loyauté.

Soyons simples. Ne cherchons pas à enseigner. Le beau ne se démontre point. N'étalons jamais notre savoir. Il n'existe aucune différence entre un rhéteur qui s'enorgueillit de son érudition et un athlète qui tape sur ses biceps. La mémoire est un don, comme la force.

Soyons désintéressés. Cherchons à exercer une bonne influence ; n'ambitionnons pas d'occuper une place où l'on nous honore. La puissance d'un critique n'est pas dans l'énergie de ses affirmations,

le venin de ses brocards ou l'envolée de ses dithyrambes. Tout cela fait, si vous voulez, le grand critique. Il y a une certaine noblesse à ne vouloir être que le bon critique.

Je crois banal de désigner l'éclectisme parmi nos qualités essentielles. Ne soyons donc asservis ni aux idées de nos amis, ni même à nos prédilections intimes.

En étendant notre compréhension, élargissons notre indulgence.

De tout cela ne concluez pas à la nécessité d'une bénignité paternelle. La bienveillance, quand elle devient trop générale, s'affaiblit. Dans plusieurs cas, il peut arriver que la sévérité soit de mise. Le livre où l'auteur a mis vraiment quelque chose de son être est reconnaissable par des signes qui ne trompent pas ; mais à côté s'étale l'article commercial de librairie, le roman mondain ou grivois, qu'on bâcle par besoin d'argent, ou le recueil de poésies fades, qu'on fait paraître par démangeaison de se voir imprimer. Ces livres-là font sur les autres une ombre qu'il importe de dissiper. D'autre part, le goût public est sujet à des entraînements contre lesquels nous devons le mettre en garde. Nous pouvons épargner aussi des méprises aux jeunes auteurs qui cherchent leur voie, quand cette voie est visible à nos yeux. Il n'est pas jusqu'au génie qui ne soit exposé, par excès de confiance en lui-même, à certaines aberrations qu'il nous appartient de lui signaler.

Venons à la qualité primordiale du critique : la sympathie.

Dès qu'on se trouve en présence d'une œuvre, je crois qu'il faut communier avec la pensée de l'auteur, absorber, en quelque sorte, ses idées, fonder entre nous et lui une fraternité si étroite que rien de ce qu'il pense ne nous demeure indifférent. Cela demande un peu de souplesse, mais n'implique en rien l'abandon de nous-mêmes. Cette assimilation résulte d'un exercice de la faculté d'aimer.

Oui, il importe d'aimer les œuvres humaines.

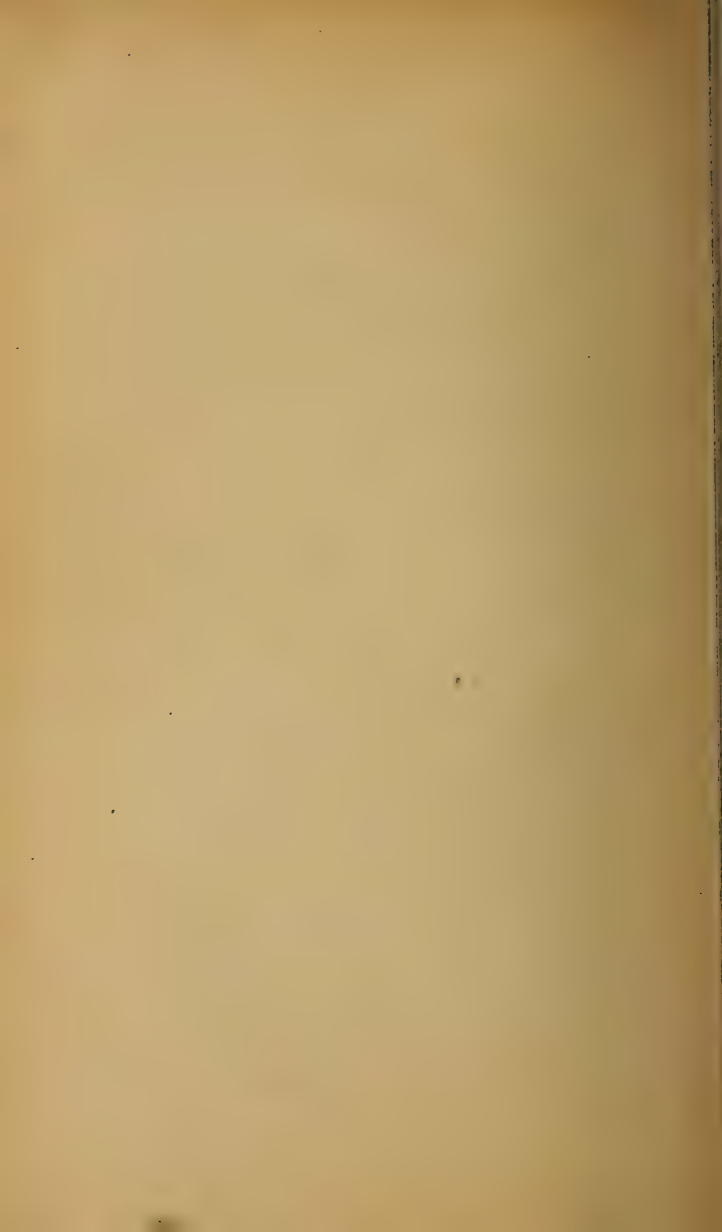
Indépendamment de la beauté qu'il y a dans toute manifestation de pensée, songez à la somme d'énergies, d'enthousiasmes, de découragements, d'émotions, de labeurs patients que représente un livre, quelle que soit sa perfection ! Guyau l'a dit admirablement : « La charité est un devoir à l'égard des œuvres où l'homme a laissé ce qu'il a cru sentir de meilleur en lui. Elles marquent le suprême effort de sa personnalité pour lutter contre la mort. Le livre écrit est une des expressions les plus hautes de l'éternel vouloir-vivre. Il garde, pour un temps, cette chose indéfinissable, si fragile et si profonde, l'accent de la personne. Celui qui traite un livre comme un passant, avec l'indifférence du premier coup d'œil, ne le comprendra vraiment point ; car la pensée humaine, comme l'individualité même d'un être, a besoin d'être aimée pour être comprise. »

Ce respect, cet amour, il s'agit à présent de les

exprimer. En ceux qui passent distraitemment, qui n'ont ni curiosité impérieuse, ni loisirs, il s'agit de provoquer les émotions que nous avons ressenties nous-mêmes — d'être les intermédiaires entre l'âme de l'écrivain et l'âme du public.

C'est ici la noblesse de notre besogne.

Donc, au lieu de diviser, attachons-nous à réunir. Rompons les inimitiés, apaisons les malveillances, accordons les malentendus. Puisque, socialement, pour la recherche du bonheur et de la justice, les hommes appliquent déjà le principe de l'union, tâchons d'établir une union dans le domaine de l'idée. Toute organisation matérielle compte dans l'évolution de la nature; toute intelligence doit servir l'évolution de la vérité. Chaque individu forme un équilibre transitoire, une force éphémère enrôlée dans la progression des forces éternelles. Etre cela, voilà sa faiblesse; le savoir, voilà sa grandeur. Sachons-le, et soyons persuadés que, si la critique veut vivre et résister aux attaques nombreuses et rudes dont on l'accable, il lui reste un mode de salut, un seul : — devenir conciliatrice et fraternelle.



INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS CITÉS

- Acker (P.). 27 ; 116-122.
Adam (P.). 174-191.
Albalat (A.). 27.
Allard. 155.
Amiel. 245.
Andersen. 238.
Arizzi (E). 159-167.
Armory. 235.
- Balzac. 32 ; 33 ; 61 ; 95 ; 179 ; 285.
Banville (Th. de). 216 ; 249 ; 257 ; 258.
Baudelaire. 197.
Becque. 226.
Béraud (J.). 273.
Bernard (Tristan). 293.
Bertrand (L.). 296-302.
Billhaud (P.). 225-227 ; 283-286.
Blanche (J.). 274.
Blanqui. 253.
Boileau. 216 ; 244.
Boissier (G.). 155.

- Bouchinet (A.). 148-154.
Boufflers (de). 285.
Breughel le Vieux. 273.
Brulat (P.). 304-309.
- Cantacuzène (Ch. Ad.). 196-199.
Caran d'Ache. 273.
Cardonnel (Louis Le). 214-215.
Challan de Belleval. 128-130.
Chateaubriand. 44 ; 61.
Chevais (M.). 239.
Chèze (Th.) 167-174.
Combes (E.). 102.
Coppée (F.). 22 ; 71 ; 167.
Corday. 80-90.
Couellet (A.). 255-256.
- Darboy (Mgr). 168 ; 173.
Darricarrère. 124-128.
Daumier. 205.
Delaisi (F.). 154-159.
Delarue-Mardrus (Lucie). 202.
Delaunay. 59.
Delavigne (Casimir). 258.
Delille (abbé). 13.
Déroulède (P.). 317.
Desjardins. 266.
Desmoutiers. 285.
Dickens (C.). 293.
Didon (Père). 72.
Dierx (L.). 239.
Donnay (M.). 106 ; 293.
Dorchain (A.). 239.
Drouet. 274.
Dujardin. 199.
Ducoté (E.). 230-231.

- Dupuy (M.). 205-207.
Duval (Amaury). 258.
Duval (Alexandre). 258.
Duvernois (H.). 287-291.
- Epicure. 165.
- Fabre d'Eglantine. 14.
Faguet (E.). 224.
Fauconneau du Fresne (G.). 217-220.
Fénelon. 159 ; 162 ; 163 ; 164.
Festetics de Tolna. 132-137.
Filippino Lippi. 269.
Flaubert (G.). 9 ; 33 ; 44 ; 61 ; 184.
Forain. 273.
Foulon de Vault (A.). 201-202.
France (A.). 6 ; 57-65 ; 303.
Frapié (L.). 32 ; 44-56.
- Gagliardini. 138.
Gautier (Th.). 221.
Gavarni. 273.
Geffroy (G.). 32-44.
George (M.). 113-114.
Gourmont (R. de). 27.
Granville. 273.
Gregh (F.). 211-214 ; 259 ; 261-267.
Greuze. 270.
Grimm. 238.
Guyau (J. M.) 328.
Gyp. 91-103.
- Hahn (R.). 204.
Halévy (L.). 132.
Harel (P.). 243-244.
Harnack. 155.

- Harry (Myriam). 137-144.
Havet (E.). 155.
Hennique. (N.). 202-203.
Hérédia (J. M. de). 205.
Hermant (A.). 291-296.
Hollande (E.). 235-237.
Houville (Gérard d'). 277-283.
Hue (G.). 240-242.
Hugo (Victor). 13 ; 32 ; 61 ; 258 ; 260 ; 261-267 ; 285.
Hulst (abbé d'). 72.
Huysmans (J. K.). 68-78.
- Jaline (J. de la). 204.
Jammes (F.). 14 ; 221.
Joubert (A.). 204-205.
- Kant. 160 ; 177.
Keim (A.). 109-113.
- La Bruyère. 27.
Lamennais. 160 ; 165.
Lavedan (H.). 92 ; 251.
Lavisse (E.). 127.
Léautaud (P.). 106 ; 114-116.
Leblond (Marius-Ary). 2 ; 9 ; 11-13.
Leconte de Lisle. 69 ; 258.
Leibnitz. 159 ; 285.
Lemaitre (J.). 61 ; 266 ; 317 ; 318.
Lemerre. 194 ; 203.
Lemonnier (C.). 194.
Lentonnet (Lieut-col.) 127.
Lévêque. 194-196.
Lhermitte. (L.). 31.
Loisy (Abbé). 155.
Lorrain (J.). 299.
Loti (P.). 143 ; 144-146.

- Loubet (E.). 102.
Lovio. 242-243.
- Magre (M.). 238.
Maigret (F. G. de). 204.
Mallarmé (Stéphane). 1 ; 209.
Malteste. 224-225.
Malthus. 83.
Marat. 99.
Mariel (J.). 245.
Marinetti. 231-232.
Martel (comtesse de). 92-93.
Marx. 177.
Maupassant (G. de). 34.
Meilhae. 132 ; 226.
Mendès (Madame Catulle). 220-224.
Michelet. 19.
Mirabeau. 93.
Mirbeau. 34 ; 299.
Monsabré (Père). 72.
Moreau (S.). 233-234.
Musset (A. de). 204 ; 249.
- Nietzsche. 19 ; 177.
Nigond. 215 217.
Nisard. 13.
Noailles (comtesse de). 2 ; 3 ; 13-27 ; 202 ; 222 ; 259.
- Omar el Kayyam. 237.
- Perrault (Charles). 238.
Philippe (Ch. L.). 2 ; 5 ; 8 ; 9.
Plan (P.). 234.
Porto-Riche (G. de). 197 ; 217.
Prévost (M.). 117 ; 121.
Provins (M.). 192.
Puvis de Chavannes. 217.

- Rachel. 60.
Rameau (J.). 239.
Randon (V.). 232-233.
Régnier (H. de). 197.
Régnier (Madame H. de). 202 ; 277-283.
Rembrandt. 217 ; 270 ; 274.
Renan. 155.
Renard (J.). 293.
Retté (A.). 286-287.
Richepin (Jean). 251.
Rictus (Jehan). 245-255.
Rimbaud (A.). 2.
Ronsard. 14 ; 234.
Rops (F.). 205.
Roussel (R.). 199-201.
Royère (J.). 207-210.
Rubens. 205.
- Sainte-Beuve. 257 ; 261.
Samain (A.). 238 ; 239.
Silvestre (A.). 204.
Sizeranne (R. de la). 269-275.
Sorel (A.). 155.
Sorolla. 138.
Souchon (P.). 235.
Spinoza. 177.
Steinlen. 245 ; 246.
Sully-Prudhomme. 205-236.
- Taine (H.). 191.
Talma. 60.
Theuriet. 302-305.
Thouret. 239-240.
Tinan (J. de). 114.
- Vanier. 194.

- Vandelbourg (de). 237-238.
Van Dyck. 274.
Velasquez. 269 ; 274.
Verlaine. 197 ; 227-230 ; 259.
Vermenouze (A.). 244-245.
Viellé-Griffin. 197.
Viennet. 258.
Villon. 235.
- Watteau. 205.
Willy (Madame Colette). 310-312.
- Zola (E.). 24 ; 33 ; 179.
-

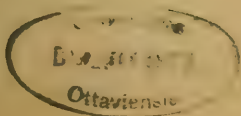




TABLE DES MATIÈRES

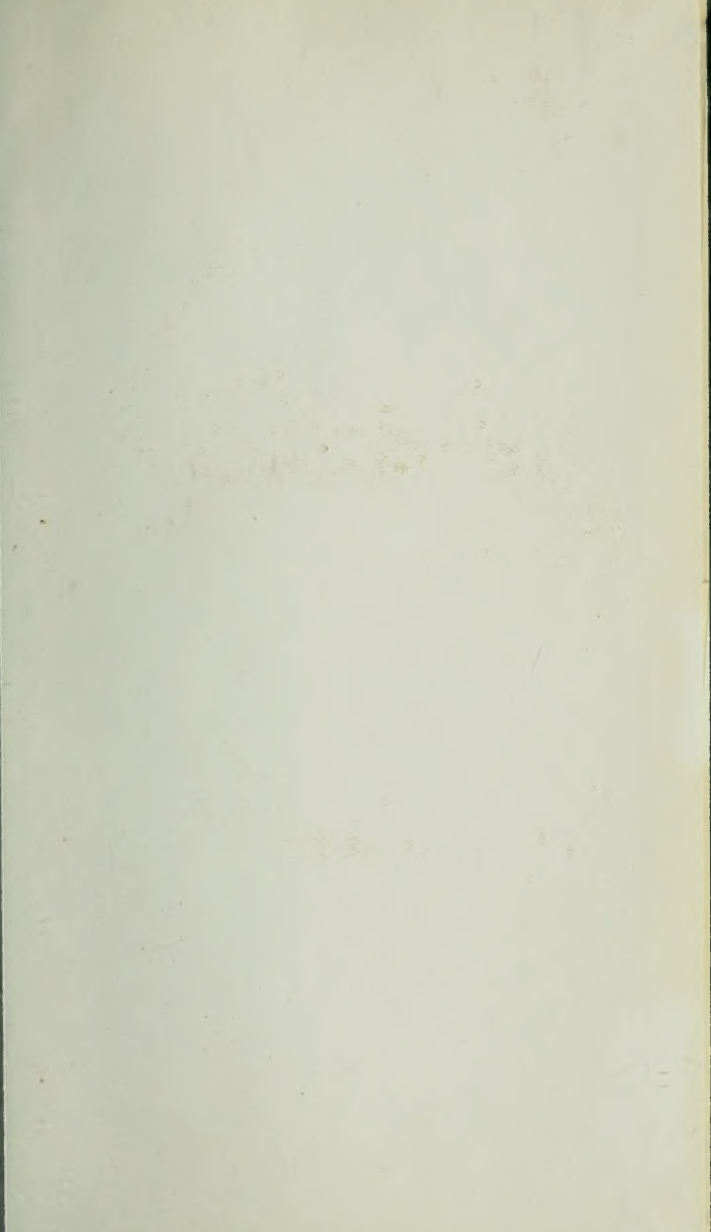
I. — L'impressionnisme.	1
II. — Les amis des humbles.	31
III. — Gens de théâtre.	57
IV. — Des Esseintes ermite	67
V. — La question de l'enfant	79
VI. — Une amazone	91
VII. — Amours libres.	105
VIII. — Civilisateurs.	123
IX. — Ames lointaines.	131
X. — Le grand problème	147
XI. — Une épopée.	175
XII. — Poètes et rimeurs.	193
XIII. — Étude sur Victor Hugo.	261
XIV. — Les formes de la beauté.	269
XV. — Quelques bons livres.	277
XVI. — Le patriotisme en France	313
XVII. — Le rôle social du critique	323
Index alphabétique des noms cités.	331

1171 4

42





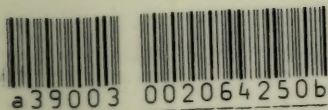


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

2011

CE



CE PQ 0306

.R4 1906

C00 REBOUX, PAUL "VIENT DE

ACC# 1384231

